

C. COLONGE

REFLETS LITTÉRAIRES DE LA QUESTION MORISQUE ENTRE LA GUERRE DES ALPUJARRAS ET L'EXPULSION (1571-1610)

La guerre des Alpujarras joue, à n'en point douter, un rôle très important dans l'histoire des Morisques, et dans l'évolution des sentiments qu'éprouvèrent pour eux les vieux chrétiens. L'opinion publique s'est émue, comprenant soudain que les Morisques pouvaient être redoutables : cette poignée d'hommes (ou du moins ce qui de loin pouvait paraître une poignée d'hommes) a été capable de tenir tête, durant plus de deux ans, aux soldats chrétiens ; cette poignée d'hommes a écrit les pages d'un long et sanglant martyrologe ; cette poignée d'hommes enfin a réussi à trouver des intelligences hors d'Espagne, de l'autre côté de la Méditerranée. Avec la répression, avec la dispersion des Morisques grenadins, le danger que représentent ces hommes désespérés et intrépides s'est-il définitivement écarté ? "On s'asseure — écrit M. de Fourquevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne, dans une lettre datée du 9 novembre 1570 — que pour l'advenir ledit royaume [de Grenade] sera paisible, car sa Majesté Catholique en faict sortir tous les Morisques et les despartir parmy l'Espagne" ¹. Soit. Mais l'agitation ne gagnera-t-elle pas précisément ces régions d'Espagne où ils ont été transplantés ? "Finalmente — concluait Pérez de Hita, à l'ultime page de ses *Guerras civiles* —, los moriscos del Reyno fueron sacados de sus tierras y fuera posible aver sido mejor no averlos sacado por lo mucho que Su Majestad a perdido y aun sus Reynos" ². Donc, les vieux chrétiens s'inquiètent. Jusqu'à cette date, ils vivaient paisiblement dans leurs villes et leurs bourgades, sans que le problème morisque fût pour eux un objet de préoccupation — sans même qu'il y eût déjà à proprement parler un "problème morisque". Désormais, à

1. *Dépêches de M. de Fourquevaux*, publiées par Mgr. Douais, Paris, 1900, t. II, p. 296.

2. G. Pérez de Hita, *Guerras civiles de Granada*, éd. Blanchard-Demouge, Madrid, 1915, t. II, p. 353.

partir de ce tournant de la guerre des Alpujarras, la situation va changer. Jusque là, la plupart des villes de Castille avaient sans doute leur "moreria", où s'entassaient des Morisques dont les parents ou les grands-parents avaient été des Mudéjars ; ces Morisques vivaient paisiblement sans qu'ils eussent de heurts appréciables avec les vieux chrétiens, et sans que leur vie, en somme, eût sensiblement changé depuis un ou deux siècles —en dehors de leurs visites dominicales à l'église et du baptême de leurs enfants. Au reste, leur nombre était relativement restreint, et de nombreuses bourgades n'en possédaient point. Mais voici qu'en 1571 (et dès l'automne 1570) les habitants des deux Castilles assistent à l'exode des "personnes déplacées" en provenance de Grenade. Les Madrilènes voient passer des cargaisons de menottes, qui doivent servir à attacher les plus rebelles³. Nombreux sont sans doute les vieux chrétiens qui frissonnent en voyant les Morisques traverser leurs villes et leurs villages avec des lamentations qu'ils prennent peut-être pour des menaces. Quelques-uns s'arrêtent, qui vont s'y fixer définitivement ; d'autres ne font que passer, et seront parqués plus loin... Le nombre des enfants paraît énorme : et voilà un autre sujet d'inquiétude. Que de petits Morisques, qui deviendront grands, et qui représenteront bientôt, dans la pâte bonne et calme des vieux chrétiens, un ferment d'agitation et d'insoumission ! On peut imaginer aisément les sentiments de Sancho, lorsqu'il voit arriver dans son village Ricote et les siens : c'est sans aucun plaisir et avec une sourde inquiétude que, lui qui n'avait peut-être auparavant jamais vu de Morisques, il observe ces gens, si différents de lui, ces gens qui, comme le dira plus tard Bleda, "en el gesto, en las costumbres, en el hablar, en todo se diferenciavan"⁴. Et sans doute l'imagination devait-elle accentuer les différences, car en fait un bon nombre de Morisques ressemblaient aux vieux chrétiens comme des frères ; beaucoup d'entre eux n'avaient-ils pas des ascendans vieux chrétiens ? Si nous en croyons le prêtre andalou Luis de la Cueva, les Morisques des Alpujarras étaient des aborigènes : "Los moriscos del Alpujarra eran tenidos por descendientes de cristianos, y lo mostrava su traje, que eran sayos plegados, y se llamavan Hernandos Garcias Torcuatos, y Turillos. Quando el Rey Chico se passó a Berbería, le dixeron los del Alpujarra : «Señor, assí te vas y nos dexas.» Él les respondió : «Christianos fuystes, y cristianos avéis de ser»"⁵. Quoi qu'il en fût, ils paraissaient extrêmement inquiétants.

Désormais, il y a donc, et de plus en plus aigu à mesure que les années passent, un problème morisque. Il est difficile à l'homme de lettres de rester insensible à ce problème, et, au cours des décennies qui ont suivi

3. Cf. *Dépêches de M. de Fourquevaux*, loc. cit.

4. Fray Jayme Bleda, *Corónica de los moros de España*, Valencia, 1618, p. 903.

5. *Diálogos* (sic) de las cosas notables de Granada, y lengua española, y algunas cosas curiosas, compuestos por el licenciado Luys de la Cueva, clérigo presbítero, Sevilla, 1603, f. H III v.

la révolte et précédé l'expulsion, bien rares sont les écrivains qui n'ont pas abordé un jour ou l'autre cette question brûlante. Certains ne font que l'effleurer, d'autres s'y attachent plus directement; beaucoup d'entre eux prennent nettement parti, la plupart dans une attitude hostile, quelques-uns avec une indulgence compréhensive; il en est peu qui ne manifestent que de l'indifférence.

L'image du Morisque qu'on nous présente dans cette période intermédiaire peut, en somme, être ramenée à trois grands prototypes: il y a d'abord le Morisque comique, qu'on ne déteste pas peut-être, mais dont on observe tous les travers et tous les ridicules avec un œil malicieux, et dont on dessine la caricature d'une main moqueuse. Mais de là à raidir l'expression, de là à passer à un trait plus féroce, il n'y a qu'un pas, et ce pas est vite franchi. L'image d'un Morisque ennemi est sans doute celle qui revient le plus obstinément sous la plume des écrivains de cette époque. Ils réussissent mal à dissimuler cette peur quasi viscérale qu'ils ressentent avec violence. On conçoit que lorsque, en face de la sombre peinture qu'ils font des Morisques, on rencontre soudain l'image d'un Morisque assimilable, d'un Morisque récupérable, cette image prenne à nos yeux, du fait de sa rareté, une valeur et un intérêt considérable. Le Morisque comique, le Morisque ennemi, le Morisque assimilable: telle est donc la triple image qui va nous apparaître à travers les écrits des hommes de lettres, durant ces quatre décennies qui séparent l'année 1571 de l'année 1609.

LE MORISQUE COMIQUE

1. ROMANCES MORISQUES BURLESQUES ET PARODIQUES.

On connaît la vogue extraordinaire, au XVI^e siècle, des *romances* dits *moriscos*, qui, bien qu'écrits à une époque où l'Islam avait disparu d'Espagne, ne peignaient point les Morisques qui habitaient encore la péninsule, mais évoquaient les Maures de jadis —des Maures idéalisés, nés en grande partie de l'imagination des poètes, des Maures qui n'avaient sans doute à peu près rien à voir avec une réalité, quelque lointaine qu'elle fût dans le passé. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une mode aussi répandue ait appelé une réaction: celle-ci se produisit sous la forme de romances burlesques, et ce parfois de la main même des écrivains qui étaient entrés dans le jeu. On trouve un certain nombre de ces romances satiriques (dont plusieurs sont sans doute de Góngora) dans la collection de Durán⁶. Il

6. *Romancero general*, BAE, t. X, pp. 128-138.

faut ajouter aux romances qu'il a recueillis plusieurs romances de Gabriel Lobo Lasso de la Vega⁷.

Quelle attitude, en ce qui concerne le problème morisque, peut-on déceler chez les auteurs de ces romances parodiques? Il semble d'abord que, pour certains, il s'agisse tout simplement d'une sorte de jeu, et que leurs parodies ne trahissent aucune hostilité à l'égard des Morisques. Voyons par exemple le célèbre romance anonyme: "Háganme vuestras mercedes / merced de desengañarme"⁸, réponse burlesque au non moins célèbre romance de Lope: "Mira, Zaide, que te aviso..." On trouve à la base du poème burlesque une simple constatation de la très grande vogue du romance de Zaide. Ce romance était sur toutes les lèvres, y compris, si l'on en croit l'auteur, sur celles des Morisques eux-mêmes: "Y los propios buñoleros, / aunque son de su linaje, / entre el aceite le avisai / que no pase por su calle" (on sait que de nombreux Morisques étaient marchands de beignets). On entendait donc partout, dans Madrid et ailleurs, cette sorte de "scie": "... te aviso / que no pases por mi calle".... D'où l'amusement de quelque poète; d'où ce plaisant romance qui se moque avec esprit d'une chanson à la mode.

Une autre série de romances satiriques s'en prend, non point aux Maures ou aux Morisques eux-mêmes, mais aux poètes atteints de ce que nous pourrions qualifier de "mauromanie". Dans ces poèmes, la critique se maintient, en somme, sur le plan esthétique, mais n'en est pas moins teintée d'un certain nationalisme. On conteste l'intérêt artistique qu'il pourrait y avoir à travestir en Maures les personnages de romances; on considère qu'il est plus beau, esthétiquement, de raconter les exploits des vieux héros espagnols, le Cid ou Fernán González par exemple, que d'évoquer Gazul ou Abenámar. Pourquoi s'obstiner à peindre des Maures? Il faut revenir aux vieilles gloires nationales: telle est la doctrine que nous trouvons dans des romances comme "Tanta Zaida y Adalifa" et "Ah! mis señores poetas". La même idée est exprimée aussi par G. L. Lasso de la Vega lorsque, dans un des romances de la série qu'il a consacrée au Cid, il déplore cette sorte d'injure qu'on fait au vieux héros castillan en laissant de le chanter pour évoquer des gloires mauresques:

Bolved —dit-il en s'adressant au Cid— por vuestro derecho,
que es vergüenza que se cante
destos moros trágineros
y que estén vuestras hazañas
dadas al mudo silencio...

Et il ajoute sans ambages: "Desterrad esta canalla"⁹.

7. G. Lasso de la Vega, *Manosuelo de romances*, Barcelona-Zaragoza, 1601. Cf. la réédition récente de E. Mele et A. González Palencia, Madrid, 1942.

8. *Romancero general*, op. cit., p. 136.

9. G. Lasso de la Vega, op. cit., éd. de 1942, p. 181.

“Canalla”: le ton est évidemment peu amène. De même, le romance “Ah! mis señores poetas” parle fort peu gracieusement des “chusmas moras”. En effet, si quelques *romances moriscos burlescos* ont un ton assez neutre à l’égard des Morisques, d’autres —et c’est le plus grand nombre— manifestent pour eux un mépris non dissimulé. Tel est le thème essentiel de la plupart de ces romances: Eh quoi, disent leurs auteurs aux poètes qui ont commis des romances morisques, eh quoi! vous décrivez des Maures nobles et généreux, vêtus de manteaux de soie richement brodés, montés sur des coursiers rapides ou dansant dans les salons de l’Alhambra? Vous oubliez la réalité, vous oubliez qu’il n’y a plus de Maures en Espagne, qu’il n’y a plus que de misérables Morisques occupés à travailler la terre ou à confectionner des beignets ou à conduire des mules... Un certain agacement semble donc transparaître à travers ces vers, qui mettent en relief le contraste entre les splendides fantaisies des *romances moriscos* et la pauvre réalité de la vie quotidienne des Morisques.

Pourquoi donc, interroge l’auteur de “Ah! mis señores poetas”, pourquoi donc “mil falsos testimonios / a los moriscos levantan”? Faux témoignage, puisque, encore une fois, ils sont occupés à tout autre chose qu’à danser ou à rompre des lances. Voici un de ces morceaux de bravoure, qui présente pour nous beaucoup d’intérêt, car il nous fait voir les Morisques dans l’exercice de leurs petits métiers:

Están Fátima y Jarifa / vendiendo higos y pasas,
y cuenta Lagarto Hernández / que danzan en el Alhambra!
Estánse los Aliatares / tejiendo seras de palma,
y Almadán sembrando coles, / y levántanles que rabian!
Viene Arbolán todo el dia / de cavar cien aranzadas,
por un puñado de harina / y una tarja horadada,
y viene otro delincuente / y sácale a la otra mañana
a la gineta, y vestido / de verde y flores de plata!
Y al Cegrí, que con dos asnos / de echar agua no se cansa,
el otro disciplinante / píntale rompiendo lanzas!
Hace Muza sus buñuelos; / dice el otro: “Aparta, aparta,
que entra el valeroso Muza, / cuadrillero de unas cañas!”¹⁰.

Récapitulons: les Morisques vendent des figuès et des raisins secs, ils fabriquent des couffins, ils travaillent la terre, ils sont porteurs d’eau ou marchands de beignets... Voilà comme les voit l’auteur de ce romance, voilà comme les verront la plupart des écrivains du temps; et voilà qui correspondait sans nul doute à la réalité, car les Morisques riches ou aisés étaient devenus infiniment rares, et l’élément morisque était constitué essentiellement par une population très humble.

10. *Romancero general*, op. cit., p. 129 b.

Le virulent poème "Ah! mis señores poetas" a entraîné une amusante réponse ("¿Por qué, señores poetas...?")¹¹, dans laquelle, certes, on ne discute pas ce tableau réaliste dont nous venons de parler, tableau qui correspondait trop bien sans doute à la vérité pour qu'il pût être attaqué. La défense se place sur un autre plan: on explique d'abord que parler des anciens Maures, c'est parler des Espagnols, car ils furent Espagnols autant que les autres, et que leur costume et leur folklore font partie du patrimoine espagnol au même titre que le costume et le folklore de Castille. En demeurant sur ce même terrain de l'orgueil national, on répond à l'auteur du premier poème qu'il est bon de chanter les exploits des Maures, car plus on montre leur vaillance, plus en sont exaltés les hauts faits de leurs adversaires chrétiens; et même si dans les *romances moriscos* il n'est point question des vieux chrétiens, peu importe: de la gloire réjaillit tout de même sur eux, car louer le vaincu, c'est exalter le vainqueur, même si ce dernier n'est pas mentionné. Puis on fait appel à un autre argument. On ne peut pas représenter le Cid ou les vieux héros castillans —ou les personnages de l'histoire romaine— occupés aux jeux de l'amour ou des tournois, ce sont des personnages trop sévères pour cela, et peut-être d'ailleurs leur gloire en pâtirait-elle. Or, sous-entend le poète, il est agréable au lecteur de lire des récits d'intrigues amoureuses, des descriptions de danses ou de jeux. Donc, il faut absolument faire appel à des héros à qui l'on puisse de manière plausible attribuer des distractions vaines et charmantes. Bref, l'auteur du premier romance est un fort mauvais esprit, et qui plus est, un esprit faux. Ses arguments n'ont aucune valeur. Il mérite, conclut l'auteur de la riposte, une male mort; et, l'esprit hanté encore par la sauvage révolte des Alpujarras, il formule ce souhait final: "Y en conclusión te apedreen / los moros de la Alpujarra."

Le ton du romance burlesque "Valga al diablo tantos moros"¹² est plus plaisant qu'agressif. La pitié semble même y affleurer lorsque l'auteur, s'étonnant que, dans les *romances moriscos*, on couvre les Maures d'ornements et de riches parures, ajoute que les Morisques eux-mêmes se plaignent "que los cobijan de estrellas, / siendo la suya tan mala / cual no la dé Dios a nadie...". Une des caractéristiques de ce romance, on le voit, est de supposer que les Morisques eux-mêmes protestent: ils sont mécontents de l'usage abusif que fait de leurs personnes le *romance morisco*. Ils déplorent qu'on les comble de devises et d'emblèmes, dont ils n'ont que faire, évidemment. Puis, ici encore, une séquence nous les montre occupés

11. Ibid., pp. 129-130.

12. Ibid., pp. 135-136.

à leurs humbles travaux, dans lesquels ils trouvent mieux leur compte que dans toutes ces fabuleuses inventions des poètes :

... más a cuenta les viene / vender sus higos y pasas,
 y el hacer sus gananzuelas / con sus rábanos y llantas,
 y el navegar con sus recuas / desde Tendilla a Pastrana,
 que estarse desvaneciendo / en invenciones soñadas;
 que con dos moras mugrientas / que les cuezan unas habas,
 tienen lo que han menester, / sin Jarifas ni Darajas...
 Que más quieren dos pollinas / que dos borricos les paran,
 para que de feria en feria / aceite y jabón les traiga,
 que el potro rucio ensillado...
 Dicen que los datilados / ya no les sirven de nada,
 y que más les aprovecha / de esparto unas alpargatas.

Nous retrouvons ici le type familier du Morisque marchand de figues et de raisins secs, que nous avons déjà rencontré dans le romance "Ah! mis señores poetas". De nombreux témoignages nous confirment que c'était là en effet un métier très en vogue chez les Morisques. C'est ainsi que Covarrubias, à l'article *cofin*, donne l'explication suivante : "Es un género de cesta o espuerça, texido de esparto, en que suelen llevar higos y pasas a vender los moriscos." Le R. P. Damián Fonseca, dans sa *Justa expulsión de los moriscos de España*¹³, rappellera que les Morisques, lorsqu'ils plantaient des vignes, ne le faisaient pas dans le but de fabriquer du vin, puisqu'ils n'en buvaient pas : "Sólo las cultivaban para comerse las uvas, y hacer dellas pasas, y ésta era de las mayores mercancías que hazían."

Le poète rappelle ensuite d'autres activités chères aux Morisques : la culture des légumes : radis et choux, etc., et le métier de muletier. Ces métiers énumérés dans le *romance burlesco*, ce sont les mêmes métiers dont parlera plus tard P. Aznar Cardona, dans sa virulente *Expulsión justificada de los moriscos españoles*¹⁴ : "eran dados a oficios de poco trabajo : ... hortelanos, recueros, y revendedores de azeite..., pasas...", etc.

L'évocation des métiers des Morisques, dans ce romance "Valga al diablo tantos moros", est complétée par une rapide évocation de leur costume, dont on devine la simplicité. A quoi leur servent, en outre, ces "borceguies datilados" dont on les affuble dans les romances ? Il y a longtemps qu'ils n'en portent plus, et de simples espadrilles de sparte leur conviennent bien davantage.

Des vers moqueurs à propos de ces romances qui surchargeaient des Maures fictifs de riches ornements, nous en trouvons aussi dans "Ese moro ganapán". Dans "Triste pisa y affligido"¹⁵, qui est une satire, en

13. Damián Fonseca, *Justa expulsión de los moriscos de España*, Roma, 1612, p. 130.

14. P. Aznar Cardona, *Expulsión justificada de los moriscos españoles*, Huesca, 1612, 2^e partie, f. 34.

15. Góngora, *Obras completas*, éd. Millé, Aguilar, Madrid, 1956, pp. 78-80 (nº 21).

particulier, du romance du vieux Reduán "Desde un alto mirador", l'auteur —Góngora— précise que Zulema, héros de ce romance, ne porte pas de devises brodées sur le manteau, et qu'il a, en outre, un aspect physique assez grotesque; il est "arrocinado de cara / y carigordo de pierna". Quant à sa belle, "se está merendando / duraznicos en su huerta / y tirándole los cuescos". On le voit, tout concourt à faire rire les lecteurs aux dépens des Morisques. Et les vers de la fin viennent apporter une dernière note, celle-là de burlesque grossier:

También se apeó el galán, / porque quiere en el arena
sembrar peregil guisado / para vuestras reverencias.

Ajoutons d'ailleurs qu'ici Góngora exerce également son ironie à ses propres dépens. En effet ce romance reprend sur le mode burlesque le thème d'un de ses propres romances, dans lequel on voyait "el gallardo Abenzulema" partir en exil, vêtu d'un somptueux costume orné d'un emblème et d'une devise¹⁶. Auto-satire donc, voilà ce que nous trouvons dans le romance "Triste pisa y afilido". Góngora avait sacrifié au genre mauresque, mais il avait suffisamment d'humour pour en rire lui-même quelque temps après. Dans un autre romance, "Ensíllenme el asno rucio / de el alcalde Antón Llorente"¹⁷, Góngora s'est livré à la parodie: parodie du très célèbre romance de Lope: "Ensíllenme el potro rucio / del alcaide de los Vélez." Ce romance avait eu un succès très vif (aussi vif sans doute que celui que devait connaître un peu plus tard le fameux "Mira, Zaide, que te aviso", dont la première version connue est de l'année 1593). Un romance d'inspiration analogue au "Háganne vuestras mercedes / merced de desengañarme" témoigne de l'extrême popularité du *Potro rucio*¹⁸, qui était devenu une rengaine que tout le monde chantait.

Lope, on le voit, fut souvent la cible de ces romances satiriques. Remarquons que le romance "Toquen aprisa a rebato"¹⁹, qui est précisément un de ces poèmes dirigés contre Lope, va jusqu'à l'accuser plaisamment d'avoir du sang maure dans les veines (à moins que l'auteur n'ait brouillé les cartes, et qu'il ne fasse allusion là à quelqu'un d'autre). Le poète, y lit-on, qui a revêtu les Maures de précieuses parures est bien suspect,

... pues que de la secta mora / las ceremonias enseña
disfrazadas en romance, / señal que desciende de ellas;
porque me dijo un refrán / un tiempo una buena vieja:
"El que las sabe mejor, / ése tafie las gambetas."
Y para mí yo lo creo, / porque su rostro demuestra
haber nacido en Granada / y criádose en la sierra.

16. Ibid., pp. 65-67 (nº 15).

17. Ibid., p. 75 (nº 19).

18. *Romancero general*, op. cit., pp. 133-134.

19. Ibid., pp. 132-133.

Mais le tableau le plus suggestif et le plus évocateur de la vie quotidienne des Morisques à la fin du XVI^e siècle, c'est chez Gabriel Lobo Lasso de la Vega qu'on peut le trouver, tracé d'une main alerte, et, il faut bien le dire, dépourvue de tendresse. Le poète passe en revue quelques métiers exercés par les Morisques ; il suppose d'abord qu'il aperçoit un de ces pauvres individus paresseusement étendu à l'ombre d'un olivier sauvage, et il l'exhorte au travail en ces termes :

Señor moro vagabundo, / que el viejo acebuche esconde,
deje el apacible sombra, / y su recua apreste y tome
de esa fruta verde y seca / que ha tantos años que come;
cargue y haga ladrillos, / sacará para valones (n° 9).

Quelles sont les charges que transportent habituellement les muletiers morisques ? Lasso de la Vega nous l'apprend : des figues, du miel, du nougat d'Alicante, des raisins secs bien entendu, et aussi du riz, des pêches, des poires... Et à Madrid, où certains d'entre eux iront porter leurs marchandises, ils seront malmenés par les domestiques et les marchandes de fruits (on devine que, dans l'optique de Lasso de la Vega, ce ne sera que justice).

Les Morisques, s'ils ne sont pas muletiers, peuvent aussi être maçons, ou bien vendre de l'huile et des pois chiches grillés :

Si no quiere ser recuero, / haga ladrillos y adobes,
mase yeso, ablande cal / o venda aceite y tostones.

Quant aux femmes, Lasso de la Vega les traite sans plus d'égards. Il énumère leurs petits métiers, et trace de leur accoutrement un croquis bouffon :

Poetas a lo moderno, / inventores de las zambras...
mucho os deben, si se advierte, / Fátima, Xarifa y Zayda;
y la otra que turrón / vendió, junto a Bibarrambla,
en su portátil mesilla...
y la que en la calle Elvira / aguardiente y naranjada;
y la otra buñolera, / que en el Albaicín pesaba;
y la dama de Abenzaide, / que hizo en Almuñécar pasas,
que fue mujer de un recuero / que en higo y jabón trataba;
y la que en Vivataubín, / vendiendo tostones y agua,
sustentó un moro lacayo / que mil azotes le daba...
La regalada de Muza / y la querida de Audalla,
¿quiénes pensaréis que fueron?...
Unas moras pañalonas / con sus bragas atacadas,
con más trapos y antepuertas / que una sala entapizada²⁰.

20. G. Lasso de la Vega, op. cit., pp. 130-131.

Ce long passage est particulièrement intéressant, car, en dessinant ainsi sur le vif les femmes morisques dans leur humble vie de chaque jour, il nous permet de nous les imaginer aisément, telles que les voyaient les vieux chrétiens qui les observaient d'un oeil dépourvu d'indulgence. Ajoutons que si l'on compare les vers malicieux de Lasso de la Vega sur les vêtements de ces femmes avec les quelques dessins qui nous en sont parvenus, ceux de Weiditz ou ceux de Hoefnagel en particulier, on verra qu'après tout, à côté du coup de crayon objectif de ces observateurs impartiaux (et étrangers, précisons-le), le coup de plume de Lasso de la Vega semble quelque peu méchant, quelque peu caricatural...

La voix de Gabriel Lasso de la Vega, dans le choeur des poètes auteurs de romances morisco-burlesques, est extrêmement forte et obstinée, comme on peut en juger. Il s'agit là, en somme, d'un de ses thèmes d'inspiration favoris. La juxtaposition des Morisques réels, humbles portefaix ou paysans mal vêtus, et des galants maures brillants et chevaleresques de tant de romances, le divertit énormément : "Miren qué tiene que ver / con estas ocupaciones / el «afuera, aparta, aparta», «Reduán la tierra corre»..." Le romance n° 36 est consacré tout entier à cette juxtaposition.

Quién compra diez y seis moros —interroge-t-il au début— / que han quedado
 [de unas] cañas
 como fiambres de boda / y otros tantos de una zambra?
 Daránse en honestos precios / mozos de silla, y de albarda,
 para lacayos dispuestos / y para mozos de plaza.

Le crieur public ou le commissaire priseur qui annonce ainsi ce lot de Maures à vendre ne manque point ensuite de vanter sa marchandise, de souligner la beauté de leurs costumes, de leurs ornements, de leurs emblèmes... Un amateur se présente, il en veut deux : il prendra deux gouverneurs de forteresse, puisqu'ils sont si bon marché ; ces hommes auront pour charge essentielle de le ravitailler en petit bois. Il vendra, bien entendu, leurs riches manteaux dont ils n'auront plus guère besoin ; il vendra aussi leurs turbans et autres accessoires inutiles à un loueur de déguisements : toutes ces jolies parures serviront pour les danses de la Fête-Dieu. Quant aux ex-gouverneurs, ils pourront très bien se contenter d'une paire d'espadrilles et de larges pantalons de paysans. Outre leur intérêt pratique, ces individus auront un autre mérite : leur conversation fera paraître plus courtes les longues soirées d'hiver : ils raconteront les aventures de Reduán et de Muza, ils diront les amours d'Audalla... Après avoir ainsi bien divertî la société, ils regagneront leur chambre à coucher..., c'est-à-dire la grange où ils dormiront sur la paille, enveloppés dans des couvertures. A l'aube, ils reprendront leurs tâches quotidiennes, et, se munissant d'une houe, ils iront soigner les vignes, puis veilleront à l'arrosoage de la huerta...

Dès le romance n° 1, qui sert de prologue à tout le *Manojuelo*, Lasso de la Vega avait mis en relief l'“ignominie” qu'il y avait à transformer en nobles dames ces mauresques crasseuses et vêtues de haillons qui allaient de par les rues en vendant leurs beignets, ou bien des pois chiches, des raisins secs et des figues.

Bref, ces poètes maurophiles, il les adjure avec vigueur (dans le romance n° 47) de ne plus fatiguer les lecteurs avec ces mauresques dont l'exaltation ne peut être qu'importune à un esprit sensé: “No nos quebréis las cabezas / de aquí adelante en loarlas..., dadlas al Diablo, dexadlas..., / tratad de Madri y Toledo, / dexá a Mahoma en Granada.”

Tous ces romances datent de la fin du XVI^e siècle —et plus précisément, dans leur ensemble, de la dernière décennie du siècle. Ont-ils porté un coup fatal aux *romances moriscos*? Il est plus vraisemblable sans doute d'attribuer surtout la décadence du genre à une lassitude, à un désir de changement. Si G. Lasso de la Vega écrit: “Es vergüenza que se cante / destos moros trágineros”²¹, on peut légitimement supposer que la plupart des écrivains du temps finirent par trouver dans la mode morisque de la fatigue plutôt que de la honte; et c'est pourquoi le Maure disparaît de la poésie espagnole vers l'année 1600.

2. THÉÂTRE.

Si, à la fin du XVI^e siècle, le Morisque apparaît ainsi comme personnage burlesque dans les *romances moriscos* parodiques ou satiriques, il n'apparaît en revanche que très rarement au théâtre. A première vue, on peut songer qu'il eût pu cependant constituer sur la scène un excellent personnage comique. Non point certes un véritable *gracioso*, une vraie *figura del donaire*, car il lui manquait pour cela (du moins dans la pensée des vieux chrétiens) la verve et l'esprit nécessaires, la *gracia*, le *donaire*; mais il pouvait —comme certains types de paysans— être un *bobo* destiné à soulever les gros rires du public. Or, que se passe-t-il en fait? Le Morisque n'acquiert réellement droit de cité au théâtre qu'un peu plus tard, au moment de l'expulsion, lorsque les dramaturges s'inspirent de l'actualité pour écrire des pièces comme *El gran patriarca Don Juan de Ribera*, de Gaspar de Aguilar, ou *Los moriscos de Hornachos*, attribuée au chanoine Tárrega. Avant la guerre des Alpujarras, le Morisque était apparu, épisodiquement, dans quelques œuvres théâtrales, alors que le XVI^e siècle était déjà bien avancé. Les Maures de Lope de Rueda (*Armelina*), M. de

21. *Ibid.*, p. 181.

Carvajal et Hurtado de Toledo (*Las Cortes de la Muerte*), et enfin de Timoneda (*Paso de un soldado y un moro y un ermitaño*) peuvent sans doute être considérés comme des Morisques. N'oublions pas d'ailleurs que dans le royaume d'Aragon l'usage courant était d'appeler les Morisques *moros* (peut-être parce que leur conversion y avait été plus tardive qu'ailleurs?)²². Mais, dans les trois dernières décennies du siècle, le Morisque est à peu près exclu de la scène; sans doute trouve-t-on de nombreuses figures de Maures dans les pièces de Lope; mais les Morisques n'apparaissent que dans quelques rares *entremeses*.

On peut de ceci faire une première déduction: il existe au théâtre la même distinction que dans le romance, entre le Maure idéalisé, noble et chevaleresque d'une part (tel que nous le trouvons dans *El remedio en la desdicha*, par exemple), qui est un personnage dramatique, digne de jouer sur la scène un rôle de premier plan, de même que dans les *romances moriscos* il est digne d'inspirer de beaux poèmes artistiquement travaillés; et d'autre part le Morisque de l'humble réalité quotidienne, ce personnage burlesque dont le jargon prête à rire, et qui est tout juste bon à entrer dans le genre mineur qu'est *l'entremés*. Le cas de Lope est intéressant; les Morisques sont absents de ses premières pièces; sans doute peut-on supposer que, du fait de son amitié (et de sa dépendance) à l'égard des seigneurs qui protégeaient les Morisques, il préférait s'abstenir d'en représenter sur la scène. Il en avait vu pourtant de près, en particulier probablement lors de son séjour à Valence, en 1589-1590. Il avait dû les trouver amusants, leur sabir en tout cas ne put que l'intéresser: il vit là un procédé comique qu'il utiliserait volontiers au théâtre. Mais, encore une fois, il ne voulait pas les égratigner... Il trouva un moyen fort simple pour utiliser les drôleries de cette langue sans faire rire aux dépens des Morisques: il mit ce sabir dans la bouche des Maures de bas étage qui, dans ses pièces d'inspiration mauresque, jouaient le rôle comique. Il retrouvait ainsi un procédé déjà utilisé par ses devanciers (Lope de Rueda, Timoneda), mais on voit bien qu'il ne s'est pas contenté de les copier. Il a mis dans la transcription du langage morisque une note personnelle, non point dépourvue de fantaisie sans doute, mais qui semble née —partiellement tout au moins— de l'observation directe.

Si nous considérons, à titre d'exemple, le court passage où apparaissent des Maures dans *El arenal de Sevilla*, qui est de l'année 1603 (scènes 6 à 9 du premier acte)²³, nous pouvons, en comparant le jargon de ces Maures avec ce que nous livrent les documents contemporains de provenance morisque, arriver aux conclusions suivantes:

Il y a une part importante d'élaboration faite par Lope (dont le dernier

22. Cf. Borrás, *Diccionario de voces aragonesas* (Zaragoza, 2^e éd., 1908), s. v. *moro* (p. 272).

23. Pp. 1385-1387 de l'éd. du théâtre de Lope, t. I, Aguilar, Madrid, 1958.

séjour valencien remontait alors à l'année 1599); il n'avait sans doute pas, à Madrid, l'occasion d'observer beaucoup de Morisques, en dehors des porteurs d'eau (à l'époque, les porteurs d'eau madrilènes étaient presque tous des Morisques). Cette élaboration se révèle notamment dans les quelques détails qui suivent :

— Absence de chuintement. Or le chuintement était le trait le plus caractéristique du jargon maure dans les pièces prélopesques. La transcription chuintante du *s* est en effet celle que l'on trouve dans la plupart des textes *aljamiados* contemporains. En effet, comme le faisait remarquer B. de Aldrete, "de ordinario los de aquella lengua mudan la *s* en *x*, i a las passas, dizen paxas"; "el uso de trocar una letra por otra —ajoutait-il ailleurs— no lo podian corregir, que dezian paxas por passas, sexta por fiesta, i assi todos los demás trocando nuestra *s* en *x*"²⁴. Voici par exemple quelques vers empruntés à des *Coplas* en l'honneur de l'Islam et de Mahomet, transcrits dans le précieux recueil de *Manuscritos árabes y aljamiados de la Biblioteca de la Junta* dû à J. Ribera et M. Asín Palacios²⁵: "Ex Allah xolo y xeñero... Y Mohamad xu menxajero... Y ex Allah mi gran xeñor, / Altiximo y de balor, / de todax coxax criador..." Il en est ainsi dans tous les documents transcrits par Ribera et Asín Palacios, par exemple encore dans cette curieuse histoire de la *Mora de Úbeda*²⁶, qui "iba bextida de xarga y con alpargatax dexparto", dont l'influence est énorme en Andalousie: "por dicho dexta mora xe gobernaba Granada y toda xu comarca", et qui veut faire hériter l'auteur du récit (le fameux *Mancebo de Arévalo*) "de xux librox y de xux algox". On pourrait multiplier les citations. En revanche, le manuscrit 9067 de la Bibliothèque Nationale de Madrid, qui contient de très curieux documents d'origine morisque, ne présente pas ce chuintement des *s*. Voici à titre d'exemple la première strophe d'un romance de Juan Alonso (poète morisque aragonais), dirigé contre la religion chrétienne: "Cuerbo maldito español, / pestifero canzerbero, / questás con tus tre (*sic*) cabezas / en la puerta del ynfierno..." Il est peut-être possible d'admettre que les Morisques ne chuintaient pas tous, et que Lope n'a donc pas cru utile de reproduire ce trait de prononciation, s'il n'était pas absolument généralisé, d'autant plus que la répétition constante des sons chuintants dans une tirade devait paraître bien fastidieuse.

— Il est plus difficile de croire réellement observé le trait qui consiste à fermer systématiquement les diptongues, à utiliser par exemple comme

24. B. de Aldrete, *Del origen y principio de la lengua castellana*, Roma, 1606, p. 217.

25. J. Ribera y M. Asín Palacios, *Manuscritos árabes y aljamiados de la Biblioteca de la Junta*, Madrid, 1912; ces *Coplas* se trouvent p. 192.

26. *Ibid.*, p. 223.

dans le passage de *El arenal de Sevilla* auquel nous nous référons: *despós* pour *después*, *logo* pour *luego*, *bonas* pour *buenas*, *corpo* pour *cuerpo*, etc. Ce n'était pas à Valence que Lope avait pu observer ce défaut de prononciation, car là-bas au contraire, comme le fait remarquer J. Ribera dans son introduction à la *Doctrina christiana, en lengua aráviga y castellana* faite sur l'ordre et sous les auspices de l'archevêque de Valence Martin de Ayala (et qui est un bon miroir de la prononciation des Morisques valenciens)²⁷, la vocalisation, si elle était fermée dans le dialecte grenadin, était au contraire ouverte dans le dialecte valencien: c'est ainsi que le mot *guad* (rivière) se prononçait *güid* en dialecte grenadin et *hued* en valencien. Il n'y a donc nulle raison pour prêter à la langue espagnole parlée par les Maures une fermeture exagérée —à moins évidemment que Lope n'ait en définitive observé surtout, plutôt que des Morisques valenciens, ces porteurs d'eau madrilènes dont beaucoup devaient provenir du royaume de Grenade et dont le dialecte était sans doute sensiblement différent de celui des valenciens.

— Un autre trait caractéristique présenté par la langue des Maures dans les pièces de Lope est l'utilisation fréquente de l'infinitif à la place d'un mode personnel: "Tomar Mostafá el albarda", "huir Mostafá a gálera"... C'est un défaut que l'on ne trouve guère dans les textes *aljamiados*, mais ceux-ci appartiennent, en somme, à la langue littéraire et ont été rédigés par des Morisques instruits, tandis que ce que Lope imité (ou est censé imiter), c'est la langue du peuple analphabète: or il est tout à fait vraisemblable que la masse des Morisques s'y soit retrouvée difficilement dans la conjugaison espagnole, dont les nombreux temps devaient présenter pour eux bien des difficultés à côté des deux seuls temps essentiels —prétérit et aoriste— de la conjugaison arabe.

— Le manque de pureté du vocalisme arabe —disons plutôt: le nuancement différent des voyelles en arabe— peut expliquer aussi les erreurs de vocalisme: *cochilos* pour *cuchillos*, *joro* pour *juro*, *hedralgo*, *texeras* et *merar* pour *hidalgo*, *tixeras* et *mirar*. On trouve des fautes analogues dans les manuscrits *aljamiados* publiés par Ribera et Asín Palacios: *puxible* au lieu de *possible*, *contrebuyeron* et *bertuoso* au lieu de *contribuyeron* et *virtuoso*, etc.

— La sonorisation abusive de certaines consonnes sourdes semble également correspondre à un fait phonétique réel (Lope: *quadrado*; cf. cette

27. *Doctrina christiana, en lengua aráviga y castellana*, compuesta e impressa por mandado del Ilustríssimo y Reverendíssimo Señor D. Martín de Ayala, Arçobispo de Valencia, para la instrucción de los nuevamente convertidos deste Reyno (en Valencia, en casa de Joan Mey, 1566) (réédition en fac-similé, Valencia, 1911); cf. l'introduction de Julián Ribera, p. ix.

exhortation faite aux chrétiens par l'auteur morisque d'un virulent roman : "Dezad esos disbarates" ²⁸).

— La transcription de *ll* par *li* (*lievar, cochilios*) correspond elle aussi à une réalité phonétique. Nebrija l'avait noté dans sa Grammaire : "... esto que en nuestra lengua escrivimos con doblada *l*, assí es boz propria de nuestra nación que ni judios, ni moros... la pueden pronunciar" ²⁹. C'était même, d'après le compilateur anonyme du *Floreto*, l'élément le plus caractéristique de leur prononciation, puisque, à l'époque de la guerre de Grenade, c'est à cette prononciation défectueuse du *ll* qu'on les reconnaissait : "... quando andavan en la pérdida de Granada... les dezian los xristianos : «dezid çebolla», y ellos, no pudiendo pronunciar las dos *ll*, dezian : «cebolia», y por allí eran conocidos" ³⁰.

— Enfin l'absence d'article féminin (Lope : *el calza, el talega, el playa*) s'explique aisément par l'unité de l'article en arabe..

Les mêmes phénomènes et déformations peuvent être observés dans plusieurs autres pièces de Lope, en particulier dans son théâtre "maure". Les pièces mauresques de Lope comportent en effet presque toutes un personnage comique qui, à la différence des galants chevaliers dont la langue est très pure, écorchent abondamment la phonétique et la syntaxe espagnoles. A des traits sans doute réellement observés par l'auteur, s'ajoutent, pour que le personnage "passe la rampe" plus aisément grâce à cette déformation caricaturale, des traits probablement purement fantaisistes, et dont l'addition a pour but de faire rire davantage encore le public des *mosqueteros*... On trouve des *graciosos* maures au langage burlesque notamment dans *El hidalgo Bencerraje*, avec le personnage de Zulema, dans *El cordobés valeroso Pedro Carbonero*, avec Hamete ("Hameteco estar me nombre, naçer en Benamexí...") ³¹, et dans *La envidia de la nobleza*, dont le "morillo gracioso" s'appelle, là aussi, Zulema ("Zolema", dans son jargon). A propos de cette pièce, et du sabir plein de gaucherie qu'utilise ce personnage, Menéndez Pelayo écrit sans indulgence dans l'Introduction qu'il a faite pour l'édition de l'Académie : "el morisco... aburre con su media lengua". A la longue, en effet, et surtout dans

28. BN Madrid, ms. 9067.

29. Nebrija, *Gramática castellana* (éd. par P. Galindo Romeo et L. Ortiz Muñoz, Madrid, 1946), p. 17.

30. *Floreto de anécdotas y noticias diversas que recopiló un fraile dominico residente en Sevilla a mediados del siglo XVI*, publ. par Sánchez Cantón, "Memorial histórico español", t. XLVIII, Madrid, 1948, p. 38, n° 55.

31. Cf. l'étude de J. F. Montesinos sur le langage des Morisques à la suite de son édition de *El cordobés valeroso Pedro Carbonero*, de Lope, "Teatro antiguo español", t. VII, pp. 218-226.

les grandes tirades, ces déformations constantes peuvent paraître, il faut bien l'avouer, quelque peu fastidieuses.

Bref, il y a eu, comme on peut en juger, un effort de la part de Lope pour imiter le langage des Morisques, tout en le stylisant à l'extrême (et parfois assez arbitrairement) dans l'espoir de déclencher ainsi plus sûrement les rires. Le résultat est une sorte de caricature du jargon morisque.

Ajoutons que Lope, pour amuser son public, a adopté aussi parfois la technique que nous avons observée dans le romance morisque burlesque, cette technique qui consiste à juxtaposer, à une image idéale et romanesque, l'image antithétique d'un personnage dépourvu de poésie, et occupé à de très humbles besognes. Dans *El hidalgo Bencerraje*, c'est au *gracioso* Zulema qu'incombe la charge de brosser cette caricature. Doña Elvira s'inquiète au sujet de Don Juan (Don Juan de Mendoza, qui s'était déguisé en jardinier maure); elle interroge Zulema avec anxiété: que disait l'être aimé lorsqu'il a quitté Grenade? a-t-il pleuré? a-t-il évoqué le tendre objet de ses feux? Mais Zulema de répondre crûment, en son jargon comique:

... ¿Estar
borracha, que eso decir?
Ne comer más, ne dormir,
e ser un fonte en llorar.
"¡Ay, decía, mi Elverica,
me potilia, e me contento,
en el horta que estar sento
no tenerte por borrica!
Andamus sembrando aquí
lechugas e berenjenas..."

On remarquera l'emploi par Zulema du mot "potilia" appliqué à la femme —emploi d'autant plus comique ici que Zulema est censé répéter les paroles du noble Don Juan évoquant la femme aimée. Il s'agit là sans doute d'un trait bien observé: dans l'idéologie morisque, la femme était évidemment très inférieure à l'homme: non seulement femme-objet, mais davantage encore femme-animal (cf. le "no tenerte por borrica" de la tirade que nous venons de citer).

Si, dans la période qui nous occupe, Lope s'abstient de représenter les Morisques au théâtre, et fait rire à leurs dépens avec prudence, en les travestissant sous le costume maure, il n'en est pas de même dans certains *entremeses*, qui n'hésitent pas à représenter de vrais morisques; c'est le cas en particulier de l'*entremés* de la *Mamola*.

Cet *entremés* anonyme puise essentiellement son comique dans le même procédé que les pièces de théâtre dont nous venons de parler: il déforme

également à plaisir le castillan parlé par les Morisques. L'intrigue en est fort simple³²: Sophie a trois galants, un sacristain, un capitaine et un Morisque (au duo traditionnel sacristain-militaire s'adjoint donc un Morisque; soulignons le fait au passage: la "vieille chrétienne" qu'est Sophie ne répugne pas à avoir des relations sexuelles avec un Morisque). Elle vient d'avoir un enfant, et, afin de recevoir plusieurs cadeaux pour le baptême (avant de s'en aller avec un quatrième larron), elle fait croire à chacun de ses galants que cet enfant est de lui.

Lorsque Álvaro, le Morisque, entre en scène, c'est-à-dire lorsqu'il arrive chez Sophie, il s'écrie: "¡Ah, xeña doña Xofia!... ¿Cómo extar me hexo Alvereco?" ("¿Cómo está mi hijo Alvarico?") Le *simple* lui répond: "Catalde aquí que en tres días se comió dos ollas de miel." La réaction de Álvaro sera risible, car d'une part il prend au sérieux cette boutade (ne prenant point garde à l'invraisemblance de cette nourriture chez un nouveau-né), et d'autre part il rappelle le goût des Morisques pour le miel: "¿Dos ollax de miel? Extar me hexo verdadero." Or les vieux chrétiens étaient très sensibles à ces questions de nourriture, et trouvaient méprisable —et comique— l'alimentation humble et frugale des Morisques. On trouve à ce sujet chez de nombreux auteurs des allusions ou des commentaires empreints de désapprobation. C'est ainsi que Aznar Cardona écrira plus tard³³: "Comían cosas viles: ... miel, arrope..." Bien entendu, Álvaro n'hésite pas à s'attribuer la paternité, et ce en des termes encore plus forts que ne l'ont fait le sacristain et le capitaine. Lorsque Sophie lui fait remarquer combien le nouveau-né lui ressemble, Álvaro n'hésite pas à répondre: "Macho xe me parecer por certo" (*Macho* pour *mucho*: transformation de voyelle tout à fait arbitraire, qui ne pouvait correspondre à aucune déformation réelle de la part des Morisques; le mot a été choisi à dessein pour provoquer les rires du public. Il annonce la fantaisiste *Confesión de los moriscos* de Quevedo: "Yo picador, macho herrado, macho galopeado..."³⁴).

Si beaucoup de Morisques, du moins à en croire leurs adversaires, étaient très hostiles au baptême de leurs enfants et essayaient de l'éviter par tous les moyens, ce ne semble pas être le cas pour le Morisque de l'*entremés* de la *Mamola*, puisque, au contraire, c'est lui-même qui interroge avec empressement: "E digame voxancé: ¿cuándo xe tener de castaniar?" (*castaniar*: déformation bouffonne de *cristianar*). Et le bon Álvaro se propose d'offrir une sorte de goûter à l'occasion du baptême: "... yo que-relde ir por paxa e hego calmendra para dar colación" (nous retrouvons

32. *Entremés famoso de la Mamola*, n° 16 de la coll. réunie par Cotarelo y Mori, NBAE, t. XVII, pp. 68-72.

33. Aznar Cardona, loc. cit., f. 33.

34. Quevedo, *Obras completas, Prosa*, éd. Aguilar, 5^e éd., Madrid, 1961, p. 101.

ici, dans le mot *paxa*, la prononciation morisque, signalée plus haut, de *paxa*).

Une parenthèse s'impose à propos de ces raisins secs, qui semblent avoir joué un rôle si important dans l'alimentation des Morisques —et dans les satires de leurs contemporains. Le goût très prononcé des Maures et Morisques pour les raisins secs est attesté par de nombreux témoignages littéraires. Citons d'abord le proverbe signalé par Correas: "Vase al dinero como moro a pasas"³⁵. J. de Pineda fait dire à un des interlocuteurs de ses *Diálogos familiares de la agricultura cristiana*³⁶: "Yo, que soy medio morisco, no quiero sino unas pasas." Gaspar de Aguilar, dans son poème épique *Expulsión de los moros de España*, évoque à son tour "las pasas con que tanto se alegravan"³⁷. Rappelons aussi l'histoire inventée par Cervantes au chapitre IX de la première partie du *Quichotte*: il achète à un jeune Morisque, à Tolède, des papiers contenant l'histoire de Don Quichotte écrite par Cide Hamete Benengeli: le Morisque "contentóse con dos arrobas de pasas y dos fanegas de trigo". Lope de Vega fait aussi allusion au goût des Morisques et des Maures pour les raisins secs par l'intermédiaire des *graciosos* de ses pièces maures: "Pasa, trego, alcuzcuza, / agua, pepino, melón", telle est, résumée par Zulema, la nourriture des Maures³⁸; et les musiciens maures chantent dans le *Cerco de Santa Fe*: "Tener mucha pasa e higo, / e mucha oveja salada..."³⁹. Aznar Cardona ne manquera pas, quant à lui, de faire, à propos de l'amour des Morisques pour les raisins secs et tous les fruits en général, des réflexions non exemptes de malice⁴⁰.

Mais ce n'est pas aux raisins secs que se bornent ces commentaires ironiques. "Mira, hermano —dit le *simple* dans l'*entremés* de la *Mamola*—, en no siendo vino y tocino, echaldo en la calle": allusion insidieuse que celle-là, à laquelle Álvaro répond avec humeur: "¡Llevar el diablo a voxancé! No mental de eso..." On sait que l'horreur des Morisques pour le vin et le lard leur est reprochée avec une extrême fréquence par leurs adversaires, et c'est aussi un des sujets d'hilarité les plus chers aux auteurs comiques. "Jarro sin vino, ollas sin tocino, mesa de judío y de morisco", disait le proverbe⁴¹. C'est là un thème très important dans la littérature anti-morisque comme dans la *comedia*. Bleda en parlera avec insistance et réprobation. Le Frère Marcos de Guadalajara y Javier, dans sa *Memorable expulsión y justissimo destierro de los moriscos de España*, qui

35. Correas, *Vocabulario de refranes*, Madrid, 1924, p. 499.

36. J. de Pineda, *Diálogos familiares de la agricultura cristiana*, BAE, t. CLXIX, p. 296 b. Mey, 1610, p. 188.

38. *La envidia de la nobleza*, éd. Acad., t. XI, Madrid, 1900, p. 31.

39. *El cerco de Santa Fe*, éd. Acad., t. XI, p. 245.

40. Aznar Cardona, loc. cit., f. 33.

41. Correas, op. cit., p. 252.

parut à Pampelune en 1613, soutiendra que beaucoup de Morisques s'absentaient même de manger des navets ou des carottes, qui leur faisaient songer à la queue du porc. Le R. P. Damián Fonseca, dans l'ouvrage dont nous avons déjà parlé, notera aussi combien les Morisques détestaient le lard; et l'exploitation de ce dégoût donnait lieu, de la part des vieux chrétiens, à des farces que le religieux trouve "bien bonnes" ("muy donosas"). A son avis —et il reflète bien la mentalité de ses contemporains—, il s'agit là d'un des traits les plus comiques de la personnalité des Morisques, un trait qui ouvre un vaste champ, chez leurs adversaires, à des "burlas", à des moqueries et à des farces innombrables.

Il a dû arriver, en revanche, que certains Morisques se mettent à manger du porc, et en mangent avec d'autant plus de fréquence et d'ostentation qu'ils voulaient faire oublier leurs origines. L'histoire que nous raconte Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes* à propos du Morisque López a bien dû se répéter de temps en temps en Espagne ("Je me crevois de rire —écrit Tallemant— de le voir manger du pourceau quasy tous les jours. On ne l'en croyoit pas meilleur chrestien pour cela").

Quoi qu'il en soit, la plupart des Morisques semblent avoir redouté, non seulement de manger du porc, mais aussi de toucher des objets ayant eu quelque contact avec des porcs. Guadalajara raconte, dans la *Memorable expulsión...*, une histoire qui révèle jusqu'à quel raffinement de malice pouvaient aller les curés des villages morisques: l'un d'entre eux fit enduire de graisse de porc les figuiers d'un propriétaire morisque, et celui-ci n'eut d'autre solution que de brûler ces arbres devenus pour lui abominables.

Chez Lope de Vega, une des caractéristiques essentielles du *gracioso* maure est son attitude vis-à-vis du porc et du vin. Le public s'attendrait évidemment à ce que le Maure adoptât à leur égard cette attitude stéréotypée, cette répugnance généralisée des gens de sa race: on pourrait évidemment en tirer des effets comiques (c'est d'ailleurs ce qui se passe précisément, comme nous l'avons vu plus haut, dans l'*entremés* de la *Mamola*); mais il s'agirait là d'un comique prévu, attendu. Lope a préféré avoir recours généralement à un comique plus inattendu, et partant plus fort: le comique qui consiste à prêter au *gracioso* des réactions et des goûts totalement opposés à ceux qu'on attendrait de lui. Dans *La envidia de la nobleza*, Zulema, qui revient de la région chrétienne de Jaén, parle de cette zone avec enthousiasme, comme d'un pays de Cocagne: "comer bon toceno aliá", voilà un des principaux mérites de cette bienheureuse région. Ailleurs, dans *El hidalgo Bencerraje*, lorsque, à la fin de la pièce, la reine Isabelle demande au *gracioso* (qui s'appelle aussi Zulema) s'il veut devenir chrétien, il accepte de bon coeur, en évoquant avec délectation la gourde de vin et le jambon qu'on va lui donner. Dans *El cordobés valeroso Pedro*

Carbonero (pièce qui est datée de l'année 1603), le *gracioso* Hametillo manifeste un goût très vif pour le vin: "¿No hay on gota que beber?", interroge-t-il avec inquiétude lorsqu'il ne voit pas apparaître sa boisson favorite. Il s'apitoie sur Mahomet, qui ne connaît pas un pareil plaisir, et en revanche il loue fort Noé, l'inventeur de cette divine boisson. Un des passages comiques de la pièce est celui dans lequel on assiste à la "cuite" de Hamete (vv. 395-430). Il faut voir avec quelle avidité, plus encore que sur le jambon de Rute, il se jette sur le vin qu'on lui propose, ce vin de Castillanzul, qui, lui dit-on, "ferait danser des pierres"!

Álvaro, qui se récrie lorsqu'on lui parle de vin et de lard, est évidemment un type de Morisque plus traditionnel. Ajoutons que cet Álvaro est, sans nul doute, le personnage le plus ridicule de l'*entremés* de la *Mamola*: sa langue défectueuse excite facilement les rires; en outre, il se livre à des transports plus risibles que ne le font ses deux rivaux: "¡Ay —s'attendrit-il devant le nouveau-né—, hexo de corazón e mes entrax, qué lendo ser!" Mais quelle exclamation de dépit un peu plus tard, lorsqu'il apprend que Sophie s'en est allée, emmenant avec elle les mulets qu'il lui avait prêtés: "¿Mi hacenda me liebar? ¡Oh pota!" Ce désespoir comique d'Álvaro est peut-être destiné à rappeler à l'auditoire que les Morisques sont censés aimer l'argent immodérément; c'est du moins une accusation qui leur a été souvent portée, et sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Et voici la scène dans laquelle Álvaro s'adresse à ses rivaux pour les questionner sur la paternité de son pseudo-fils:

Álvaro. — El hexo de doña Sofía, ¿ser tu hexo?

Sacristán. — Sí.

Álvaro. — E meo también.

Sacristán. — ¿Quién duda que hayan engañado a este pobrecillo y al capitán diciéndoles que es su hijo, y es mío?

Álvaro. — ¡Ah, señor capitán!

Capitán. — ¿Qué quiés, Álvaro?

Álvaro. — ¿Ser tu hexo, el hexo de doña Xofía?

Capitán. — Sí, hermano.

Álvaro. — E meo también.

Capitán. — ¡Con qué facilidad deben de haber engañado a este pobreto y a esotro sacristán, diciéndoles que es su hijo, y es mío!

Remarquons —c'est là un détail intéressant— que le sacristain et le capitaine parlent du Morisque sans acrimonie: "este pobrecillo", dit l'un; "este pobreto", reprend l'autre comme un écho. On peut y déceler de la pitié, de la commisération si l'on veut, mais point d'animosité.

Suit la scène des lettres envoyées par Sophie à chacun des galants bernés. Le sacristain et le capitaine reçoivent d'abord la leur, et Álvaro, qui n'a pas encore reçu la sienne, s'exclame avec amusement et un certain

dédain apitoyé (dont le comique est d'autant plus grand qu'il va recevoir à son tour un instant après la lettre impertinente de Sophie): "¡Oh, qué lendico! A vosotros ¿quién no os tenía de engañar?"

Les galants ne sont pas échaudés par cette fuite imprévue de leur belle, et ils songent encore à emporter l'enfant : que le nouveau-né soit à celui-là à qui il ressemble le plus, suggère le capitaine, ce qu'approuve Álvaro. Chacun d'entre eux, après avoir à nouveau examiné l'enfant, déclare qu'il doit l'emporter, car : "se me parece bravamente", dit le sacristain ; le capitaine rétorque : "es todo un traslado mío" ; et Álvaro (qui en l'occurrence ne jargonne pas, sans doute pour que le mot de la fin soit compris aussitôt par tous les spectateurs) s'exclame avec candeur : "... me parece mucho".

Tel est donc cet *entremés*, qui est le plus important de ceux dans lesquels nous voyons les Morisques jouer un rôle (qui ne soit pas un rôle accessoire). Rien de neuf, on le voit, dans les effets comiques tirés du langage ; rien de bien neuf non plus dans les allusions destinées à provoquer les rires : amour du Morisque pour le miel ou les fruits secs, dégoût au contraire pour le vin et le lard. Mais en revanche, ce qui est très intéressant à signaler dans cet *entremés*, et qui est nouveau à notre sens, c'est que, en dehors des petits détails sus-dits, le Morisque est traité par l'auteur anonyme exactement sur le même pied que les vieux chrétiens, le sacristain et le capitaine ; Sophie les berne tous les trois de la même manière : ils reçoivent tous les trois leur part de la bastonnade finale. Le Morisque qui nous est présenté là est donc bien un Morisque comique sans doute, mais non point un Morisque ennemi. On pourrait même dire que c'est un Morisque assimilable, puisqu'il courtise une chrétienne, et que son premier soin, dès la naissance de l'enfant qu'il croit être le sien, est de songer au baptême (dans lequel il voit d'ailleurs surtout l'occasion de réjouissances : un goûter et probablement une réunion d'amis ; mais il ne faut pas trop lui en demander ! On peut du reste supposer qu'il en était de même pour la plupart des vieux chrétiens).

Il nous faut encore signaler —sans nous y attarder, car il ne présente guère d'intérêt— un petit rôle de Morisque dans l'*Entremés del Indiano*⁴² ; quant à l'*Entremés del Gabacho*, qui offre encore une amusante tirade en jargon morisque, il est bien postérieur à la période qui nous occupe actuellement. Et si nous quittons le domaine des *entremeses* pour nous tourner vers les *bailes* et les *loas*, nous trouvons là aussi des œuvres certainement beaucoup plus récentes : le *Baile de los moriscos*, la *Loa en morisco*⁴³.

42. Cotarelo y Mori, *Colección de entremeses...*, NBAE, t. XVII, n° 33, pp. 138-140.

43. *Entremés del Gabacho*, ibid., n° 47, pp. 184-187 ; *Loa en morisco*, NBAE, t. XVIII, pp. 459-461 ; *Baile de los moriscos*, ibid., pp. 483-484.

3. RECUEILS DE BONS MOTS, ET PROVERBES.

Nous trouvons enfin un certain nombre de pointes malicieuses à l'égard des Morisques dans un genre littéraire qui fut assez cultivé dans l'Espagne de la fin du XVI^e siècle, et qui est la collection de *dichos*, de bons mots, d'histoires. Dans un des premiers recueils de ce genre, celui de Timoneda, *El sobremesa y alivio de caminantes*⁴⁴, on trouvait déjà un *cuento* concernant un Morisque. Celui-ci n'était pas présenté sous un jour ridicule, puisque, au contraire, c'était à lui que Timoneda prêtait une astuce. Se trouvant au Tribunal en présence d'un individu qui lui avait dérobé un vêtement, il s'était mis à injurier son voleur à grands cris: "El juez, oyendo quién era, dijo: «Has de callar, perro, ¿por qué diablo estás ladrando?» Respondió: «Por ver un ladrón.»"

Ce qu'il faut remarquer dans cette histoire, c'est le mépris du juge à l'égard du Morisque: spontanément, dès qu'il apprend qui il est, il le traite de "chien". C'était là une habitude de langage tout à fait courante, et qui ne surprenait personne. Correas enregistre le fait avec le plus grand naturel: "Perros. Llaman a moros..., porque no tienen quien les salve el alma y mueren como perros"⁴⁵. C'est un mot qui reviendra fréquemment sous la plume des religieux qui écriront contre les Morisques au moment de l'expulsion; ainsi Aznar Cardona: "los aperreados moriscos", "semejantes perros descreydos", "los perros moriscos", etc.⁴⁶.

La plus importante collection d'histoires ou de bons mots, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, est, on le sait, la célèbre *Floresta española* de Melchor de Santa Cruz. Cet écrivain-compilateur, à l'ironie duquel n'échappe pratiquement aucune catégorie sociale, ne pouvait manquer de diriger quelques traits contre les Morisques —d'autant plus qu'il dédiait son ouvrage à Don Juan d'Autriche, qui avait été leur adversaire et leur vainqueur dans la guerre des Alpujarras. Ils reviennent donc sous sa plume à plusieurs reprises. La plupart des histoires qui sont racontées dans le chapitre *De motejar de linaje*⁴⁷ concernent il est vrai les nouveaux chrétiens en général et sont applicables aux Juifs aussi bien qu'aux Morisques; un grand nombre de ces histoires fait allusion à leur éloignement pour le porc. Mais dans la dernière historiette de la série, il s'agit uniquement de Morisques:

Uno llamó a otro tornadizo; y habiendo dado queja dél, y condenándole a que se desdijese, conforme a la ley del reino, consintió la sentencia, y dijo: "Yo me desdigo de lo que dije, que juro a tal, que mentí en llamarle tornadizo, que nunca se tornó, que tan moro se está hoy, como el primer día."

44. Timoneda, *El sobremesa y alivio de caminantes*, BAE, t. III, p. 175 b (*cuento* 76).

45. Correas, op. cit., p. 629.

46. Aznar Cardona, op. cit., 1^e partie, ff. 63 et 191; 2^e partie, f. 26.

47. Melchor de Santa Cruz, *Floresta española de apotegmas y sentencias*. Nous avons consulté l'édition de Valencia, 1580 (BN Madrid, R-2446).

Cette historiette reflète un état d'esprit qui semble avoir été extrêmement fréquent chez les vieux chrétiens (et ce tout au long du xvi^e siècle et jusqu'à l'expulsion). On était persuadé que les Morisques n'étaient pas réellement convertis, qu'ils continuaient à pratiquer leur religion sous le manteau, que de coeur au moins —si toute pratique leur était impossible— ils demeuraient musulmans. Il est certain qu'en fait c'est ce qui a dû se produire assez souvent, et les témoignages sont nombreux à ce sujet. "Eran cristianos aparentes y móros verdaderos", écrivit Bermúdez de Pedraza⁴⁸, en une phrase qui paraît bien résumer l'opinion générale. On pourrait multiplier les témoignages concordants, accusateurs ; ils reviennent avec insistance dans les dossiers et les mémoires, et ils ont sans doute pesé lourdement sur la destinée des Morisques. Méndez de Vasconcelos s'en fera encore l'écho après l'expulsion : "Al fin guardan la secta de Mahoma / como en Argel, Marruecos y Turquía" ; ils étaient restés si maures, ajoutera le poète, qu'il se demandait "si puede aver en Fez otro tan moro"⁴⁹.

Une autre historiette, tirée celle-là des *Diálogos de apacible entretenimiento* de Gaspar Lucas Hidalgo⁵⁰, nous montre, elle aussi, que dans la conscience populaire les Morisques n'étaient pas considérés réellement comme des chrétiens :

Una moza de fregar, dadas las once de la noche, sacó el servicio de sus amos a la calle, y por quitarse de ruidos, vacióle a la puerta de un vecino que hacía y vendía esteras de esparto y de paja (oficio que comúnmente se halla entre discípulos del Alcorán), y como por el mal olor viniese a noticia del hombre el desacato de la moza, salió muy enojado, diciendo: "¡Oh bellaca fregona, nunca otro eches en tierra de cristianos!" Dijo la moza: "Por eso le vacié yo a vuestra puerta."

On peut supposer que, lorsque le Français Barthélémy Joly accomplit son voyage en Espagne en 1603-1604, les vieux chrétiens lui racontèrent pis que pendre des Morisques, et lui expliquèrent en particulier qu'ils n'étaient rien moins que de vrais chrétiens. En tout cas il écrit avec assurance : "L'on les appelle nouveaux chrestiens, *hesterni christiani*, et eux se le disent de nom, mais en effect et au dedans sont tous mahometans"⁵¹.

Parmi les autres histoires racontées par Santa Cruz et concernant les Morisques, nous trouvons le récit d'un bon mot —assez inoffensif— du

48. Bermúdez de Pedraza, *Antigüedad y excelencias de Granada*, Madrid, 1608, f. 238.

49. Méndez de Vasconcelos, *Liga deshecha por la expulsión de los moriscos de los Reynos de España*, Madrid, 1612, f. 94.

50. Gaspar Lucas Hidalgo, *Diálogos de apacible entretenimiento*, Barcelona, 1606. Cf. l'éd. de la BAE, t. XXXVI, pp. 279 sq.

51. *Voyage en Espagne* de Barthélémy Joly, publié par L. Barrau-Dihigo in *Revue hispanique*, t. XX, 1909, pp. 459-618. Cf., à propos des Morisques, pp. 523-524.

fameux Garcí Sánchez de Badajoz⁵², qui, voulant rappeler plaisamment les origines d'un de ses amis, dont la mère était morisque, récite en le voyant à cheval près de sa fenêtre ces deux vers de romance: "Todos me miran a pie, y el moro Zaide a caballo." Il y a enfin dans le chapitre des *Dichos extravagantes* deux historiettes concernant les Morisques; l'une est celle de ce nouveau baptisé qui porte son "nom" dans son capuchon ("en la capilla estar", répond-il dans son jargon à celui qui lui demande comment il s'appelle): il s'agit d'une pierre et d'une racine. Nous retrouvons donc là une allusion à la déformation que les Morisques faisaient subir à la prononciation du castillan, puisque pour cet homme *piedra* et *raíz* = Pedro Ruiz. Allusion aussi peut-être à la mauvaise volonté que montraient les Morisques lorsqu'il s'agissait d'utiliser les noms chrétiens; d'après de nombreux témoignages en effet, ils continuaient à porter des noms arabes, et c'était toujours sans plaisir aucun qu'ils s'entendaient donner les noms qu'ils avaient reçus au baptême.

L'autre histoire —qui reproduit aussi le langage malhabile des Morisques— veut montrer que les nouveaux chrétiens se refusent obstinément à se laisser évangéliser; ils n'écoutent pas le sermon, et l'un d'entre eux l'avoue effrontément à un prédicateur:

Platicando un predicador con un morisco, decíale que creía que cuanto les predicaba les entraba por una oreja y les salía por otra. Respondió el morisco: "Gualá no salir, por no entrar"⁵³.

(D'après le R. P. Fonseca⁵⁴, il leur arrivait même, pour ne rien entendre du sermon, d'amener les enfants à l'église et de les faire pleurer afin que leurs cris recouvrerent les paroles du prédicateur.)

Dans le recueil de Santa Cruz, les deux griefs qui sont essentiellement faits aux Morisques sont: d'une part l'abstention de lard; d'autre part le refus de se christianiser véritablement. Bien entendu, le ton utilisé dans un recueil de *chistes* ne peut pas être très acerbe. Mais il est bien possible que l'humour de Santa Cruz recouvre une certaine dose d'hostilité.

Le recueil de Gaspar Lucas Hidalgo, qui ne se présente pas de la même manière puisque les historiettes y sont reliées par un dialogue, possède un chapitre analogue à celui que Santa Cruz avait appelé *De motejar de linaje*. C'est le chapitre 4 du premier dialogue: "Que contiene chistes que motejan de cristiano nuevo..." Nous avons vu plus haut une histoire qui conteste le christianisme des Morisques. Il en est une autre qui se moque du baptême tardif des nouveaux chrétiens, et qui peut s'appli-

52. M. de Santa Cruz, op. cit., 3^e partie, ch. 2 (*De responder con la copia antigua*).

53. Ibid., 10^e partie, ch. 1.

54. Fonseca, op. cit., p. 92.

quer aux Juifs aussi bien qu'aux Morisques. (Les vieux chrétiens ironisaient fréquemment en effet à propos de ces gens qui avaient reçu le baptême alors qu'ils étaient adolescents ou adultes, et cette ironie est attestée par une expression proverbiale qu'a enregistrée Correas: "irse por su pie a la pila".) Remarquons d'ailleurs que, à l'époque qui nous occupe, ces plaisanteries ne pouvaient plus guère être faites qu'au sujet des vieillards, car il y avait alors environ deux générations que les Morisques étaient tous, en principe, baptisés dès le berceau. Une autre historiette racontée par Hidalgo vise, non plus les nouveaux chrétiens en général, mais les Morisques en particulier. Elle est destinée à montrer la vive répulsion de ces derniers pour le baptême:

Otro morisco muy rico estaba fatigado de una grave enfermedad, y mandó llamar un médico no menos gracioso en dichos que docto en medicina; y como le visitase, ordenó que le hiciesen un baño de piernas y cabeza. Viniendo otro día a visitarle, le preguntó que cómo le había ido con el lavatorio, y respondiórle que no le había hecho. Encargó mucho que le hiciesen; y finalmente, como a la tercera visita preguntase del lavatorio, y le dijesen que el enfermo no gustaba de recibirla, y así no se le habían dado, dijo el médico: "Señores, desengañen a este hombre, y díganle que lo que se le ordena no es más de un lavatorio contra modorra, y que le juro a Dios y a esta cruz que no es bautismo; que bien lo puede recibir" ⁵⁵.

Ici donc, comme chez Melchor de Santa Cruz, on trouve surtout l'ironie qu'impliquaient les lois du genre; mais on peut supposer, ici aussi, que cette ironie recouvre une certaine hostilité sous-jacente. On peut supposer également qu'il y a accord entre l'auteur et son lecteur, et que, si celui-là se moque ainsi des Morisques, c'est parce qu'il sait bien d'avance qu'il aura le consentement de celui-ci, et qu'il le fera rire.

Luis Zapata de Chaves, dont les fameux *Miscelánea* datent, on le sait, de l'année 1592, parle occasionnellement des Morisques. Le ton de ces *Miscelánea* n'a évidemment, comme le genre l'implique, aucune uniformité, et il s'adapte aux différents passages; certains sont graves, et les Morisques y sont présentés avec une certaine hostilité et sans humour; nous en parlerons plus loin. Nous nous bornerons ici —puisque c'est l'image plaisante du Morisque que nous recherchons dans ce chapitre— à citer un passage qui, celui-là, a l'intention d'être amusant. Il se trouve en effet dans la partie des *Miscelánea* consacrée aux bons mots (ch. 195: *De dichos*):

Otra [dama], a otra de casta de los reyes de Granada, le dijo una vez que era mora. "Si soy mora, soy a lo menos de casta de reyes." "¿Qué se me da a mí —replicó la otra— que hayan sido reyes, si sabemos que no se salvó ninguno de ellos?" "Más quiero —dijo la infanta— tener reyes abue-

55. G. L. Hidalgo, loc. cit., p. 289.

los en el infierno que no, como vos, escuderos en el paraíso." Esto le dio por baldón, pero muy mucho se engañó en ello⁵⁶.

Les paroles de la Morisque peuvent faire tire sans doute, mais elle n'a pas le beau rôle dans cette histoire : sa noblesse ne la protège pas de la désapprobation de l'auteur (d'ailleurs, une noblesse maure devait être, dans son esprit, une noblesse toute relative) ; aussi n'hésite-t-il pas à dire sévèrement ce qu'il pense d'un pareil était d'esprit : "muy mucho se engañó en ello".

Cette historiette de Zapata fait songer à un passage du *Diálogo de la vida de los pajes de palacio*, de Diego de Hermosilla (ouvrage qui date de l'année 1573). Dans le *colloquio* II, au chapitre 4⁵⁷, nous assistons à un dialogue entre Lorca et Godoy. Godoy parle justement de ces Morisques nobles qui sont très fiers de leur ascendance : "Los moriscos acá en España que vienen de los Avençerrajes y de los Mar[i]nes, linaje[s] señalados entre ellos, se estiman en mucho en un lugar todo de labradores..." On remarque l'insinuation : ils peuvent à la rigueur faire les fiers dans un village où il n'y ait que des paysans (car, comme chacun sait, au royaume des aveugles, les borgnes sont rois) ; mais bien entendu, là où il y aurait des nobles vieux chrétiens, point de compétition possible ; d'ailleurs même dans un milieu de villageois est-il bien sûr que le descendant des Abencerrages l'emporte ? est-il bien sûr que le Morisque d'ascendance noble soit supérieur au paysan ? "Y mejor —affirme pour sa part Godoy— el que la tiene de labrador que el que la tiene de confeso o morisco."

L'image que nous livrent des Morisques les recueils d'histoires et de bons mots est confirmée par les recueils de proverbes. La mentalité populaire a tracé, elle aussi, du Morisque une caricature aux traits épais, lourdement ironiques. Sans doute la plupart d'entre ces proverbes préexistaient-ils à l'époque qui nous intéresse ici ; aussi nous bornerons-nous à examiner ceux d'entre eux qui nous paraissent avoir été encore particulièrement vivants durant cette période.

Les proverbes consacrés aux Morisques s'attaquent à leur nourriture (nous en avons déjà cité un, qui rappelle la répulsion des nouveaux chrétiens pour le lard et le vin) ; ils s'attaquent aussi, comme on l'a vu, au baptême tardif des plus âgés d'entre eux. Nous y trouvons aussi des allusions comiques à la langue défectueuse parlée par les Morisques ; et des allusions à leurs superstitions, par exemple à cette croyance qu'ils auraient eue au retour de Mahomet sur un âne vert, croyance qui paraissait bien bouffonne aux vieux chrétiens.

Un proverbe plus récent fait allusion aux Morisques de Hornachos

56. L. Zapata de Chaves, *Miscelánea*, éd. Castilla, Madrid, 1949, t. II, p. 265.

57. Diego de Hermosilla, *Diálogo de la vida de los pajes de palacio*, Valladolid, 1916, p. 41.

("Moriscos en Hornachos, y dondequiera muchachos"); nous en reparlerons ultérieurement, en étudiant l'épisode qui l'a sans doute fait naître, et qui devait vivement frapper l'imagination populaire.

Dans de nombreux proverbes, il est question non point de Morisques mais de Maures; on peut néanmoins supposer que le mot était utilisé au sens large, et que les vieux chrétiens qui formulaient ces proverbes devaient songer également aux Morisques. Nous avons déjà signalé l'expression: "Vase al dinero como moro a pasas"; citons encore le proverbe: "Judios en pascuas, moros en bodas, cristianos en pleitos, gastan sus díneros"⁵⁸: il rappelle les festivités importantes et coûteuses auxquelles donnaient lieu les noces parmi les Maures —et aussi parmi les Morisques, car, d'après certains témoignages, les Morisques, après le mariage chrétien fait à l'église, célébraient ensuite, de retour à la maison, le mariage suivant le rite musulman, et l'accompagnaient, bien entendu, de danses et de *zambras*.

L. Martínez Kleiser cite, à l'article *Conversos* de son *Refranero general ideológico español*, une série de proverbes concernant les Maures, dont la plupart avaient été recueillis par Rodriguez Marín⁵⁹. Plusieurs d'entre eux évoquent le christianisme frelaté des convertis: "De mal moro, nunca bien cristiano"; mais aussi: "De buen moro, buen cristiano, nunca lo vi en mis años." Ce proverbe sera utilisé par le R. P. Fonseca⁶⁰, qui l'attribue aux Morisques eux-mêmes: "El moro no admite más razón que: *mi padre moro, yo moro...* Por esta causa son tan pocos los moros que se convierten, que, como ellos dicen: «nunca de buen moro buen cristiano»." Le dernier proverbe de la série n'est pas hostile aux Morisques, bien au contraire: il rappelle leur aptitude à cultiver la terre. Cette aptitude ne leur était déniée par personne, même pas par leurs adversaires. (Aznar Cardona, leur grand ennemi, soucieux cependant de rabaisser leurs mérites, écrira: "Eran dados a oficios de poco trabajo: ... hortelanos..."⁶¹.)

Cette habileté dans les travaux d'agriculture les rendaient précieux à leurs maîtres. Un proverbe —qu'on retrouve souvent avec plusieurs variantes— exprimait cette idée: la possession de Maures —ou de Morisques— était une source de grande richesse: "A más moro, más ganancia", "Mientras más moros, más ganancia"; c'était là un proverbe extrêmement populaire, et fort ancien. Il a dû essentiellement, à l'origine, s'appliquer aux Maures qui faisaient partie du butin à l'issue des batailles, ou au butin lui-même qui accompagnait la capture des Maures à l'époque des guerres de Reconquête (cf. la variante, chez Correas: "A más moros, más despojos"), puis il continua à rester vivant du temps des Morisques,

58. Correas, op. cit., p. 253.

59. L. Martínez Kleiser, *Refranero general ideológico español*, Madrid, 1953, p. 149.

60. D. Fonseca, op. cit., p. 173.

61. Aznar Cardona, op. cit., 2^e partie, f. 34.

et rappela alors la richesse qu'ils constituaient pour leurs seigneurs : c'est dans ce sens que l'utilisera Bleda⁶² :

Lo que más se sabía era que quien tenía moro tenía oro; y quanto más moros, más oro, o más ganancia, sin reparar en otro refrán más antiguo: "De los enemigos, los menos."

L'usage métaphorique de ce proverbe est d'une extrême fréquence. On peut en rapprocher l'expression *el oro y el moro*, très ancienne elle aussi (Correas: *Prometer el oro y el moro*: por mucho). Les "monts et merveilles" des Français étaient donc, pour les Espagnols, "el oro y el moro"; nous ne pensons pas, pour notre part, qu'il faille voir là une simple répétition du même son comme dans *troche y moche, oxte ni moxte*; nous pensons que la rime a sans doute dû faciliter l'association de ces deux mots, mais qu'il y avait certainement, du moins à l'origine, un souvenir du sens réel de l'expression, c'est-à-dire de la richesse que représentait le Maure.

Le proverbe "Abbad y ballestero mal para los moros"⁶³ ne semble marquer, en soi, aucune hostilité particulière à l'égard des Maures ou des Morisques. Il n'y en a point non plus dans l'explication donnée par Correas; mais en revanche celle de Sánchez de la Ballesta, dans le *Dictionario de vocablos castellanos*, paru à Salamanque en 1587, marque une certaine moriscophobie, et mérite d'être citée :

Abbad y ballestero mal para los moros. Refrán que muestra que apenas ay de quien con razón más riguroso encuentro devamos temer que del que tiene oficio de ampararnos y defendernos, pues que con él más que con ninguna otra persona bivimos descuidados. Pues como los abbades y curas sean como padres en los pueblos, si ellos son ballesteros, qué se ha de aguardar sino mal: el qual con donayre le desseó el refrán en los moros, y no en los christianos. De suerte que quiere decir: si el abbad es ballestero, el daño que de ay resultare venga a los moros, o a los moriscos si son sus súbditos, y no a los christianos.

Pour Sánchez de la Ballesta, on le voit, le Morisque n'est pas réellement chrétien (puisque'il établit une distinction entre Morisques et chrétiens); et d'autre part, si le mal doit venir sur quelque catégorie d'individus, il souhaite vivement que ce soit sur eux plutôt que sur les vrais chrétiens.

Enfin quelques proverbes font des allusions plus ou moins impertinentes à Mahomet: ce qui revient, indirectement, à se moquer des Morisques. Citons en particulier l'expression : "Dice dél peor que Mahoma del

62. Bleda, *Corónica de los moros de España*, Valencia, 1618, p. 886.

63. Correas, op. cit., p. 3; Sánchez de la Ballesta, *Dictionario de vocablos castellanos*, Salamanca, 1587, pp. 5-6.

tocino." Ce *Mahoma* d'ailleurs désigne souvent non point précisément le prophète, mais un quelconque Maure ou Morisque (comme on parle dans d'autres proverbes de Juan ou de Pedro): ainsi dans ce proverbe: "Mal te quiere Dios, Mahoma; no estar, Señor, engañado." Remarquons d'ailleurs que les proverbes dans lesquels il est question de Mahomet ne reflètent que très faiblement la haine des vieux chrétiens pour le prophète des Musulmans. Si en effet certains esprits modérés étaient capables de parler des Morisques avec mesure —en songeant peut-être que, en fin de compte, ces Morisques étaient tout de même des chrétiens—, il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait de Mahomet, qui, estimaient-ils, eût mieux fait de ne jamais naître (telle est l'opinion qu'exprime par exemple Covarrubias à l'article *Mahoma* de son *Tesoro*). C'est ainsi que le P. Pineda, qui généralement ne fait preuve, comme nous le verrons plus loin, d'aucune hostilité sensible à l'égard des Morisques, parle en revanche de Mahomet en des termes qu'on pourrait presque qualifier d'orduriers, et ne recule pas devant les épithètes les plus grossières lorsqu'il s'agit de ce prophète honni. Il semble donc que Mahomet ait servi en quelque sorte d'abcès de fixation pour les vieux chrétiens qui ne voulaient pas se plaindre trop ouvertement des Morisques.

Nous avons, tout au long de ce chapitre, recherché la figure du Morisque comique; et l'image que nous avons trouvée est, en fin de compte, assez affligeante. Sans doute avons-nous rencontré des satires —plus ou moins spirituelles— de son "charabia", de ses habitudes en matière d'alimentation, de l'humilité de sa condition. Mais la moquerie est souvent remplie de malice, et la frontière est parfois difficile à tracer entre l'image du Morisque comique, sans plus, et celle du Morisque qu'on considère comme un ennemi et pour qui on éprouve hostilité et répulsion. Certaines des railleries que nous avons rencontrées touchent des domaines graves: elles mettent en doute le christianisme des Morisques, elles les montrent adversaires du baptême et rétifs à tout enseignement religieux. Ces railleries sont évidemment beaucoup plus sérieuses que celles qui s'attaquent à de petits travers de langage. On devine que le rappel —même sur le mode plaisant— de l'islamisme des Morisques devait indignier la conscience chrétienne de beaucoup d'Espagnols. De ces railleries donc, en apparence encore plus ou moins inoffensives, à la charge en règle, à l'image noire d'un Morisque ennemi, il n'y a qu'un pas, et ce pas, on le devine, sera franchi très aisément, sera franchi très souvent...

LE MORISQUE ENNEMI

Si certains écrivains, comme Lope en particulier, ont des positions modérées à l'égard des Morisques, d'autres en revanche raidissent leur attitude et n'hésitent pas à accabler les malheureux sous leurs coups, quelques-uns d'entre eux épisodiquement, d'autres de manière répétée, avec une vénémente obstination. C'est le cas pour certains poètes, c'est le cas aussi pour quelques prosateurs, notamment pour Cervantes, dont au reste les positions semblent avoir varié avec le temps, et qu'il nous faudra donc étudier avec une prudence toute particulière.

1. POÉSIE.

Ces poètes qui s'attaquent ainsi aux Morisques, qui sont-ils, et pourquoi sont-ils aussi virulents? Nous trouvons parmi eux quelques-uns des plus grands poètes de l'époque: Fernando de Herrera; le poète-soldat Francisco de Aldana; le poète-moine Luis de León.

F. de Herrera écrivit, après la victoire de Lépante, son hymne très fameux, à peine étouffées les rumeurs de la révolte des Alpujarras. Le souvenir de cette révolte est encore dans son esprit, sous-jacent mais bien vivant: le poète craint un réveil de l'ennemi, cet ennemi morisque dont le Croissant est l'emblème —car il est musulman, et frère des Turcs, et non point chrétien: "... en España amenaza orrible muerte / quien onra de la luna las vanderas" ⁶⁴.

Peu de temps auparavant, F. de Herrera avait consacré un poème entier à chanter la victoire de Don Juan d'Autriche sur les Morisques des Alpujarras. C'est la *Canción* qui porte le numéro IV dans l'édition faite par les soins de V. García de Diego ⁶⁵. Nous y trouvons évoqué (au milieu de tout un fatras mythologique) l'élan des rebelles morisques, élan que seule réussit à briser l'arrivée de Don Juan. Voici les trois strophes qui constituent cette évocation:

Verás el impio vando
en la fragosa, inaccessible cumbre,
que sube amenazando
a la celeste lumbre,
confiado en su osada muchedumbre.

64. F. de Herrera, *Poesías*, Cl. Cast., n° 26, p. 5.

65. Ibid., pp. 95 sq.

I allí, de miedo ageno,
 corre cual suelta cabra, i s'abalança
 con el fogoso trueno
 de su cubierta estanca
 i sigue de sus odios la vengança.
 Mas luego qu'aparece
 el joven d'Austria en la enriscada sierra,
 el temor entorpece
 a la enemiga tierra,
 i con ella acabó toda la guerra.

On le voit, le ton n'est point amène. Ces ennemis audacieux, ces gens impies abritent des haines en leur coeur. Ce qu'ils cherchent surtout, nous dit le poète, c'est l'assouvissement de leurs vengeances.

Ces vers, évidemment, sont inspirés à Herrera par le patriotisme qui fut, comme on le sait, une des sources essentielles de son inspiration. C'est aussi le patriote —et le chrétien en même temps— qui écrivait ces vers à la mémoire du roi Fernando III el Santo, sans doute lorsque eut lieu à Séville en 1579 la cérémonie de translation des cendres :

Salve, ¡o defensa nuestra!, tú que tanto
 domaste las cervizes agarenas,
 i la fe verdadera acrecentaste.
 Tú cubriste a Ismael de miedo i llanto
 i en su sangre ahogaste las arenas
 qu'en las campañas béticas hollaste ⁶⁶.

Il s'agit là d'un moment bien éloigné dans l'Histoire sans doute, puisque le saint roi Ferdinand était contemporain de saint Louis, et que sa lutte contre les Maures à laquelle se réfère le poète (lutte qui lui valut la canonisation) est un épisode de la Reconquête qui date du XIII^e siècle ; mais il est permis de supposer que tout en écrivant ces lignes Herrera songeait —en arrière-plan— aux Morisques dont il sentait la menace peser sur le pays, à ces descendants d'Agar obstinés et rebelles ; remarquons combien il félicite le saint d'avoir rempli leurs aieux d'effroi et de larmes, et d'avoir arrosé de leur sang le sol andalou. Il est certain que cet homme, qui fut pourtant parfois être un tendre poète, n'éprouvait aucune tendresse à l'égard des Maures et des Morisques. De ce patriote Coster écrit qu'"il voit des frères dans tous les habitants de la péninsule ibérique" ⁶⁷ ; il importe assurément de faire une restriction : non, les Morisques pour lui ne sont point des frères ; il ne voit certainement pas dans les luttes entre Morisques et chrétiens des guerres *civiles*, comme les qua-

66. *Ibid.*, p. 145.

67. A. Coster, *Fernando de Herrera*, Paris, 1908, p. 261.

lifie le titre de l'ouvrage de Hita ; il n'eût sûrement pas souscrit aux propos de Hurtado de Mendoza, qui précise (tout au moins dans le discours qu'il attribue à Fernando de Válor) qu'il s'agit d'une guerre fratricide, de "españoles contra españoles" ⁶⁸. Pour Herrera, les Morisques ne sont pas des Espagnols, ce sont des ennemis, et celui qui les combat —et qui les vainc— est digne de toutes les louanges.

Nous retrouvons à peu près la même pensée chez F. de Aldana : le Morisque est un ennemi, qu'il faut par tous les moyens et le plus vite possible réduire à l'impuissance. Le passage dans lequel Aldana s'en prend directement aux Morisques est d'ailleurs très court. Il se trouve dans le long poème en octaves adressé par le poète à Philippe II et dont on ignore la date exacte, mais qui, d'après Elías L. Rivers, l'éditeur de Aldana, ne peut pas être antérieur à l'été 1577 et a donc dû être composé peu de temps avant la mort du poète dans le désastre d'Alcazarquivir ⁶⁹. Aldana fait au roi les plus sombres prophéties ; il le supplie de ne point temporiser, car il se produirait alors les événements les plus sinistres, et en particulier une nouvelle rébellion des Morisques :

Entonces la morisma que está dentro
de nuestra España temo que a la clara
ha de salir con belicoso encuentro,
haciendo junta y pública algazara...

Pour Aldana, les Morisques représentent donc un danger extrêmement grave, ils sont à l'intérieur de l'Espagne des ennemis prêts à se déclarer tels, et qui n'attendent qu'une occasion favorable pour fomenter des troubles. Cependant, il faut remarquer que, d'une manière générale, Aldana est un grand pessimiste ; il voit pour l'Espagne des dangers partout ; et les termes qu'il emploie pour parler des Morisques ne sont pas, somme toute, plus sombres ni plus injurieux que ceux qui lui servent à évoquer la religion protestante.

Il y a évidemment une part de clairvoyance dans l'inquiétude que manifeste Aldana à l'endroit des Morisques : "posible es —dit-il un peu plus loin— que se valga / de Mahoma el francés, cuando acá salga" ; il pense là essentiellement aux Turcs, et précise sa pensée dans l'octave suivante ; mais il n'oublie pas que les Morisques sont de cœur avec les Turcs, et que, dès que les portes de la guerre seraient ouvertes, ils se mettraient aussitôt de leur côté. C'était là un leit-motiv dans sa pensée ; il avait, d'autre part, adressé à Don Juan d'Autriche des vers où l'on retrouve la même ins-

68. D. Hurtado de Mendoza, *De la guerra de Granada*, "Memorial histórico español", t. XLIX, Madrid, 1948, p. 22.

69. F. de Aldana, *Poetas*, éd. par Elías L. Rivers, Cl. Cast., n° 143, pp. 101 sq.

piration tragique, le même ton prophétique dans l'annonce d'une alliance entre le Français et le Turc. Il disait plaintivement au prince:

Recibe esta llorosa profecía...
 Dígote que la Ibérica Monarquía
 veo a los pies caer de la fortuna,
 crece la rebelión, y la heregía,
 despierta el Gallo al rayo de la Luna.⁷⁰

Le pessimisme de Aldana était-il fondé? On connaît la phrase de Voltaire: "Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne étaient la plupart désarmés..., bien moins formidables en Espagne que les protestants ne l'étaient en France..."⁷¹ Sans aller jusqu'à prétendre que les Morisques ne représentaient aucun danger, il faut bien rappeler que leur nombre était relativement restreint, et qu'en principe ils étaient désarmés. Mais il semble que la rébellion des Alpujarras, du fait de sa durée, du temps qu'il fallut aux troupes chrétiennes pour réussir à l'étouffer, ait frappé fortement les imaginations et fait paraître le péril plus grand qu'il ne l'était sans doute en fait. C'est donc à juste titre qu'on peut parler de pessimisme chez Aldana. Celui-ci, en outre, était un soldat qui aimait les batailles et l'odeur de la poudre. Il vante dans le sonnet XXX la douceur du cri de guerre des chrétiens lorsqu'ils s'élancent contre les Maures; il a chanté à plusieurs reprises la joie qu'il éprouve dans le combat. Quoi d'étonnant à ce que ce soldat passionné ait engagé Philippe II à la lutte, à la destruction de ses adversaires? Mais Aldana n'est pas seulement un soldat, il est aussi un homme très croyant, et dont la foi informe profondément la pensée. Ce n'est pas uniquement, sans doute, parce que les Morisques sont, à son avis, les ennemis de l'Espagne que Aldana adjure le roi de prendre les armes contre eux et contre leurs amis les Turcs, mais aussi et peut-être surtout parce qu'il devine en eux des ennemis de la religion catholique.

Fray Luis de León, tout moine et chantre de la vie sereine qu'il est, ne le cède en rien à Herrera et à Aldana en virulence et en hostilité à l'égard des Morisques. Cette hostilité avait frappé Azorín, qui, après avoir souligné le tempérament batailleur, ardent, inquiet du poète, écrivait (dans *Los dos Luises*): "Fray Luis siente una irreductible hostilidad hacia el pueblo árabe, hacia los moriscos. Era este sentimiento natural en todos los españoles de su tiempo" (ceci, nous le verrons, n'est peut-être pas tout à fait exact). Chez un autre, continuait Azorín plus ou moins explicitement, passe encore... Mais chez un poète aussi noble, aussi délicat que Fray Luis? Voilà qui était vraiment surprenant, et qui

70. F. de Aldana, *Obras completas*, C.S.I.C., t. I, pp. 54-55.

71. Voltaire, *Essai sur les moeurs*, éd. Garnier, Paris, 1963, t. II, p. 627.

méritait qu'on s'y arrêtât. Quel mépris il professait pour les Morisques ! "No habla de los moriscos, de la gente árabe, fray Luis sin que les llame «descréidos»" ⁷².

C'est d'abord et surtout dans l'ode adressée à Don Pedro Portocarrero, *La cana y alta cumbre...*, que nous trouvons ce sentiment exprimé avec netteté. L'auteur y chante l'héroïsme du frère de Pedro, Alfonso, dans la bataille de Poqueira qui eut lieu en janvier 1569. L'attitude courageuse d'Alfonso Portocarrero a été évoquée par les historiens de la guerre des Alpujarras, brièvement par Marmol, plus longuement et avec de grands éloges par le marquis de Mondéjar et par Hurtado de Mendoza ⁷³. Celui-ci ajoute un détail aux récits des deux autres : les flèches reçues par Alfonso étaient empoisonnées. Fray Luis de León n'aura garde de l'oublier. (Si Marmol et le marquis ont omis ce détail, c'est sans doute qu'il paraissait bien banal à ces guerriers qui avaient été en plein combat ; les flèches empoisonnées étaient d'un usage si fréquent, en particulier chez les Morisques des Alpujarras —après l'avoir été chez les Maures —, qu'il devait paraître assez inutile de les mentionner ; mais pour Fray Luis qui, si nous pouvons dire, fait flèche de tout bois pour noircir les Morisques, ce détail ajoute encore à leur perfidie.)

Le moine-poète évoque donc dans cette ode cette guerre violente, "lanzando rabia y sañas / en las infieles bárbaras entrañas".

Il continue sur le même ton passionné :

Do mete a sangre y fuego
mil pueblos el morisco descreido,
a quien ya perdón ciego
hubimos concedido;
a quien en santo baño
teñimos para nuestro mayor daño ⁷⁴.

Pour Fray Luis de León, on le voit, ce fut une grande erreur que d'avoir accordé aux Morisques un édit de grâce, et surtout que de leur avoir concédé le baptême, que d'en avoir fait des soi-disant chrétiens. Le Morisque, cet être sans foi ni loi, ce véritable ennemi des vieux chrétiens, ne peut —étant lui-même chrétien— que faire beaucoup plus de mal : Fray Luis déclare, dans la strophe suivante, que le baptême leur donne une nocivité plus grande. Ce regret exprimé par le moine devant le baptême qui a été accordé aux Morisques (il faudrait dire plus exactement : auquel on les a contraints) ne doit point nous surprendre. Nous

72. Azorín, *Los dos Luises*, col. Austral, p. 85.

73. L. del Marmol Carvajal, *Historia del rebelión y castigo de los moriscos del reino de Granada*, BAE, t. XXI, p. 229 a; Hurtado de Mendoza, op. cit., p. 47; le mémoire du marquis de Mondéjar a été édité par Morel-Fatio, *L'Espagne au XVI^e et au XVII^e siècle*, Heilbronn, 1878 (le passage qui concerne Alfonso Portocarrero se trouve p. 29).

74. Fray Luis de León, *Poesías*, éd. A. C. Vega, Madrid, 1955, p. 498.

retrouverons plus tard assez souvent, sous la plume des hommes d'église qui abordèrent cet épique problème, cette même idée que le baptême donné aux Morisques est néfaste, et que ce fut une grosse erreur. Que leur conversion forcée fut plus nuisible qu'utile aux vieux chrétiens, voilà aussi une idée que nous rencontrons ailleurs, par exemple chez le P. Bleda, qui, évoquant la conversion générale des Maures de Castille, en l'an 1502, écrira : "... por parte dellos no fue conversión, sino engaño, ficción y menosprecio de la ley christiana: tomando el Baptismo por adarga, y defensa de los males que temían" ⁷⁵.

L'évocation de la blessure faite au frère de Pedro Portocarrero amène à nouveau Fray Luis de León à exprimer son mépris à l'égard des infidèles :

... él, solo y traspasado
con flecha ponzoñosa,
sostuvo denodado
y convirtió en huida
mil banderas de gente descreida.

On devine le malin plaisir qu'éprouve Fray Luis à décrire l'ennemi morisque qui, en grand nombre pourtant, est obligé de battre en retraite et de chercher son salut dans une fuite lamentable (la même satisfaction apparaît dans le rapport du marquis de Mondéjar).

Dans l'Ode à Santiago, on trouve les mêmes accents rageurs que dans *La cana y alta cumbre...* Fray Luis y évoque les Morisques armés de feu, de fureur et de mort; il parle à nouveau des infidèles avec un mépris non dissimulé ⁷⁶; il s'agit dans ce poème des Maures que saint Jacques est censé avoir contribué à soumettre, mais on peut légitimement supposer que, là encore, Fray Luis songeait en même temps à ceux qu'il considérait comme les ennemis actuels de l'Espagne et de la foi chrétienne, aux Morisques dont la pensée devait nourrir et échauffer son inspiration.

Herrera, Aldana, Fray Luis de León: voilà trois poètes dont les horizons sont très différents, dont la personnalité est très dissemblable, dont les points communs sont assez rares: et pourtant ils communient dans une même haine du Morisque, cet ennemi qu'ils détestent et dont ils se méfient. Animés tous trois d'un même patriotisme et surtout d'une même foi ardente, ils voient dans le Morisque un des adversaires les plus dangereux de leur patrie et de leur religion: c'est pourquoi ils n'hésitent pas à brandir leur plume contre lui, et à tenter de faire partager à leurs compatriotes leur haine et leur inquiétude.

75. Bleda, op. cit., p. 636.

76. Fray Luis de León, loc. cit., pp. 535 sq.

2. "LA PICARA JUSTINA".

Avant de nous tourner vers Cervantes, il est intéressant d'ouvrir un roman picaresque du début du xvii^e siècle, *La picara Justina*, attribuée, comme on le sait, à López de Úbeda —qui l'a signée mais dont la paternité est discutée; elle parut pour la première fois en 1605, mais le privilège est daté du mois d'août 1604, et l'oeuvre fut écrite sans doute assez longtemps auparavant: elle est donc peut-être antérieure au *Coloquio de los perros*.

Nous trouvons là, dessiné longuement et dans tous ses détails, un portrait de femme morisque qui doit correspondre admirablement à ce qu'elles étaient toutes dans l'imagination populaire: c'est, nous allons le voir, une sorte d'Epinal de la femme morisque telle que la voyaient les vieux chrétiens: une femme qui n'avait de chrétienne que le nom et qui en fait était très attachés à ses croyances musulmanes; et qui plus est, une sorcière (comme l'étaient, à en croire les témoignages contemporains, un grand nombre d'entre les femmes morisques). L'auteur de *La picara Justina* fait donc de cette vieille Morisque un portrait achevé, au chapitre 3 du livre III. Ce portrait est destiné à faire rire sans doute, mais on peut y voir aussi et surtout une intention hostile: on sent que l'auteur se plaît à exhale son antipathie pour ce genre de personnage⁷⁷. Le sous-titre du roman annonçait qu'il s'agissait d'un ouvrage destiné à divertir, mais dans lequel, sous une enveloppe plaisante, se cachaient de fructueux conseils. C'est bien cela: on a d'abord envie de rire, sans plus, en lisant le chapitre consacré à la vieille Morisque; et puis, en y réfléchissant, on devine que l'auteur est sérieux, beaucoup plus qu'il n'en a l'air à première vue, et qu'il a le dessein, et la prétention, de donner de "fructueux conseils": il veut, en l'occurrence, montrer combien il faut se garder des vieilles Morisques en particulier, et de tous les Morisques en général.

Cette Morisque, explique-t-il d'abord, est une sorte de Célestine, une vieille et habile sorcière, native d'Andújar, dans la province de Jaén, et installée dans la région de León. On trouve donc dans son histoire un souvenir de l'exode des Morisques andalous. La vieille Morisque accueille Justine avec plaisir, car, explique celle-ci, il plaît beaucoup à cette sorte de gens de se faire des disciples. Et voici que commence une charge en règle contre la religion pratiquée par cette femme: "Era ella morisca

77. López de Úbeda (?), *La picara Justina*, éd. J. Puyol, Sociedad de bibliófilos madrileños, Madrid, 1912. Le chapitre *De la vieja morisca* s'y trouve t. II, pp. 231-237.

inconquistada, y aun tengo por cierto que sabía mejor el *Alcorán* que el Padrenuestro." Cela sautait aux yeux, un enfant même s'en fût aperçu :

... y viéraselo un niño no sólo en la lengua, pero en las obras, de las cuales diré algo, no para escandalizar al lector, sino para que fie poco de viejas ruines, que parecen rezaderas y ejemplares, y no relucen sino al candil del diablo, y para que te guardes de las tales.

Yo creo en Dios —déclare Justine—; pero que ella creía, créalo otro. Cuando se persinaba no hacia cruces, sino tres mamonas en la cara, como quien espanta niños, y cuando llegaba al pecho hacía un garabato y dábase un golpecito con el dedo pulgar en el estómago...

Si la quería enmendar —ajoute-t-elle—, respondía: "No querer max persi-
no, que no ser santiguadera."

On voit que l'auteur de *La picara Justina* utilise le procédé comique que nous avons déjà rencontré au théâtre : il fait parler à sa Morisque une langue défectueuse, dont les traits essentiels sont l'emploi abusif de l'infiniif, le chuintement, et, comme nous le verrons dans la phrase qu'il lui fait prononcer ensuite, l'absence de diptongaison. Ces traits de langage sont d'ailleurs utilisés par l'auteur de manière arbitraire, il les emploie dans les premières phrases qu'il prête à la Morisque, puis il s'essouffle et omet, dans les phrases qu'il lui fait dire par la suite, de mettre ce sabir dans sa bouche ; on voit que ce n'est pas ce comique-là qu'il recherche ; il a voulu seulement donner un échantillon de la langue des Morisques ; mais il s'agit là d'un travers trop superficiel pour qu'il ait souhaité s'y arrêter longtemps.

Quant à ses prières, la vieille les ignore totalement ; l'auteur l'a déjà indiqué : elle connaît le Coran mieux que le Pater. Lui demande-t-on si elle sait l'Ave Maria, elle hésite : Ave Maria ? Ces mots ne lui disent rien, à elle qui ne fréquente point l'église, et qui ne s'est jamais souciée de la religion chrétienne (ou du moins elle feint de ne pas les comprendre). Elle connaît davantage les régions andalouses où elle a vécu durant sa jeunesse ; aussi répond-elle par une erreur comique qui annonce certaines célèbres bourdes de Sancho : "Ben saber Almería e serra de Gata e todo."

Ce passage, dans lequel la Morisque révèle une ignorance totale des prières de l'Eglise catholique, a peut-être inspiré Gaspar de Aguilar pour une des scènes de sa pièce *El gran patriarcha Don Juan de Ribera*. La scène en question, qui se situe au début de l'acte III, a lieu dans une église où Don Juan de Ribera, archevêque de Valence, procède à un interrogatoire pour vérifier les connaissances religieuses des Morisques. "Connaissez-vous l'Ave Maria et le Pater?", demande-t-il à l'un d'entre eux. Celui-ci prétend que le curé ne lui a pas appris ces prières. Le second Morisque interrogé par l'archevêque répond qu'il saura le Pater dans dix ou douze ans, pas avant, car il a peu de mémoire... Le prélat n'a pas

plus de succès avec un troisième Morisque. A ce refus d'apprendre les prières de l'Eglise s'ajoute de la part des Morisques, comme dans *La picara Justina*, une répugnance à se signer ; un religieux qui accompagne l'archevêque demande à un enfant s'il sait faire le signe de la croix ; "jamais je n'ai pu le faire —répond effrontément le jeune Morisque—, car mon bras est paralysé" ⁷⁸.

En las cuatro oraciones —continue Justina— decía más herejías que palabras, que, por no hacer agravio a tan santas oraciones, no quiero conquistar la risa con trabucos de necedades y aun blasfemias.

Ceci annonce Quevedo, qui, dans sa *Confesión de los moriscos*, tentera précisément de provoquer le rire au moyen d'une prière qui contiendra autant d'hérésies que de mots.

Preguntábala por qué no se había casado ni quería casar. Respondía: "No haber marido bueno, si no ser morisco." No sé en qué lo podía fundar, sino en que temía casarse con quien la hiciese ser cristiana.

On le voit, tous les traits du tableau sont concordants. L'auteur veut, par tous les moyens possibles, prouver à son lecteur que cette Morisque n'est pas chrétienne, et a horreur de tout ce qui est chrétien. "Je ne nie pas —ajoute-t-il cependant dans un effort d'impartialité plus ou moins sincère— qu'il puisse y avoir et qu'il y ait bien des Morisques bon chrétiens" : précaution du même type que celle que l'on trouvait au xv^e siècle sous la plume de tous les détracteurs des femmes, qui, après avoir fait une toute petite restriction de ce genre, ne se gênaient pas pour vitupérer autant qu'ils le pouvaient contre les méchancetés et les vices féminins : "A Dieu ne plaise que je dise cela pour toutes !", écrivait par exemple Luis de Lucena dans la *Repetición de amores*; et l'archiprêtre de Talavera avait fait avant lui des restrictions analogues. Mais chez les détracteurs des femmes, on peut supposer que ces restrictions étaient sincères, qu'ils excluaient en effet de leur satire certaines femmes qu'ils considéraient comme vertueuses et honnêtes —ou simplement qu'ils aimaient; tandis que chez l'auteur de *La picara Justina* la restriction est tout à fait hypocrite; car après l'avoir faite il ajoute insidieusement : "Mais il faut remarquer que la plupart ne veulent pas épouser de vieilles-chrétiennes." Qu'est-ce à dire, sinon que par cette réflexion il vient saper sa restriction précédente; en effet, si les Morisques ne veulent pas contracter de mariages avec des vieilles-chrétiennes, le moins qu'on puisse en conclure est que ce refus du mariage mixte est bien suspect. N'est-ce pas afin de pouvoir conserver leur religion et la perpétuer dans leur famille que les Morisques ne se

78. G. de Aguilar, *El gran patriarca Don Juan de Ribera*, in *Poetas dramáticos valencianos*, Madrid, 1929, t. II, p. 277.

marient qu'entre eux (à de très rares exceptions près)? A quoi on pourrait répondre que d'une part le clergé, dans l'ensemble, vitupérait contre ces mariages mixtes (Aznar Cardona par exemple proférera son mépris à l'égard de ceux qui contractent de tels mariages, qui ne peuvent avoir pour cause, dit-il, que de sordides raisons d'intérêt⁷⁹), et que d'autre part les Morisques vivaient généralement non point mélangés aux vieux chrétiens, mais juxtaposés —soit qu'ils habitassent encore dans des *morerias* séparées, soit qu'ils vécussent dans des villages composés par eux à peu près exclusivement—, et que cela ne facilitait pas les contacts entre eux et les vieux chrétiens; et qu'enfin ces derniers les méprisaient beaucoup trop pour que les perspectives de mariages avec des Morisques les tentassent beaucoup —d'autant plus qu'ils savaient qu'ils s'exposeraient, ce faisant, à bien des *lazzi*. Richelieu n'a sans doute pas tort lorsqu'il parle, dans ses Mémoires, du "mépris qu'ils souffraient des vieux chrétiens"⁸⁰. Quant à savoir si les Morisques, de leur côté, souhaitaient de tels mariages, il est difficile de le dire avec certitude, mais il semble qu'il faille pencher pour la négative. Ce qui est certain, c'est que, dans une lettre adressée en 1503 aux musulmans d'Andalousie par le moufti d'Oran, celui-ci leur donnait les conseils suivants: "Si on vous constraint à épouser leurs filles, c'est permis, à condition que vous les convertissiez à l'Islam; c'est permis, car les chrétiens sont, eux aussi, des gens «du Livre». Mais s'ils vous contraignent à leur donner vos filles en mariage, alors dites bien que ce n'est pas possible, et opposez-vous y de toutes vos forces..."

Pour montrer combien le christianisme des Morisques est faux, l'auteur de *La picara Justina* s'en prend à leur état d'esprit à l'égard du baptême (comme le fait aussi, nous l'avons vu, G. L. Hidalgo), et à leur pratique religieuse en général. Il raconte une histoire qu'il donne pour vraie: il fait dire à Justine qu'elle en a connu le héros, un Morisque qui a été puni par l'Inquisition: chaque fois que cet homme devait faire baptiser un de ses enfants, ou chaque fois qu'il devait lui-même faire semblant d'être chrétien (sans doute en allant à la messe ou à confesse, etc.), il s'en excusait d'avance auprès de Mahomet, en lui disant: Pardonnez-moi, mais je ne peux pas faire autrement, car sinon, j'encoures les peines les plus graves ("Perdonad, Mahoma, que no poder más, so pena de caraña"). Le Morisque, dans sa langue malhabile, écorche le mot: de toute évidence, il faut entendre qu'en disant *caraña*, il voulait dire autre chose; nous serions tentée d'y voir une déformation du mot *carena*, qui vient justement sous la plume de l'auteur un peu plus bas (à propos de l'enfer: "... los que más *carena* llevan son los malos escribanos"); le mot, comme on le sait, pouvait désigner la *quarentena*, cette pénitence qui consistait en un jeûne de

79. Aznar Cardona, op. cit., 2^e partie, f. 37.

80. *Mémoires du cardinal de Richelieu*, Paris, 1907, t. I, p. 124.

quarante jours au pain et à l'eau; il pouvait avoir en outre le sens plus vague de "peine, pénitence" en général; c'est précisément le sens qu'il semble avoir dans le passage sur l'enfer que nous venons de citer, et ce sens convient aussi très bien à la déclaration du Morisque.

Cet aveu, il faut bien le reconnaître, paraît vraisemblable: "Si iban a oír misa los domingos y días de fiesta, era por cumplimiento y porque los curas y beneficiados no los penasen por ello", écrivait Mármos ⁸¹. Il existe au sujet de la pratique religieuse des Morisques un texte d'une importance peut-être capitale, cette lettre du moutfi d'Oran dont nous venons de parler, et dont l'éditeur français, J. Cantineau, considère qu'elle a pu être "la base théologique et casuistique" de l'islamisme tel qu'il fut professé sous le manteau par les Morisques pendant plus d'un siècle ⁸². Il faut, bien entendu, ne s'avancer sur ce terrain qu'avec prudence, et il est peut-être hardi d'affirmer de but en blanc que ce document fut la base théologique de l'islamisme des Morisques. Il semble cependant que cette hypothèse séduisante ne soit pas invraisemblable, vu les quelques copies qui ont été retrouvées de ce texte, copies qui ont été faites à des dates fort espacées, et qui permettent donc de supposer que ce document, très populaire, a dû circuler secrètement depuis le début du xvi^e siècle jusqu'à l'expulsion. Longás a publié une de ces copies, mutilée du reste, qui est datée de 1563 ⁸³; la copie publiée par Cantineau est datée de 1609.

L'auteur de la lettre, un docteur de la religion musulmane, écrit aux musulmans andalous peu de temps après leur conversion forcée. Il s'agit d'une réponse: ses coreligionnaires espagnols l'ont consulté pour savoir quel comportement ils doivent adopter. Le moutfi leur recommande tout d'abord de rester fidèles à l'Islam. Puis commencent les conseils pratiques (c'est là que commence aussi la copie publiée par Longás: il est possible que, bien souvent, on n'ait en effet copié que la partie directement pratique de la consultation, peut-être parce que le reste intéressait moins, peut-être aussi afin que le texte, plus réduit, pût être mieux dissimulé). Or, parmi ces conseils, nous en trouvons plusieurs qui ont trait aux restrictions de conscience: "Si on vous contraint à vous agenouiller devant leurs idoles, à vous présenter à leurs prières, faites-le, signez-vous en même temps qu'eux, mais avec la volonté de servir Allah..." Bref, ce document est une sorte de parfait manuel de la restriction mentale. Il en est même une particulièrement amusante: "Si on vous ordonne de proférer des blasphèmes contre Mahomet, conseille le moutfi, faites-le sans crainte, cela ne vous engage à rien: en effet, puisqu'ils ne prononcent pas correctement, et disent «Maomad» au lieu de «Mohammad», dites comme eux... et vous

81. L. del Mármos Carvajal, op. cit., p. 157.

82. J. Cantineau, *Lettre du moutfi d'Oran aux musulmans d'Andalousie*, in *Journal asiatique*, janv.-mars 1927, p. 16.

83. Cf. P. Longás, *Vida religiosa de los moriscos*, Madrid, 1915, pp. 305-307.

penserez dans votre for intérieur que vous êtes en train d'injurier ce diable de Mamad le juif —puisque Mamad est un nom très répandu chez les Juifs." Il semble qu'on puisse affirmer, sans risque d'erreur, que ces prescriptions ont été généralement suivies par un assez grand nombre de Morisques. Ils faisaient ce que l'Eglise ordonnait lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement, écrira le P. Guadalajara, mais en déclarant intérieurement qu'ils le faisaient sous la contrainte. Et il ajoutera: "Quiero decir... que con el permiso y licencia que su maldita secta concedía: que en ocasiones forçosas pudiessen fingir en lo exterior, y sin pecar qualquier Religión; con tal empero que conservassen el coraçon para su falso y enbaydor Propheta" ⁸⁴. Cette réflexion, nous le voyons, s'adapte exactement à l'attitude du Morisque que nous venons de rencontrer dans *La picara Justina*.

Avec férocité, Justine continue son réquisitoire:

En lo que toca a ir esta mujer a misa, era hablar en cosas excusadas. Una sola vez la vi ir a misa, y mientras estaban alzando se echó de hinojos sobre la tierra, y todo el más resto de la misa estuvo tosiendo, con ser la mujer más enjuta y avellanada que en mi vida vi, y tanto, que jamás, sino entonces, la vi toser.

Un certain nombre de témoignages nous disent, en effet, que les Morisques avaient coutume de faire beaucoup de bruit à l'église; il leur arrivait même —nous dit-on— d'y amener les enfants à dessein, et de les pincer afin qu'ils pleurent et couvrent ainsi la voix du prêtre; ces habitudes scandalisèrent Bleda lorsque, jeune curé, il put les observer dans la bourgade de Corbera, en 1585.

Y ahora me acuerdo —continue Justine— que un día tratando ella y yo de la obligación que todos teníamos a la iglesia y a los señores curas, que son nuestros pastores: "Sí, hija, que el primer medio real que yo gano cada año lo guardo para el cura." Yo que pensé que tenía devoción de dar aquel medio real al cura para aceite de la lámpara o para la fábrica de la iglesia o por otra qualche devoción, y no era sino que ella pensaba que todo el toque de la confesión y de los misterios de la iglesia consistía en pagar el medio real y que con eso se acaban cuentos.

Si donc la Morisque réussit à éviter la messe, c'est sans doute parce qu'elle paie au curé cette sorte d'amende d'un demi réal. A la vérité, l'amende devait souvent être beaucoup plus forte; d'après le voyageur allemand Lange, c'était un réal entier qu'il fallait verser, dès 1526, lorsqu'on manquait le sermon du dimanche.

La vieille, à sa haine des choses de la religion chrétienne, mêle supers-

84. Guadalajara, op. cit., ff. 158-159.

titions et pratiques de sorcellerie : "De la gente en procesión se espantaba y huía, y cuando había truenos se salía a la calle." Justine ne précise pas, mais il est permis de supposer que la vieille sortait alors pour faire dehors une sorte de charivari, à l'aide de poêles et de chaudrons : c'était là en effet une des superstitions morisques contre laquelle Antonio de Guevara essaya de lutter et qu'il dénonce dans un article de ses *Constitutions Synodales*.

Si pasaba el Sacramento —continue Justine—, luego tenía en qué entender en algún retrete, y si había un ahorcado, se decervigaba por mirarle, y hasta perderle de vista le hacía ventana... El día que los había era el día de sus placeres, y con ser coja, todos aquellos tres días siguientes no cojeaba, antes con gran prisa salía todas aquellas tres noches de casa. Lo cierto era que no iba a rezar por ellos, sino que la primer noche traía los dientes que podía, la segunda de la soga, y la tercera hacia conjuros al pie de la horca... Era cosa particular el agua que gastaba en lavatorios y cocimientos... Siempre yo entendí de ella que era bruja, y no me engañaba, porque ella hacía unos ungüentos y unos ensalmos, que no era posible ser otra cosa.

La Morisque sorcière, voilà une image en quelque sorte stéréotypée, et que nous allons retrouver chez Cervantes. Remarquons d'autre part que Justine s'étonne devant la quantité d'eau qu'elle utilise. Il y a là évidemment une pointe de plus à l'égard de la Morisque. On sait combien les vieux chrétiens reprochaient aux convertis l'usage "immodéré" qu'ils faisaient de l'eau dans leurs ablutions, et en particulier le goût qu'ils avaient pour les bains. On sait que les bains leur furent interdits par la pragmatique de 1566, et que beaucoup d'établissements de bains maures furent détruits ; ces mesures absurdes provoquèrent de la part du Morisque F. Núñez Muley des plaintes amères, que nous ont rapportées les historiens⁸⁵. Les bains, croyaient les vieux chrétiens, exerçaient une action énervante et amollissante ; Correas n'hésitera pas à l'affirmer dans son commentaire du mot *baño*.

Tout donc dans le comportement de cette vieille femme scandalise Justine ; elle était à la fois sorcière et mauvaise chrétienne ; elle eût dû être dénoncée à l'Inquisition, et Justine se repent, hypocritement d'ailleurs, de ne point l'avoir fait.

On a souvent reproché aux Morisques de thésauriser, de conserver jalousement leur or. (L'auteur de *La picara Justina* parle ailleurs, avec ironie, d'un "caudaloso morisco" qui prend le nom de Mora⁸⁶.) Ce trait ne pouvait manquer au portrait de la vieille sorcière morisque : à peine est-elle morte que Justine se précipite dans la chambre au Trésor ; et

85. H. de Mendoza, op. cit., p. 22; L. del Marmol, op. cit., p. 164 b; Cabrera de Córdoba, *Historia del rey Felipe Segundo*, Madrid, 1619, p. 426.

86. *La picara Justina*, in *La novela picaresca española*, Madrid, Aguilar, 1946, p. 731.

elle y trouve "envueltos cincuenta doblones de a cuatro"; "todo —ajoutera-t-elle— estaba en oro".... Justine n'éprouve aucun scrupule à s'approprier cet héritage, d'autant plus, déclare-t-elle, que c'est rendre service à l'Espagne que de frustrer quelque Morisque d'un tel pécule: "Parecióme que si ella muriera con su lengua, mandara aquella hacienda a algún mal morisco (on remarquera le qualificatif: un Morisque en effet, dans l'esprit de l'auteur, peut-il être autre chose que *malo*?), lo cual fuera como quien lleva armas a infieles, y por tanto, me pareció a mí que era mejor ahorrar de estos inconvenientes a España." Il faut, du reste, qu'elle se défende contre une Morisque qui sait parfaitement qu'elle n'est pas réellement petite-fille de la vieille, et qu'elle n'a donc aucun droit à l'héritage; mais Justine réussit à lui fermer la bouche en lui rendant une reconnaissance de dette que possédait la défunte; la Morisque n'est point sotte, et comprend donc que son intérêt est de se taire. C'est évidemment fort drôle, pense Justine, de berner ainsi des Morisques! "Lo que hay de donaire —commente-t-elle—, el lector lo goce."

L'auteur de *La picara Justina* fut-il le médecin tolédan qui a signé l'ouvrage? fut-il le dominicain léonais Andrés Pérez, comme cela a été avancé par la suite? Son attitude haineuse envers les Morisques ne nous permet pas en tout cas de pencher vers telle ou telle paternité. Rappelons cependant que, parmi les plus farouches adversaires des Morisques, on trouve quelques laïcs sans doute, mais on trouve essentiellement des hommes d'église. Or nous avons pu voir avec quelle sévérité l'auteur juge l'irréligion de la vieille Morisque. Il met l'accent sur cette irréligion, c'est elle qui est la mère de tous les vices, et lorsqu'on voit des vieilles femmes aussi dépourvues de dévotion, on peut supposer (comme il l'écrit dans la "leçon" qu'il tire de cette histoire, en conclusion du chapitre) qu'elles sont un abîme de perversités et de sorcellerries.

Que l'auteur de *La picara Justina*, quel qu'il soit, poursuive les Morisques de son ressentiment, cela apparaît nettement dans son insistance à faire à leur sujet des allusions désagréables. C'est ainsi qu'il parle de la famille maternelle de l'héroïne en ces termes:

Los parientes de parte de madre son cristianos... conocidos, que no hay niño que no se acuerde de cuando se quedaron en España, por amor que tomaron a la tierra y las muestras que dieron de cristianos, y con qué gracia respondían al cura a cuanto les preguntaba⁸⁷.

On voit la perfidie de ces allusions ironiques; on voit aussi —est-ce un indice?— que l'auteur se plaît à rappeler les réponses faites par les Morisques à leur curé; ces réponses, dit-il ici, étaient comiques; dans le

87. Ibid., pp. 733-734.

chapitre de la vieille Morisque, il évoquait aussi l'attitude de la vieille femme face à son curé, elle qui conservait chaque année pour lui le premier demi réal qu'elle gagnait, en guise de malhonnêtes prémices et pour se libérer de ses obligations religieuses.

Si dans le fameux roman de Pérez de Hita chaque chapitre se termine régulièrement par un romance dont la prose qui précède est une sorte de paraphrase, dans *La pícara Justina*, comme on le sait, chaque chapitre (ou section de chapitre) commence par un poème qui sera ensuite explicité et paraphrasé dans le récit en prose qui le suit. C'est ainsi que la deuxième section du I^e chapitre du livre II commence par un *villancico* qui décrit un très gros charcutier, et, ô surprise ! cet homme, tout charcutier qu'il est, cet homme que nous voyons, dans le poème, tirer pour sa belle "un hueso de tocino / y una botella de vino", cet homme est un Morisque ; il prend la mouche lorsque Justine, lui ayant dit *jo, jo*, laisse supposer qu'elle le prend pour un Juif, et il lui déclare :

Mientes...
 Que mi padre es Reduán.
 Y así te juro, Justina,
 como moro bien nacido,
 que de gana te convido
 a tocino y a cecina⁸⁸.

On voit, dès l'abord, qu'il y a ici une intention satirique évidente. Nous avons déjà dit que le thème de la répugnance des Morisques pour le lard est un thème fréquent dans la littérature ; en revanche, la notation malicieuse du plaisir qu'éprouvaient quelques-uns d'entre eux à en manger ouvertement —à s'afficher, si l'on veut, en tant que mangeurs de lard ou buveurs de vin—, cette notation est beaucoup moins fréquente ; mais nous avons vu que le cas ce présentait parfois. Cependant, le métier de charcutier semble avoir rarement été exercé par des Morisques... L'auteur trace, dans le récit en prose qui suit ces vers, un portrait bouffon du personnage ; il met l'accent, de propos délibéré sans nul doute, sur sa propension à manger et boire du lard et du vin : "Desenvainó una botella de vino, y de la faltriquera un zancarrón de tocino envuelto en un cernadero." Portrait peu habituel que celui de ce Morisque déguisé en Bacchus rieur, la gourde de vin à la main, et qui lui-même ressemble à une outre pleine. Là-dessus Justine murmure, comme dans le poème d'introduction : "Jo, jo, jo..." Alors le personnage proteste, d'une voix altérée : "¿ Jo, jo, a mí, Jostina ? ¿ Soy yo jodío ? Juro a san Polo, que era mi padre de la Alhambra y de los Reduanes ; ¡mire cómo podía ser jodío !" Justine profite ironiquement de cette révélation pour l'envoyer —puisque il est un descendant de Reduán—

88. Ibid., p. 755.

lui chercher une bague ("correr sortija", en somme, comme jadis son ancêtre grenadin), et ainsi s'en débarrasser.

Il faut remarquer que dans ce chapitre —à la différence de celui qui est consacré à la vieille Morisque— l'intention est surtout de faire rire. Le portrait de ce descendant de Reduán est une caricature grotesque; mais ce Morisque-là n'est pas réellement présenté comme un ennemi dont il faille se méfier; c'est sans doute parce qu'il est, lui, un peu plus "assimilé" que les autres, puisqu'il boit du vin et mange du lard. Sans doute Justine se débarrasse-t-elle de cet ennuyeux amant, mais ce n'est pas à cause de sa qualité de Morisque, c'est, comme elle le dira plus loin, parce qu'il est un "amante inserto en salvaje". A quoi on pourra répondre évidemment que si l'auteur l'a dépeint ainsi, rude, gauche, ignorant, c'est justement parce qu'il veut insinuer non sans malice que, de la part d'un Morisque, on ne peut guère s'attendre à mieux...

3. CERVANTES.

L'attitude de Cervantes face aux Morisques est particulièrement complexe, voire contradictoire. Nous nous bornerons dans ce chapitre à étudier les positions qu'il avait à ce sujet à la fin du XVI^e siècle et durant les premières années du XVII^e siècle, réservant pour une étude ultérieure l'examen de son attitude après l'expulsion.

La première oeuvre de Cervantes dans laquelle il soit question (du moins indirectement) des Morisques est une pièce qu'on peut presque qualifier d'oeuvre "de jeunesse", *El trato de Argel*, qui fut écrite sans doute juste après son retour de captivité, alors qu'il avait donc environ trente-trois ans. Cervantes y a consigné des souvenirs vécus, il a imprégné cette pièce, ce "trasunto de la vida de Argel" —comme il la qualifie lui-même à la fin—, d'une réalité encore brûlante pour lui. Or ses cinq ans de captivité ne l'avaient pas disposé très favorablement à l'égard des Maures —et partant des Morisques.

Nous savons bien que cette assimilation paraîtrait hâtive aux yeux d'Américo Castro, qui, dans *El pensamiento de Cervantes*, fait au contraire une distinction très nette entre la position de Cervantes face aux Maures d'Alger, et celle qu'il adopta vis-à-vis des Morisques. Nous ne partageons point cependant cette façon de voir, et il nous semble que Cervantes —en accord avec l'esprit qui régnait alors généralement en Espagne— assimile aisément Maures et Morisques. Les uns sont des ennemis de l'extérieur, les autres des ennemis de l'intérieur: c'est à peu près leur seule différence. Telle est, nous semble-t-il, la façon de voir de Cervantes, du moins dans les années qui nous occupent actuellement.

Durant sa captivité algérienne, il a vu les Maures de près, et cette expérience l'a convaincu de la malice du monde musulman : en face de ce monde où règne la cruauté et l'immoralité, se dresse le monde chrétien, noble et bon. On le voit, il y a, tout au moins à cette époque, dans l'esprit de Cervantes, une sorte de manichéisme : d'un côté règne le bien : c'est le christianisme ; de l'autre le mal : c'est l'Islam. Cette conception s'explique assez bien, d'une part parce que Cervantes avait, toute fraîche encore dans la mémoire, cette expérience pénible de la captivité, et d'autre part, parce qu'il était encore jeune, et que le manichéisme, en somme, est un péché de jeunesse.

La pièce, étant située à Alger, ne nous intéresserait pas directement pour le sujet qui nous occupe si Cervantes n'y évoquait le martyre de Fray Miguel de Aranda, de l'ordre de Montesa. Il s'agit là d'un événement historique, qui eut lieu le 18 mai 1577. Ce martyre était, de la part des Morisques installés dans la région d'Alger, un acte de représailles, parce que les Espagnols s'étaient emparés de l'un des leurs, et qu'il avait été brûlé par les bons soins de l'Inquisition. Tous les détails donnés par Cervantes, nous le verrons, sont exacts. Mais comment juge-t-il le fait ? Ce lui est un nouveau motif d'exalter la foi chrétienne : Cervantes trouve parfaitement juste qu'un Morisque ait été condamné au feu par l'Inquisition en Espagne, mais il trouve totalement injustes ces représailles qui eurent lieu en Algérie.

Ici aussi, nous sommes obligée de ne pas adopter l'opinion d'Américo Castro qui, après avoir reconnu cependant l'inimitié de Cervantes pour les Maures, pour les Maures d'Alger en particulier, voit de l'ironie dans un passage comme celui auquel nous faisons allusion maintenant, de la "douloureuse ironie". L'opinion que Cervantes exprime dans ce passage ("on ne peut tolérer que ceux qui ont été tués à Valence soient vengés à Alger"), cette opinion, si normale sous la plume d'un ancien prisonnier chrétien qui naguère a pu lui-même craindre d'être un jour victime d'une de ces vengeances, cette phrase inquiète qui devait monter souvent sur les lèvres des captifs, conscients de ce qu'une telle situation, de ce que leur qualité d'"otages" en quelque sorte, avait d'intolérable, cette phrase —et l'ensemble de la tirade— n'est point jugée sincère par A. Castro. Or l'hypothèse de l'insincérité de Cervantes, dans un passage comme celui-ci, nous semble dénuée de tout fondement sérieux.

Voici d'abord l'épisode, tel qu'il nous est raconté par Haedo, et sur lequel nous allons nous attarder un moment, à cause des détails très intéressants qu'il nous livre notamment sur les Morisques qui avaient fui hors d'Espagne. L'ouvrage de Haedo corrobore le récit dramatique de Cervantes, mais il n'en est pas la source, puisque la *Topographia e historia general de Argel* est postérieure de plus de vingt ans sans doute au *Trato*

(elle fut éditée pour la première fois à Valladolid en 1612, mais avait été écrite beaucoup plus tôt: le privilège royal est de 1610, la lettre dédicatoire est de l'année 1605 et la licence du général de l'ordre de Saint Benoît est du 6 octobre 1604).

Voici donc les faits⁸⁹: en juin 1576, les Maures, au cours d'une descente du côté de Tortosa (ils étaient coutumiers, on le sait, de ces descentes soudaines sur les côtes d'Espagne; Cervantes en racontera une dans le *Persiles*), capturèrent quelques chrétiens, dont Fray Miguel de Aranda, de l'ordre de Montesa, originaire de la région de Valence. Au retour, ils firent escale à Cherchell, qui, d'après Haedo, était peuplée exclusivement de Morisques: un millier de familles environ, en provenance des régions de Grenade, de Valence et de l'Aragon, qui s'étaient enfuies en Afrique du Nord pour y pratiquer librement la religion musulmane. Parmi ces Morisques, il y avait un certain Caxeta, originaire d'Oliva, bourgade du royaume de Valence. Dès qu'il apprit qu'un bateau était arrivé qui venait des côtes d'Espagne, et que les captifs chrétiens étaient valenciens et catalans, il se précipita sur le navire pour essayer, par les chrétiens de Valence, d'obtenir des nouvelles d'un de ses frères; on lui répondit que ce dernier était prisonnier à Valence.

Y fue el caso desta manera: Al tiempo que este moro se vino del Reyno de Valencia huydo a Berbería vino con él otro su hermano mayor, el qual se llamava Alicax, y ambos truxeron sus hijos y mugeres, y algunos parientes: despues que ya estavan de assiento, en aquel lugar de Sargel, como el Alicax hermano mayor era hombre animoso y muy plático en la mar, y particularmente en la costa del Reyno de Valencia, en que naciéra y se criara, haciendo muchos años el oficio de pescador: armó en compañía de otros moros de Sargel (y también pláticos en España, y que de allá avían huydo) un bergantín de doze vancos, con el qual robava por toda aquella costa muy gran número de cristianos, que vendía en Argel; y también traía otros muchos de los moriscos de aquel Reyno, passándolos a Berbería.

On voit combien il était facile à ces Morisques qui s'étaient exilés en Algérie, mais qui étaient "pláticos en España", de retourner vers les côtes qu'ils connaissaient, pour y procéder à des actes de piraterie, et aussi parfois pour en ramener des coreligionnaires. A la fin cependant, le frère ainé de Caxeta fut capturé.

El señor conde de Oliva, cuyo vassallo fuera, que esto supo, procuró de traerle a sus manos para castigarle; porque en sus tierras más que en otras, como en ellas era nacido y plático, avía hecho notables daños, y particularmente llevado a Berbería un gran número de moriscos sus vassallos. Mas los inquisidores de aquel Reyno de Valencia informados de lo mismo, y

89. Fray Diego de Haedo, *Topographia e historia general de Argel*, Valladolid, 1612. L'histoire de Fray Miguel de Aranda se trouve ff. 179-183.

siendo los delitos deste moro tan enormes y el castigo dellos tocante al Santo Oficio, le hicieron llevar a Valencia a las cárceles de la Inquisición, donde estaba a este tiempo...

Le Morisque demande donc des nouvelles de son frère à un des captifs chrétiens, du nom de Antonio Estevan (c'est, du reste, de cet Antonio Estevan que Haedo tient toute cette histoire): ce chrétien précisément connaissait bien les deux frères; lorsqu'ils étaient en Espagne, il allait parfois à la pêche en leur compagnie. Il répond au Morisque —prudemment, en édulcorant la vérité— que son frère est vivant, prisonnier à Valence, et qu'avec l'aide de Dieu il sera bientôt remis en liberté; il n'ose pas préciser qu'il se trouve dans les cachots de l'Inquisition, d'autant plus que les nouvelles qu'il a données suffisent à rendre le Morisque furieux: Caxeta demande à grands cris pourquoi on retient son frère prisonnier,

... y porque no bogaría él en las galeras, como hazían hacer a otros, que tomaban cada día, porque realmente siendo este moro plástico del modo de proceder de España, bien entendió en oyendo decir que el hermano estaba preso, que el negocio no yva bueno, acordándose especialmente de los males que en aquel Reyno avía hecho; y adonde sus cosas eran muy públicas, y él de muchos conocido.

Le Morisque, on le voit, n'est pas dupe, et comprend la gravité de la situation. Si son frère avait été envoyé aux galères, à la bonne heure! Mais la prison, c'était inquiétant, cela annonçait le bûcher; aussi décida-t-il, dans l'espoir de sauver son frère, d'acheter, en guise d'otage, le religieux Miguel de Aranda. Entre temps le bateau chargé de captifs est reparti vers Alger: Caxeta se rend donc en hâte à Alger, et là, sur le marché aux esclaves, il retrouve Fray Miguel, l'achète et le ramène à Cherchell. Là, en attendant, il le met au travail et lui fait subir de mauvais traitements.

Y como estos moros tornadizos y huydos de España —explique Haedo— scan los mayores y más crueles enemigos que los cristianos tenemos; y principalmente siendo como son una viva llama de odio entrañable contra todo español, no se hartavan sus amos, como los demás moros de aquel lugar, de maltratarle y dezirle infinitas desvergüenças, vituperios y injurias...

Cela dura huit mois. En avril 1577, Caxeta apprend par des Morisques qui se sont enfuis de Valence ("il y en a tous les jours qui s'enfuient", précise Haedo), que son frère, après avoir été gardé prisonnier quelque temps par le Saint Office, a été finalement condamné à cause de ses grands délits :

... por aver estado siempre pertinaz en todas las audiencias que le dieron, sin jamás reconocer sus culpas, antes muy obstinadamente diciendo que era moro, y que moro quería morir, y finalmente que relaxado a la justicia segular fuera, en principio de noviembre del año de 1576, públicamente quemado en la ciudad de Valencia.

L'attitude du Morisque ne doit pas nous surprendre ; bien des témoins ont signalé cet ultime courage des Morisques ; ainsi le voyageur B. Joly : "Que si par quelque crime autre que d'infidélité quelqu'un est condamné à mourir publiquement par justice, alors jugeans ne pouvoir avoir pis que la mort, ils professent Mahomet hault et clair, lapidez d'ordinaire par les assistans chrestiens. J'en ay veu mourir un en Valladolid sans avoir jamais peu estre reduict par les confortateurs." Et le P. Fonseca précisera que leurs dernières paroles étaient souvent : "Que tous me soient témoins que je meurs dans la loi de Mahomet"⁹⁰.

La famille et les amis d'Alicax (le Morisque qui a été exécuté) jurent aussitôt de venger cette mort, et de rendre ainsi "un grand service à Mahomet" ; ils décident, en conséquence, de brûler le frère Miguel, publiquement, à Alger.

Caxeta arrive à Alger le 12 mai 1577 ; il fait part de son intention à de nombreux Morisques, qui non seulement l'appréviennent, mais se réjouissent vivement, et se chargent d'obtenir l'autorisation du roi ; une grande réunion de Morisques a lieu le 13 mai afin de décider de la manière la plus opportune de tuer le religieux. Plusieurs déclarent qu'il ne suffit pas de brûler un seul chrétien :

... mas que en un caso como éste, que era servicio de Dios poner freno y miedo a los inquisidores de España, para que no maltratassen a los moriscos que a Barbaria se fuesen, y bolviessen al servicio y ley de Mahoma, importaría, y aun era necesario, quemar dos o tres, o más, y aun quantos pudiesen de los más principales cristianos que hallassen, y que fuesen sacerdotes... sería tanto mejor, y más agradable a Dios, porque éstos, dezían ellos, son los que aconsejan en España, y predicen que los nuestros sean perseguidos y maltratados... Y estavan tan ferozes y sedientos de la sangre christiana, que rogaron muchos de ellos a Morat Raez maltrapilo (un renegado natural de la ciudad de Murcia) les vendiesse otro sacerdote natural de la ciudad de Valencia... que era su esclavo... con intención... de quemarle vivo...

Mais ils n'obtiennent pas cette seconde victime. (On remarquera l'hostilité toute particulière des Morisques envers les prêtres : ils savent très bien en effet que les membres du clergé sont leurs plus farouches ennemis ; aussi est-ce contre eux qu'ils s'étaient le plus acharnés au moment de la révolte des Alpujarras. Qu'ils n'aient pas eu tort lorsqu'ils voyaient en eux leurs adversaires les plus irréductibles, il suffit de songer au R. P. Bleda pour s'en convaincre, Bleda qui écrira de lui-même avec fierté qu'il a été "l'unique couteau de la nation Morisque"⁹¹.) L'autorisation du roi d'Alger est nécessaire à Caxeta et à ses amis pour brûler le frère Miguel : ils lui représentent la nécessité d'agir ainsi "pour montrer combien ils étaient pei-

90. B. Joly, loc. cit., p. 524; Fonseca, op. cit., p. 113.

91. Bleda, op. cit., p. 946 b.

nés par les mauvais traitements et la persécution que l'on faisait aux Maures en Espagne"; ils obtiennent l'autorisation sollicitée. En route, ils font toutes les vexations possibles aux captifs chrétiens qu'ils rencontrent. Un religieux chargé du rachat des captifs, le rédempteur fray George Oliver, essaie vainement de sauver le condamné; il a beau prier, faire des offres, il ne réussit à rien. Un Maure cependant prend la défense de Fray Miguel, un certain Yça Raez, qui dit à tous les Morisques qu'il rencontre que c'est grande injustice et méchanceté que de tuer cet innocent. Les Morisques furieux veulent le brûler aussi, et il faut que le roi intervienne et promette de le châtier pour qu'il échappe à leurs sévices.

Le martyre de Fray Miguel a lieu le 18 mai: le religieux est d'abord lapidé, puis il est brûlé, puis le corps calciné est à nouveau lapidé:

... por hartar aún más su ravia (tanta era) le bolvieron otra vez a apedrear con tanta gana, que uno de los moros de España traxo a fuerça de braços y con gran trabajo un gran pedaço de una piedra de molino, y dando voces la arrojó con un gran ímpetu sobre aquellas cenizas y huessos que aún ardían...

Tel est donc ce récit, qui présente un double intérêt: il nous montre la mentalité des Morisques qui avaient gagné l'Algérie et qui nourrissaient une haine violente contre les Espagnols (haine qui s'aiguisait encore, on le conçoit sans peine, lorsqu'ils savaient que l'un des leurs étaient aux prises avec les chrétiens); d'autre part, il s'agit là sans doute d'un des événements les plus marquants qui aient eu lieu à Alger pendant la captivité de Cervantes: cette histoire, on le devine d'après le récit de Haedo, a remué beaucoup de passions et a dû avoir un profond retentissement. Cervantes, tout captif qu'il était, a dû en avoir de très nombreux échos, et il est certain qu'elle a dû provoquer en lui beaucoup d'émotion et d'agitation. Aussi a-t-il hâte de parler de cet événement tragique, de le consigner par écrit, et dès le premier acte de sa pièce⁹², il le fait raconter par le jeune captif Sébastien: nous voyons Sébastien arriver en scène, c'est-à-dire rejoindre ses compagnons de captivité, dans un état d'agitation violente, profondément altéré, en proie, comme il le dit lui-même, à une peine extrême; il se met d'abord à gémir sur ce que "si en Espagne on donne une juste mort, on ôte à Alger une juste vie". On voit donc, comme cela a été signalé plus haut, que dans l'esprit de Cervantes il y a ce postulat: les rigueurs de l'Inquisition sont justes, mais les représailles morisques sont évidemment injustes. Le récit de Sébastien est beaucoup plus résumé que celui d'Haedo, mais les grandes lignes qu'il brosse de ce drame —et des

92. *El trato de Argel*, in Cervantes, *Obras completas*, éd. Aguilar, Madrid, 1952, pp. 118-120.

raisons de ce drame— coïncident parfaitement avec ce que nous venons de voir.

Ya sabes que aquí en Argel
 se supo cómo en Valencia
 murió por justa sentencia
 un morisco de Sargel;
 digo que en Sargel vivía,
 puesto que era de Aragón,
 y, al olor de su nación,
 pasó el perro en Berbería,
 y aquí corsario se hizo,
 con tan prestas crueles manos,
 que con sangre de cristianos
 la suya bien satisfizo.
 Andando en corso, fue preso,
 y, como fue conocido,
 fue en la Inquisición metido,
 do le formaron proceso;
 y allí se le averiguó
 cómo, siendo bautizado,
 de Cristo había renegado
 y en África se pasó,
 y que por su industria y manos,
 traidores tratos esquivos,
 habían sido cautivos
 más de seiscientos cristianos;
 y como se le probaron
 tantas maldades y errores,
 los justos inquisidores
 al fuego le condenaron.
 Súpose del moro acá,
 y la muerte que le dieron,
 porque luego la escribieron
 los moriscos que hay allá.
 La triste nueva sabida
 de los parientes del muerto,
 juran y hacen concierto
 de dar al fuego otra vida.
 Buscaron luego un cristiano
 para pagar este escote,
 y halláronlo sacerdote,
 y de nación valenciano...

On voit que les deux récits concordent, sauf dans un détail: d'après Cervantes les Morisques ont cherché une victime lorsqu'ils ont appris la mort de leur parent, alors que Haedo déclare qu'ils l'avaient déjà en otage depuis un certain temps. D'autre part, il semble qu'il y ait chez Cervantes un certain désir de noircir le Morisque condamné par l'Inquisition; il n'est point dit, chez Haedo, que le Morisque ait versé le sang... ce qui d'ailleurs

eût été contraire à ses intérêts, puisque le but de ses pirateries était la vente des chrétiens sur le marché aux esclaves. Mais dans le milieu surexcité qui devait être celui des captifs chrétiens à Alger, il est normal que la nouvelle se soit propagée en s'amplifiant, en subissant quelques déformations ; il est normal en particulier que le Morisque condamné à Valence ait été chargé de tous les péchés d'Ismaël. Le captif Saavedra, qui représente Cervantes et exprime certainement sa pensée, déclare, après avoir entendu le récit de la mort de Fray Miguel, que ce genre de représailles est intolérable : on ne peut supporter que les exécutions faites à Valence soient vengées à Alger. Qui sait si en mai 1577, un frisson n'a pas parcouru tous les captifs d'Alger —y compris Cervantes—, et s'ils ne se sont pas sentis tous plus ou moins des otages, condamnés un jour ou l'autre à de possibles représailles ? Et Saavedra reprend, en accentuant les termes, le postulat initial qu'avait déjà exprimé, avec moins de force, le jeune Sébastien :

Muéstrase allá la justicia
en castigar la maldad;
muestra acá la crueldad
cuánto puede la injusticia.

Bref, les Maures —et les Morisques— sont pour Cervantes, à l'époque du *Trato de Argel*, des êtres méprisables et détestés, des êtres où il n'y a que méchanceté. Leandro Fernández de Moratín jugeait avec quelque sévérité cette pièce, "drama episódico", dans lequel "todo es personajes y situaciones sueltas sin enlace ni composición dramática", et dont le style lui paraissait "en general desaliñado y prosaico". Mais voilà précisément l'intérêt de cette oeuvre : c'est un compte rendu assez fidèle (et sans trop de recherches littéraires et stylistiques) de la vie des captifs chrétiens à Alger. En revanche, Moratín a raison de considérer que "los conjuros de Fátima... son desatinos imperdonables" ⁹³ : Cervantes a eu tort sans doute de s'éloigner de la réalité, d'interrompre la succession de tableaux de genre dont le modèle lui était fourni par l'observation de la vie quotidienne, pour imaginer ce personnage de sorcière et ses conjurations et ses invocations à Minos et à Rhadamante : à la racine de cette figure irréelle, il y a surtout des souvenirs de lectures, certes ; mais il y a aussi la conviction que les femmes maures et morisques sont bien souvent des sorcières ; ce personnage n'existe pas sans doute, mais dans l'esprit de Cervantes il eût pu exister ; et plus tard lorsqu'il imaginera qu'un poison ou philtre d'amour a été donné à Tomás Rodaja dans un "membrillo toledano", tout naturellement c'est à une Morisque qu'il imputera la confection de cette mixture ; plus tard encore, dans le *Persiles*, il inventera le personnage de Zenotia, la

93. Leandro F. de Moratín, *Orígenes del teatro español*, BAE, t. II, p. 220 b.

magicienne native d'Alhama⁹⁴. Il y a donc chez lui un propos délibéré d'accorder du crédit à toutes ces histoires de sorcières morisques qui plaisaient tant au peuple et qu'on se racontait sans doute à la veillée pour se faire peur et s'exciter à la haine. (Ainsi cette inquiétante histoire, qui se trouve chez Aznar Cardona, d'une Morisque noire qui, à Épila, a tué l'enfant d'une chrétienne en s'approchant la nuit de son lit avec une lanterne bleue: lorsque disparut la vision maléfique, le petit corps était sans vie.)

Cervantes écrit le *Coloquio de los perros* plus de vingt ans après le *Trato de Argel*, sans doute à la fin de l'année 1604. On a beaucoup écrit sur l'attitude de Cervantes envers les Morisques, à la lumière du *Coloquio*, de l'épisode de Ricote dans le *Quichotte* et enfin du *Persiles*. A. G. de Amezúa en particulier s'est penché sur cette question⁹⁵, mais il semble que son point de vue, auquel nous nous raillierions volontiers, ait cependant besoin d'être quelque peu nuancé. Amezúa semble avoir repris à son compte la moriscophobie de la plupart des écrivains du XVII^e siècle, et c'est avec une certaine passion qu'il approuve l'attitude de Cervantes, ce vieux chrétien au sang pur, cet Espagnol passionnément patriote à qui il était impossible, dit-il, que les Morisques fussent sympathiques; aussi, lui qui d'habitude était si bienveillant et si tolérant, se montre-t-il extrêmement dur à l'égard des Morisques. Amezúa considère que l'opinion de Cervantes, telle qu'il l'a exprimée dans les trois œuvres que nous venons de citer, est restée immuable, qu'elle n'a été nullement modifiée par le temps et les événements. "En las tres —écrit-il—, sus juicios no pueden ser más categóricos, unánimes e inequívocos, y con ellos se sumó también Cervantes a la opinión general española en términos que no dejan lugar a duda alguna." Sans doute, admet-il, on peut lire une certaine pitié entre les lignes de l'épisode de Ricote, mais ce sentiment s'explique aisément: Cervantes a dû assister au départ éploqué des Morisques de telle ou telle bourgade de la Manche ou de la région de Tolède, et dans son cœur naturellement porté à la compassion il ne put moins faire que de s'apitoyer sur eux. Mais cette pitié ne modifia en rien ses principes, qui restèrent absolument fermes et immuables, et totalement hostiles aux Morisques. Bref son attitude à l'égard des Morisques est une ligne droite et sans failles, un jugement catégorique, "que no deja lugar a dudas sobre este candente problema nacional, coetáneo suyo, que de modo tan claro como valiente planteó en las páginas del *Coloquio de los perros*".

Nous pensons qu'en effet à l'époque du *Coloquio* le jugement de Cervantes

94. *Persiles y Sigismunda*, in Cervantes, *Obras completas*, éd. cit., p. 1594.

95. A. G. de Amezúa, *Cervantes, creador de la novela corta española*, Madrid, C.S.I.C., 1958, t. II, pp. 435-440; cf. aussi son édition critique de *El casamiento engañoso y el Coloquio de los perros*, Madrid, 1912, p. 130, et pp. 659 sq.

vantes était absolument hostile, que pour lui le Morisque était l'ennemi qu'il fallait réduire à l'impuissance, qu'il fallait expulser. Mais la question sera de savoir si, lorsque ses souhaits seront réalisés, lorsque enfin les Morisques auront quitté l'Espagne, l'attitude de Cervantes se maintiendra exactement identique, ou si son jugement alors deviendra plus nuancé, acceptera des restrictions, ne se contentera plus de la généralisation raide et hâtive du *Coloquio*. C'est ce que nous croyons pour notre part, mais nous examinerons ce problème plus tard, car il déborderait le cadre chronologique de la présente étude. Il est bien évident que l'expulsion des Morisques marque parfois un paroxysme, parfois un tournant, mais généralement une modification dans l'histoire des idées qu'on nourrissait à leur égard.

Pour ce qui est du *Coloquio*, on sait que Cervantes s'y montre d'une extrême sévérité pour les Morisques. On peut souscrire —pour cette oeuvre— aux propos de Amezúa, qui considère que "Cervantes, en bon espagnol, détestait «la morisca canalla», comme le firent à l'unisson tous ses contemporains". On nous permettra cependant d'être un peu sceptique sur cet "unisson"; disons plutôt que la voix de ceux qui n'étaient pas à l'unisson a été étouffée par les clamours des autres. Tel sera, nous le verrons plus loin, le cas d'un Pedro de Valencia... Cervantes demande et réclame l'expulsion des Morisques, ajoute Amezúa, "à l'égal de Lope, de Céspedes et de beaucoup d'autres écrivains"; il est vrai que Céspedes y Meneses a eu des paroles assez dures à l'égard des Morisques; il félicitera Philippe III d'avoir arraché d'Espagne "une semence si maudite et si pernicieuse"⁹⁶. Quant à Lope, l'exemple à notre avis est mal choisi. Nous avons rencontré jusqu'ici beaucoup de modération chez Lope (pour des raisons plus ou moins intéressées, peu importe). Son attitude ne changera pas sensiblement, et il est impossible de comparer les petites égratignures qu'il pourra lui arriver de faire aux Morisques avec insouciance et esprit, aux blessures profondes qu'eût voulu leur faire Cervantes. La raison en est simple: d'une part Cervantes, durant cinq ans de son existence, a eu à souffrir personnellement des Maures —or on devine combien l'assimilation était facile, pour les esprits du temps, entre les Maures et les Morisques. D'autre part il suffit de songer au caractère si dissemblable des deux écrivains pour comprendre la différence de leur attitude. Il semble évident que Cervantes était un homme passionné, avec une secondeurité forte qui ne lui permettait pas d'oublier son passé —et donc le mal qu'on lui avait fait—, avec, de plus, une foi et un patriotisme ardents. C'est cette foi, c'est ce patriotisme qui lui feront redouter et détester les Morisques. Bien différent était le charmant Lope de Vega, qu'on peut

96. G. de Céspedes y Meneses, *Historias peregrinas y ejemplares*, Zaragoza, 1623, f. 35.

supposer avoir été caractériellement un nerveux, un homme livré aux impressions du moment; un homme en outre pour qui la vie se résumait essentiellement dans les amours et la littérature; pour Lope, les questions politiques comptaient sans doute assez peu; il ne pouvait prendre parti —profondément— dans cette question des Morisques: au fond, que lui importaient les Morisques? Ils ne lui avaient sans doute jamais fait de mal; il n'avait aucune raison de s'élever contre eux avec violence. Bref, l'attitude de Cervantes et celle de Lope devant le problème morisque ne peuvent pas être comparées, elles sont totalement, foncièrement différentes.

Cervantes situe dans les environs de Grenade l'histoire racontée par Berganza⁹⁷. Peu importe le lieu d'ailleurs, car, dira-t-il, le jugement qu'il va porter à propos d'un cas particulier, il faut l'entendre "en général". Cervantes ne peut montrer plus nettement combien il a ici le désir de généraliser, sans le nuancer, son jugement sur les Morisques: ils sont tous comme cela, il n'y a pas d'exception... Le chien Berganza en est persuadé: il a vécu plus d'un mois avec un Morisque, raconte-t-il, "no por el gusto de la vida que tenía, sino por el que me dava saber la de mi amo, y por ella la de todos quantos moriscos viven en España". Il laisse entendre qu'il pourrait en dire encore infinité plus que ce qu'il va dire —qu'il est, en somme, bien modéré en limitant ainsi ses attaques et les détails méchants qu'il va donner sur eux: "¡O, quántas y quéales cosas te pudiera dezir... desta morisca canalla, si no temiera no poderlas dar fin en dos semanas!, y si las huviera de particularizar, no acabara en dos meses." Suit donc un réquisitoire en règle, qui est, comme on le sait, assez long; il a deux points principaux, qui sont la théaurisation indue faite par les Morisques, et leur prolifération, non moins indue.

Le chrétien Cervantes met d'abord dans la bouche de Berganza un reproche qui doit sans doute lui paraître essentiel, reproche que nous avons trouvé et que nous retrouverons constamment sous la plume des détracteurs des Morisques: ces gens-là, de coeur, ne sont pas chrétiens: "Ce serait miracle si on trouvait un vrai chrétien parmi eux." (Le ton, on le voit, est beaucoup plus sec et catégorique que celui de l'auteur de *La picara Justina*, qui avait dit, avec plus de douceur: "Je ne nie pas qu'il puisse y avoir de bons chrétiens parmi eux, mais...") Cervantes passe cependant assez vite sur cette question, puisqu'il se contente, pour dénoncer leur faux christianisme, de cette simple phrase, sans l'éclairer par les exemples nombreux, touchant leur hostilité au baptême ou leur attitude irrévérencieuse à l'église, qui eussent pu lui venir à l'esprit et qu'on lit si souvent sous la plume de ses contemporains. En revanche, il s'attarde

97. *Novelas ejemplares*, éd. Schevill y Bonilla, Madrid, 1925, t. III, pp. 232 sq.

très longuement sur la richesse des Morisques. On a déjà signalé que Cervantes, qui fut pauvre, et parce qu'il fut pauvre, était fort sensible aux questions d'argent. Il nous semble voir là en effet un reflet de l'importance accordée par lui aux problèmes financiers. Cet homme, qui se débattait souvent dans des situations difficiles, se fait ici l'écho de la masse populaire, pauvre elle aussi, qui voyait d'un mauvais oeil les petites fortunes qu'avait pu amasser tel ou tel Morisque, et qui accusait les Morisques en général d'être des avares et des thésauriseurs :

Todo su intento es acuñar y guardar dinero acuñado; y para conseguirlo trabajan y no comen; en entrando el real en su poder, como no sea senzillo, le condenan a cárcel perpetua y a escuridad eterna. De modo que, ganando siempre y gastando nunca, llegan y amontonan la mayor cantidad de dinero que ay en España. Ellos son su hucha, su polilla, sus picazas y sus comadrexas; todo lo llegan, todo lo esconden y todo lo tragan. Considérese que ellos son muchos y que cada día ganan y esconden poco o mucho, y que una calentura lenta acaba la vida como la de un tabardillo, y como van creciendo, se van aumentando los escondedores...

Il y a dans ce long et célèbre passage un double reproche fait aux Morisques : celui d'abord de frapper monnaie —d'être des faux monnayeurs en somme. Aznar Cardona les vitupérera plus tard à ce sujet⁹⁸; et puis, outre ce reproche —sur lequel d'ailleurs le chien Berganza n'insiste guère : il n'a sans doute pas de preuve, il se contente là de répéter un "on-dit"—, il y a celui de conserver l'argent, et l'animal s'y attarde fort longuement : il touche là, on le sent, un point particulièrement sensible. Il précise que pour pouvoir économiser, les Morisques ne mangent pas. (Certes, ils mangeaient une nourriture peu coûteuse, à base essentiellement de farine et de fruits ; mais cette nourriture convenait à leurs goûts, qui étaient frugaux ; il semble que seule l'envie puisse être assignée comme motif à ce reproche qui fut si souvent formulé contre eux.) Dès qu'ils ont un réal, continue le chien, "como no sea senzillo", ils l'incorporent aussitôt à leur magot. On sent la pointe d'ironie renfermée dans cette remarque : pour le "real senzillo", ils n'ont que mépris ; il leur faut au moins un "real doble" pour qu'ils le jugent digne d'aller rejoindre leur trésor. On pense à ce passage de *La picara Justina*, écrite presque à la même date —un peu avant sans doute—, dans lequel Justine dit en gémissant à l'alguacil, après la mort de la vieille Morisque : "¡ No me dé Dios salud si hay en mi casa un real en cuartos ni en plata con que enterrarla ! " ; et ce n'était pas un mensonge, explique-telle ensuite avec un clin d'œil au lecteur, "yo no tenía suyo real en plata ninguno, porque todo estaba en oro y no había plata ni cuartos"⁹⁹. Voilà donc le premier fantasme évoqué par Berganza :

98. Aznar Cardona, op. cit., 2^e partie, ch. 15, ff. 51-52.

99. *La picara Justina*, éd. cit., p. 863.

les Morisques deviennent la tirelire de l'Espagne, ou le ver rongeur, ou la pie voleuse, ou la belette... : les images sont nombreuses qui s'accumulent sous la plume de Cervantes pour dépeindre ce mal qui menace l'Espagne. C'est une grave menace en effet qui plane sur le pays : ils accumulent la plus grande quantité d'argent qu'il y ait en Espagne ! Si l'on n'y prend point garde, ce sera comme une fièvre maligne qui détruira les forces de la nation. Ce fantasme semble avoir été une réelle obsession chez les Espagnols d'alors ; Barthélémy Joly a dû en entendre parler souvent pendant son voyage (qui eut lieu, rappelons-le, en 1603-1604, c'est-à-dire, à un an près, au moment où Cervantes écrivait sa nouvelle). Toujours est-il qu'il aborde, lui aussi, le thème des "deniers cachez" ; il a été frappé par la misère des Morisques (en particulier, de ceux qui travaillent dans les rizières : un peu plus même, il les aurait plaints : "s'ilz estoient chrestiens, ils feroient pitié..."). Mais toute cette misère était-elle authentique ? Le voyageur pressé qu'avait été B. Joly ne pouvait point en décider : "Je ne scais si c'est la malediction de la secte ou qu'ilz celent leurs moyens, comme l'on croit, ayans des deniers cachez qu'ilz guardent en extreme secret pour lever un jour leurs armes et se remettre en la domination que leurz ayeulz ont eu en Espagne" ¹⁰⁰. En même temps apparaît dans le *Colloquio* un nouveau thème : Berganza évoque un deuxième fantasme, qu'on voit surgir dès la fin de la période consacrée aux richesses extrêmes des Morisques : ils thésaurisent, et comme ils se multiplient démesurément, le nombre des thésauriseurs va en augmentant chaque jour davantage. Déjà Rufo avait associé ces deux thèmes en un vers du chant I de la *Austriada* : "Crecian sus haciendas y linajes" ¹⁰¹. Berganza va maintenant commenter la phrase qu'il vient de prononcer, il va la développer en expliquant ce qu'enseigne "l'expérience" à propos de la prolifération des Morisques :

Entre ellos no ay castidad, ni entran en religión ellos ni ellas; todos se casan, todos multiplican, porque el vivir sobriamente aumenta las causas de la generación. No los consume la guerra ni ejercicio que demasiadamente los traba... De los doze hijos de Jacob, que he oydo dezir que entraron en Egypto, quando los sacó Moysén de aquel cautiverio, salieron seyscientos mil varones, sin niños y mugeres. De aquí se podrá inferir lo que multiplicarán las destos, que sin comparación son en mayor número:

Cervantes expose donc d'abord les raisons essentielles de leur prolifération ; aucun d'entre eux n'entre en religion, ils se marient tous ; ils peuvent avoir des enfants en grand nombre, car la vie sobre contribue à la fécondité ; ils ne disparaissent pas dans des guerres... Ce sont là, nous allons le voir, des reproches qui n'étaient pas neufs ; la dernière idée

100. B. Joly, loc. cit., pp. 524-525.

101. J. Rufo, *La Austriada*, BAE, t. XXIX, p. 8 a.

est peut-être un peu plus neuve, du moins fut-elle exprimée plus rarement: ils n'effectuent pas de travaux ou d'efforts qui les épuisent par trop ("ils exerçaient des métiers qui leur demandaient peu de travail", dira Aznar) —et qui donc les faisaient mourir prématurément, ou tout au moins affaiblissent leurs capacités de reproduction. Que le péril soit grave, le lecteur ne doit point en douter, et Cervantes l'illustre par un exemple biblique bien fait pour frapper les imaginations: si douze fils de Jacob qui étaient entrés en Egypte en sortirent au nombre de six cent mille (sans compter, bien entendu, les femmes et les enfants), que ne peut-on attendre des petits-fils d'Ismaël installés en Espagne, qui sont en nombre incomparablement plus grand? C'était là une idée inquiétante, certes, et qui poursuivra Cervantes toute sa vie, puisqu'il la reprendra dans le *Persiles* en des termes tout à fait voisins¹⁰².

Ce fut peut-être Juan Rufo qui ouvrit le feu contre les Morisques trop prolifiques, en 1584; mais l'idée devait courir déjà depuis longtemps. Il consacre trois strophes du chant I de la *Austriada* à établir une comparaison entre la situation (dans le domaine des naissances) des vieux chrétiens espagnols, et celle des Morisques:

Ellos gozando de sus largas vidas
en los fértiles senos de Vandalia;
nosotros en batallas muy reñidas
con toda la Asia, la África y la Galia;
nosotros por las ondas homicidas
desde el Indo remoto hasta Italia;
ellos bien reservados destos daños,
teniendo a cuatro hijos en tres años.
De los cuales ninguno profesaba
religión, castidad, letras ni guerra,
ni vagabundo, al viento velas daba
por altos mares lejos de su tierra;
una patria común los albergaba,
y un común ejercicio en llano y sierra
por el cual la gran madre agradecida
se mostraba al sustento de su vida.
Tanto, que en menos de una edad entera
crecido habían ya y multiplicado
en número y riquezas, de manera
que parecía caso no pensado.
Previstas estas cosas, ¿quién no viera
el peligro que estaba aparejado?...¹⁰³.

Voilà donc exposées les raisons que la vindicte publique donne à la multiplication des Morisques: si leur nombre s'est tellement accru, s'ils ont

102. *Persiles y Sigismunda*, éd. cit., pp. 1662-1663.

103. J. Rufo, op. cit., p. 8 a.

fréquemment "quatre enfants en trois ans", c'est d'une part qu'aucun d'entre eux n'embrasse la vie monastique ni ne se voue au célibat, et d'autre part que la mort ne les décime pas, car ils ne participent ni aux guerres ni aux expéditions maritimes. Au cours des années qui suivent, on peut trouver de nombreuses variations sur ce thème, qui a joui d'une fortune extraordinaire : le problème posé par la multiplication des Morisques, avec ses raisons sempiternellement répétées, revient désormais comme un leit-motiv dans toute la littérature anti-morisque ; il devait aussi se trouver sur toutes les lèvres, et certains documents sont éloquents, qui expriment naïvement ce que pensaient sans doute beaucoup de vieux chrétiens. Le dominicain Fray Agustín Salucio, dans son *Discurso acerca de la justicia y buen gobierno de España en los estatutos de limpieza de sangre*¹⁰⁴, que certains indices permettent de dater des dernières années du XVI^e siècle (ainsi cette phrase à propos des Morisques de Grenade : "aún no a treinta años que se reduxeron la última vez"), s'exprime sans ambiguïté :

Corto de vista es el que no alcanza a ver el peligro que amenaza a la República de la infidelidad de los moriscos, porque el número de estos enemigos crece dentro del reyno sin comparación más que el de los amigos ; y así aunque ellos sean ahora mucho menos la buena cuenta dice que dentro de pocos siglos han de ser ellos los más, porque no hay persona de ellos que no se case antes de los veinte años ; y ni los consumen las guerras, ni las Indias, ni los presidios de Flandes ni de Italia, ni de su casta hay frayle, ni monja, ni clérigo, ni beata. Todos multiplican como conejos, y por esta cuenta parece que no es mucho que se doble el número cada diez años, y siendo así, de cada mil se harán más de un millón dentro de cien años.

Si les vers de Rufo avaient encore quelque chose d'un peu vague, le R. P. Salucio, en revanche, mène son raisonnement avec une grande précision. Il signale très exactement les différentes raisons de l'accroissement des Morisques : pas de participation aux guerres, pas de départ pour les Indes, pas de célibat ; il ajoute (ce que Rufo avait oublié de mentionner) qu'ils se marient tous très jeunes, et en tout cas avant l'âge de vingt ans ; ils ont donc le temps d'avoir un très grand nombre d'enfants. Puis viennent des considérations basées sur un calcul arithmétique qui ne peuvent que frapper vivement les esprits des lecteurs. Le religieux, chiffres en main, montre le danger que représente pour les chrétiens le rythme d'accroissement des Morisques. Il y a peut-être là moins de pittoresque que dans le souvenir biblique inventé par Cervantes à l'appui de ses inquiétudes ; il n'en reste pas moins que ces prévisions mathématiques apparemment précises et rigoureuses ont dû impressionner bien des lecteurs de Salucio.

104. *Discurso hecho por Fray Agustín Salucio, maestro en la santa teología, de la orden de Santo Domingo, acerca de la justicia y buen gobierno de España en los estatutos de limpieza de sangre ; y si conviene, o no, alguna limitación en ellos* (sin año ni lugar) ; cf. ff. 22 sq.

Gómez de Ávila était sans doute un de ceux-là (il cite justement un autre passage du discours de Salucio) : il écrivit, sans la dater malheureusement, une *Imaginación para... assegurarnos en España del justo temor con que nos hacen vivir los nuevos cristianos de moros, de que se han de levantar*¹⁰⁵, adressée au comte de Miranda, président du Conseil de Castille (ce qui permet au moins de donner l'année 1608, date de la mort du comte, comme terminus ad quem pour ce mémoire, l'année 1598 devant être le terminus a quo —l'auteur évoque en effet le roi Philippe II, "que está en el cielo"). Gómez de Ávila s'élève avec véhémence contre les Morisques et leur reproche en particulier leur double richesse : richesse en nombre, richesse en biens. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

... el oculto y dissimulado daño que tenemos en España, con gran razón de temer, qué son los cristianos nuevos de moros, que tan sin poner remedio en ello su número va creciendo en personas, y su poder en hacienda, porque han buscado dos muchos, y dos pocos: el un mucho es ganar mucho, y el otro mucho es ahorrar y guardar mucho; el un poco es trabajar poco, el otro poco es gastar poco. Estos cuatro muchos y pocos han conseguido con meterse en el trato de peso y medida, y cosa viva, con esto ganan mucho, y ahoran mucho, gastan poco, y trabajan poco, porque el trato da mucha ganancia, y de que se puede guardar mucho, y da poco trabajo, porque se gana sin él, y assí gastan poco, porque poco trabajan, y van creciendo en número, porque el trabajo no los consume, y en hacienda, porque el mucho trabajo no se la haze consumir...

Bref, ils représentent pour les vieux chrétiens un péril immense, et il faut absolument veiller à ce qu'ils ne puissent "aumentarse mucho en riqueza, que es cosa con que van haziendo notable daño, escondiendo toda la moneda de oro y plata que entra en su poder, y joyas de oro, y baxillas de plata, para enflaquecernos a nosotros, y engordar a ellos, para quando vieren la suya, que entonces serán muchos más en número: y con éste, y con la riqueza podrán salir con su intento".

On le voit, cette diatribe, écrite sans doute sensiblement à la même époque que le *Coloquio*, fait usage des mêmes griefs ; il y a même certaines ressemblances formelles (par exemple : "el trabajo no los consume", qui fait penser à une réflexion analogue chez Cervantes). Mais il semble peu vraisemblable que Cervantes se soit inspiré de ce document, qui semble n'avoir eu qu'une assez faible diffusion ; la coïncidence n'en est que plus significative, en ce qu'elle reflète un état d'esprit généralisé. S'il faut chercher des antécédents littéraires à la charge de Berganza contre les Morisques, il semble qu'on puisse plutôt les trouver du côté de la *Austria*-

105. *Imaginación de Don Gómez de Ávila (vezino de la ciudad de Toledo) para remediar el excesivo precio que ay en Castilla en el valor de las cosas; y assegurarnos en España del justo temor con que nos hacen vivir los nuevos cristianos de moros, de que se han de levantar* (s. a.) (BN Madrid, R. Varios, 31-7). Cf. ff. 7-8.

da, et du mémoire de Salucio, qui à sans doute été assez répandu, et a pu parfaitement être connu de Cervantes. Mais n'oublions pas que le mythe de la multiplication des Morisques était devenu une obsession, et que tout le monde en parlait au début du XVII^e siècle; même un auteur comme Francisco de Luque Fajardo, qui écrit sur tout autre chose, puisque son ouvrage traite des jeux (*Fiel desengaño contra la ociosidad y los juegos*, Madrid, 1603), trouve moyen d'amener sur le tapis la question brûlante, en comparant —en une comparaison pour le moins inattendue— les joueurs impénitents aux Morisques :

Maravillosamente los comparó un discreto a los moriscos de Granada, que van en grande aumento: porque assí como éstos no salen a la guerra, ni entran religiosos, ni se ocupan en jornadas de mar, y tierra (y por esta causa tanto se conservan), assí también los tahúres, privándose de honrados exercicios, de que se hazen inhábiles, por la continuación infame del juego...¹⁰⁶.

En réalité, point n'est donc besoin d'aller chercher, pour le passage du *Coloquio* qui nous occupe, de problématiques antécédents à Cervantes. Il est extrêmement peu probable qu'il ait connu le mémoire de ce tolédan obscur qu'était Gómez de Ávila. Il suffisait à Cervantes de se faire l'écho des voix de la foule autour de lui... Si l'on en doutait encore, on pourrait avec profit feuilleter les *Actas de las Cortes* pour toutes ces années : on verrait que le thème de la multiplication des Morisques fut abordé souvent aux séances des Cortes, qu'il revient comme un obsédant leit-motiv.

C'est d'abord aux Cortes de 1588-1590 que, dans une pétition présentée par les "procuradores de Cortes, de las ciudades, villas y lugares destos... reynos", nous voyons tous ces représentants de la *vox populi* se plaindre de ce que les Morisques prolifèrent à l'excès :

Los moriscos y nuevamente convertidos del Reyno de Granada crecen en tanto número, por ser gente que no va a la guerra, ni se meten en religión, sino que [to]dos se casan y multiplican, y permanecen sin ser entresacados ni disminuidos por los casos en que lo son los naturales destos Reynos: a lo qual se agrega que comúnmente usan de dieta, y son de larga vida; lo que también aprovecha para más multiplicación.

On remarquera (comme dans la phrase de Luque Fajardo que nous avons citée plus haut) l'accent mis sur leur origine : beaucoup d'entre eux viennent du Royaume de Grenade. Cette petite phrase confirme ce que nous avons souligné au début : c'est à partir de l'expulsion et de la dispersion des Morisques de Grenade en 1570, que le problème morisque s'est posé en Espagne de manière cruciale. Les vieux chrétiens des autres régions d'Espagne n'ont jamais réellement accueilli, n'ont jamais admis ces intrus

106. F. de Luque Fajardo, *Fiel desengaño contra la ociosidad y los juegos*, Madrid, 1603; f. 296 r.

dans leur sein. Et s'il existe bien des Morisques originaires d'ailleurs, c'est néanmoins à ceux de Grenade qu'on pense le plus, car toute l'Espagne les ressent comme des échardes dans son corps.

On trouve déjà dans ce passage toutes les raisons classiques —toutes les raisons de Cervantes— alléguées au sujet de cette multiplication des Morisques ; en outre, le thème de leurs richesses, qui si souvent allait de pair, affleure quelques lignes plus bas : ces Morisques se font fréquemment marchands, commerçants, épiciers ; "y finalmente usurpan todos los oficios del trato y comercio del dinero".

Plus tard, aux Cortes suivantes, la multiplication des Morisques ne manquera pas d'être évoquée à nouveau. A la séance du 3 septembre 1592, il est souhaité que l'on rédige un mémoire sur les remèdes qui pourraient pallier les inconvénients causés par leur trop grand nombre ; même son de cloche à la séance du 29 octobre de la même année ; un mémoire a été fait, que l'on présentera au roi. Un an après, le 13 novembre 1593, on montre à la séance des Cortes un autre mémoire tendant également à remédier aux dommages provoqués par le nombre excessif des Morisques : lecture en est faite à la séance du 16 novembre ; on y presse le roi d'apporter le remède qui convient ; il ne faut point temporiser, car il s'agit là d'un mal qui s'accroît de jour en jour ; ce mémoire sur les Morisques sera repris textuellement (à quelques infimes variantes près) lors de la séance du 9 juin 1598. On y trouve aussi le thème de la richesse des Morisques, avec, nettement exprimé, le double reproche fait par Cervantes : d'une part ils amassent, d'autre part ils cachent ce qu'ils ont amassé : "recogen y esconden". Enfin, à la séance des Cortes de Valladolid du 14 août 1602, on émet le voeu que soient exclus du commerce —qui leur permet si aisément de s'enrichir et de théâtraliser—, et que soient exclus aussi du métier de muletier —qui leur permet de savoir tout ce qui se passe en Espagne—, ces Morisques innombrables que naguère l'on chassa du royaume de Grenade, "gente que tanto se ha multiplicado por no meterse en religión ni ir a la guerra" ¹⁰⁷.

Le sage et prudent Pedro de Valencia s'attardera bientôt assez longuement sur la question de la "prolifération" des Morisques, en 1606, dans son *Tratado acerca de los moriscos de España*.¹⁰⁸ Il évoque la "mucha-dumbre y fecundidad de esta nación", "con que va creciendo grandemente cada día, como se hallará comparando los padrones o listas del número, que se repartió por el Reyno después de la revelión de Granada, con el que aora ha resultado de ellos ; entiéndese a lo menos que son oy sin comparación mucho más" ; d'après Pedro de Valencia, il y a donc eu un

107. *Actas de las Cortes*, t. XI, p. 542 ; t. XII, pp. 193 et 245 ; t. XIII, pp. 93-94 ; t. XV, p. 631 ; t. XX, p. 420.

108. Pedro de Valencia, *Tratado acerca de los moriscos de España*, BN Madrid, ms. 8888.

accroissement spectaculaire du chiffre de la population morisque après la révolte de Grenade. En fait, cette poussée démographique des Morisques —sans avoir jamais eu sans doute les proportions affolantes que lui voyaient certains esprits inquiets—, n'en a pas moins été notable, et n'est pas étrangère vraisemblablement à la montée des haines chez les vieux chrétiens ; il est significatif de voir que c'est seulement à partir des dernières décennies du XVI^e siècle que les écrivains parlent des Morisques avec hostilité. Herrero García disait même, en stylisant quelque peu : "El odio a los moriscos [no] irrumpe en ninguna de las obras literarias de importancia durante el reinado de Felipe II" ¹⁰⁹ ; ce n'est pas tout à fait exact, mais on peut dire que le problème ne se pose pas avant les années 75 à 80 : à partir de ce moment, devant les souvenirs et les séquelles de la guerre des Alpujarras, et aussi devant cette augmentation démographique qui terrifie les vieux chrétiens, les haines montent, d'abord doucement, puis violemment, de plus en plus violemment. Au début du XVII^e siècle, le sujet est à l'ordre du jour, tous veulent apporter leurs voix dans ce concert de plaintes et d'inquiétudes. Ainsi encore ce Diego de Salinas y Herasso, "oydor de Cámara de Comptos del Reyno de Navarra", qui écrit au roi en 1602 (à la suite de la sonnerie insolite de la cloche de Velilla, en juin 1602, qui fut interprétée par beaucoup de vieux chrétiens comme une annonce du danger imminent représenté par les Morisques) ; il rappelle au monarque que "se sabe y es notorio, que en cada uno de estos cuatro Reynos no ay otra cosa sino moriscos, y en sola la ciudad de Sevilla he entendido que está averiguado que ay más de quarenta mil moriscos, y que en algunos de estos Reynos ay más que cristianos" ; même à Grenade, d'où les Morisques avaient été bannis après la révolte, ceux qui ont pu rester se sont multipliés grandement, et d'autres sont revenus : "Y aunque en Granada no ay tantos moriscos, ni con mucho, como en los otros tres Reynos, he entendido que los que allí quedaron quando se dividieron han multiplicado muchos, y que fuera desto se han buelto a él de otras partes..." ¹¹⁰.

On voit combien les imaginations en délire pouvaient gonfler les chiffres, et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à parler de "mythe" à propos de la multiplication des Morisques ; sans doute y avait-il un fait réel au départ, c'est là une évidence que nous ne pouvons point nier ; mais ce fait est devenu, sous l'action d'une sorte de folie collective dont les plus sages ne furent pas exempts (nous pensons, par exemple, à telle ou telle réflexion de Pedro de Valencia), une chimère épouvantable, une épée de

109. M. Herrero García, *Ideas de los españoles del siglo XVII*, rééd., Madrid, 1966, p. 563.

110. *Copia del discurso que se dio a V. M. a 3 de abril de 1602 acerca de lo que últimamente se tañó la campana de Velilla de Aragón, que llaman del milagro...*, hecho por Diego de Salinas y Herasso, criado de V. M. y su oydor de Cámara de Comptos del Reyno de Navarra (PN Madrid, R-6122) ; cf. ff. 5 v-6 r.

Damoclès prête à s'abattre sur le pays. Il y a plus de 40.000 Morisques à Séville, déclare au roi Diego de Salinas (à ce qu'on lui a dit...). Or, d'après le recensement de 1581, il y avait, dans la ville et les faubourgs de Séville réunis, 6.655 Morisques ; au moment de l'expulsion, en 1609, ils seront 7.503¹¹¹. On mesure la différence : les chiffres ont sextuplé dans l'imagination affolée de l'auditeur des Comptes, ou de ses informateurs.

Mais, comme nous venons de le dire, même les esprits mesurés comme celui de Pedro de Valencia ne laissèrent pas d'être inquiets. Il étudie le problème attentivement et l'examine sous tous ses angles :

Las causas de esta fecundidad —explique-t-il— parece que son el ser toda esta gente en general exercitados y trabajadores..., el ser templados y moderados en las comidas..., y no faltanles por ser parclos y aplicados al trabajo lo suficiente para mantenerse buenamente a sí, y a sus hijos, a los quales ponen desde mui pequeños con oficios, y los muestran a trabajar y a que no sean ociosos y sin arte. Por esto no se ve de ellos mendigos casi ninguno.

La raison invoquée là n'est pas de celles qui reviennent le plus fréquemment sous la plume de ceux qui ont abordé le problème, mais nous avons vu Cervantes la signaler dans le *Coloquio* : "el vivir sobriamente aumenta las causas de la generación" ; l'esprit impartial de Pedro de Valencia ne manque pas de souligner cette raison, qui est tout en faveur des Morisques : ils sont sobres et modérés dans leur nourriture ; en outre, ils sont travailleurs, et économes : ils peuvent donc très facilement entretenir des familles nombreuses. Puis l'auteur ajoute, en invoquant les raisons en quelque sorte classiques, ces raisons qui devaient être constamment dites et redites, comme d'ailleurs il le laisse entendre :

Juntase también lo que toda España echa de ver y dice con sentimiento y temor, que de todos quantos nacen de esta gente ninguno se gasta en guerras ni pasa a las Indias, ni es clérigo ni fraile ni monja, ni en otra manera por necesidad ni elección se priva de tener sucesión, antes parece que todos y cada uno de común acuerdo procuran la multiplicación de su nación casando sus hijos y hijas mui muchachos, para que si viven tengan muchos hijos, y si mueren mozos por temprano que sea dexen algunos.

(Et, ajoute-t-il, pour que la pauvreté n'empêche pas les filles de se marier, ils ne leur donnent pas de dot, mais simplement un modeste "ajuar".)

On ne laisse pas d'être un peu surpris en lisant ces considérations. Il semble bien que l'esprit sage et serein de Pedro de Valencia se soit, pour une fois, laissé égarer par des chimères, qu'il ait subi la contagion de l'effroi général. D'après lui, cette multiplication est donc voulue, elle

111. Cf. H. Lapeyre, *Géographie de l'Espagne morisque*, Paris, 1939, pp. 135 et 167.

est faite "de común acuerdo". Plus loin, il le répète : il se peut que les Morisques le fassent exprès, que ce soit pour eux un "consejo de Estado", dans le but de devenir plus nombreux que les chrétiens, "y poder más, y echarnos fuera". On croit rêver en lisant de telles lignes sous la plume d'un Pedro de Valencia... "Considérese, pues —conclut-il—, a este paso que llevan los moriscos en multiplicarse, en quán pocos años vendrán a exceder en número, y por lo consiguiente en fuerzas..." (C'est simple, en effet : il suffit de revoir le petit calcul du R. P. Salucio !) Et il revient encore, avec insistance, sur cette idée d'une multiplication voulue :

Parece que lo van haciendo *a propósito y de pensado* los moriscos, mientras más ven que nos vamos gastando, más procuran ellos conservarse y crecer, hasta que echen de ver que hemos quedado pocos, y que ellos son muchos¹¹².

Plus tard, après l'expulsion, leur farouche adversaire Aznar Cardona écrira encore, en 1612, un passage tout proche par la pensée de ceux que nous venons de voir :

Su intento era crecer y multiplicarse, como las malas yerbas, y verdaderamente que se avían dado tan buena maña en España que ya no cabían en sus barrios ni lugares, antes ocupavan lo restante y lo contaminavan todo, deseosos de ver cumplido un romance suyo, que les oy cantar, en que pedían su multiplicación a Mahoma, que les diese

tanto del moro y morica
como mímbre en mímbrera
y juncos en la junquera¹¹³.

Pour Aznar Cardona comme pour Pedro de Valencia, la multiplication des Morisques était très consciente : cette volonté d'accroissement numérique était même traduite dans un romance où ils exprimaient le souhait de devenir aussi nombreux que les osiers dans une oseraie ! Nous ne nions pas l'existence de ce romance, puisque Aznar l'a entendu chanter ; mais quelle en était la signification ? Les familles nombreuses ont bien longtemps été considérées comme une bénédiction divine, et notamment par les peuples sémites ; point n'était donc besoin, pour en exprimer le souhait, de nourrir de noirs desseins. En outre, il nous paraît bien hardi d'apporter une valeur générale à un fait peut-être isolé, et une portée excessive à une petite chanson imagée. Aznar Cardona, qui affectionne beaucoup les images, ne se fait pas faute, quant à lui, d'en utiliser souvent ; et les Morisques se transforment fréquemment dans son esprit en mauvaise herbe, qui, comme chacun sait, pousse vite. Notons d'autre part qu'il établira un rapport entre la prolifération des Morisques et leurs

112. P. de Valencia, op. cit., ff. 28-31.

113. Aznar Cardona, op. cit., 2^e partie, f. 36.

activités ou prétendues activités de faux monnayeurs : s'il leur était nécessaire de frapper monnaie, explique-t-il, c'est qu'ils avaient sans cesse besoin d'argent ; il fallait bien qu'ils sustentent leurs lourdes familles : il n'y avait donc qu'un seul recours, la fausse monnaie.

Bleda reprendra à son tour l'idée si répandue que les chrétiens seraient devenus inférieurs en nombre, à cause de la multitude d'entre eux qui, du fait des guerres, des Indes ou du célibat, étaient perdus pour l'Espagne ou mouraient sans descendance ; on retrouve aussi chez lui l'idée d'un accroissement voulu des Morisques, d'un propos délibéré de leur part de devenir en Espagne plus nombreux que les vieux chrétiens¹¹⁴.

Tous les passages que nous venons de citer suffisent à montrer clairement que Cervantes, malgré son indépendance d'esprit, ne faisait dans le *Coloquio* que dire ou répéter ce que tant d'autres avaient déjà dit avant lui, ou disaient en même temps que lui. Mais la personnalité de Cervantes était trop forte pour qu'il se fit l'écho irraisonné de ce qu'il entendait autour de lui ; il est certain que, s'il reprend ce thème à son tour, c'est qu'il y souscrit profondément. Il l'a repensé, du reste, et on peut supposer, par exemple, que le souvenir biblique qu'il allègue à l'appui de ses craintes, et qu'on ne retrouve pas, semble-t-il, chez ses devanciers ou ses contemporains, lui est propre : c'est lui sans doute qui a songé que ce cas illustrait parfaitement le danger représenté par l'accroissement démographique des Morisques : c'est pourquoi il reprendra cette comparaison quelque dix ans plus tard, dans le *Persiles*.

Berganza, remarquons-le, interrompt sa tirade sur la multiplication des Morisques par des considérations qu'il eût dû, en bonne logique, situer un peu plus haut dans son discours : il explique que si les Morisques sont riches, c'est parce qu'ils volent les vieux chrétiens. Ce retour au thème de la richesse —au milieu d'un développement différent— est assez significatif : il montre bien qu'il s'agit là pour Cervantes d'une préoccupation, presque d'une obsession. Le double thème, que nous trouvons réuni dans cette page, de l'épargne et du vol chez les Morisques est un thème déjà ancien —tout au moins dans l'imagination populaire, s'il n'avait pas encore dans la littérature ses lettres de noblesse ; on en trouve trace dans certains proverbes. Remarquons en outre que c'est avec l'esprit obscurci par la passion que Cervantes juge les Morisques : s'ils ne font pas faire d'études à leurs enfants, dit-il, c'est parce que leur seule science est celle du vol. Que voilà un jugement hâtif sous la plume du raisonnable auteur du *Quichotte* ! Pedro de Valencia présente sans doute une vue plus objective et plus impartiale de la situation, qui constate que les Morisques apprennent un métier à leurs enfants dès leur plus jeune âge, "y los muestran a trabajar y a que no sean ociosos y sin arte".

114. Bleda, *Corónica...*, op. cit., p. 864.

Le chien Cipión donne pleinement raison à son compagnon: on pourrait en dire encore bien plus contre les Morisques! Il lui rappelle qu'on a cherché des remèdes (les politiciens, et les "donneurs d'avis" sans doute) contre ce grave danger; et il formule l'espoir que bientôt, avec la grâce de Dieu, le gouvernement trouvera une heureuse issue à ce problème épique (et quelle issue peut-il souhaiter, sinon —on le devine— le rejet par l'Espagne de ces vipères qu'elle réchauffe dans son sein?):

Buscado se ha remedio para todos los daños que has apuntado y bosquexado en sombra, que bien sé que son más y mayores los que callas que los que cuentas, y hasta aora no se ha dado con el que conviene; pero zeladores prudentíssimos tiene nuestra república que, considerando que España cría y tiene en su seno tantas víboras como moriscos, ayudados de Dios, hallarán a tanto daño cierta, presta y segura salida.

Il est permis de supposer que Cervantes, en écrivant le mot *salida*, fait un jeu de mots discret et formule ainsi le souhait que lui tient à cœur: l'expulsion des Morisques; il parle de *salida* "a tanto daño" sans doute, c'est-à-dire d'issue, de solution, de remède à ce mal. Mais il joue probablement sur le double sens de *salida*, et on peut être à peu près certain qu'en écrivant ce mot, il songe que la seule solution c'est la sortie d'Espagne, c'est le bannissement de ce peuple abhorré. Il nous semble cependant que A. G. de Amezúa sollicite un peu trop le texte lorsqu'il écrit, dans son édition du *Coloquio*: "Clama Cervantes en este párrafo, de modo indudable, por la expulsión de los moriscos, como único remedio conveniente a sus infinitos daños." Précisément non, il ne réclame pas l'expulsion à grands cris; il se contente de la suggérer, et très discrètement (car enfin, *hallar salida*, cela signifie, si l'on veut, "en sortir", mais pas "faire sortir"!).

Enfin Berganza apporte à son tableau une dernière touche: il ajoute un détail sur la nourriture des Morisques. Ils ne mangent pas, avait-il dit plus haut, en estimant que c'était là une des causes de leur enrichissement; il précise ici: "Como mi amo era mezquino, como lo son todos los de su casta, sustentávame con pan de mijo y con algunas sobras de caynas, común sustento suyo." Aznar Cardona signalera également, dans son énumération des aliments les plus chers aux Morisques, le "mijo, y pan de lo mismo". Quant aux *caynas* ou *cahinás* ("vale gachas o sopas", explique Covarrubias), elles leur étaient aussi très familières. Ainsi donc, dans l'esprit de l'anti-morisque acharné qu'était alors Cervantes, tout est tourné à leur désavantage: cette sobriété, cette frugalité que d'aucuns pourront louer, il en fait —ni plus ni moins que le fera Aznar— une raison de plus pour les mépriser.

Cette page du *Coloquio* ne laisse donc aucun doute possible sur les

sentiments que nourrissait au début du XVII^e siècle l'ancien captif d'Alger : sa haine des Maures et des Morisques, loin de diminuer, n'a fait que croître avec le temps ; aussi mêle-t-il sa voix à celle de tous ceux qui réclament une protection contre ces "vipères", et qui aspirent à des solutions extrêmes. Il mêle sa voix au choeur, toujours plus nombreux, de ses contemporains, qui, comme Haedo, rappellent la haine des Morisques contre tout ce qui est espagnol : à plusieurs reprises, celui-ci parle de cet "odio entrañable que tienen a todos los cristianos, particularmente a los de España" ¹¹⁵, à propos, il est vrai, des Morisques fugitifs qui s'étaient réfugiés en Afrique du Nord, mais cette remarque avait probablement, dans l'esprit de l'auteur, une valeur plus générale. Oui, cette haine profonde, cette haine viscérale qu'il dénonçait chez les Morisques d'Algérie, il devait la supposer aussi chez ceux d'Espagne. Les vieux chrétiens, de leur côté, la leur rendaient bien. Cette hostilité se marquait dans les moindres détails de la vie quotidienne : ainsi, si une fontaine se tarissait à Madrid, on soupçonnait aussitôt que c'était là vengeance divine, parce que les *aguadores* qui allaient y puiser leur eau étaient des Morisques : L. Pinelo raconte cette anecdote dans ses *Annales*, pour l'année 1575 ¹¹⁶. Si quelqu'un mourait, et si le médecin qui l'avait soigné était un Morisque, on s'empressait d'imaginer que ce dernier avait empoisonné son patient : le Morisque était l'ennemi, et, comme nous le lisons dans un rapport d'une séance des Cortes, "¿quién se ha de querer curar con su enemigo ?". Un certain Pedro de Vesga demandait aux Cortes, le 13 novembre 1607, que l'on édictât une loi qui interdise aux Morisques l'étude et l'exercice de la médecine ; dans son esprit inquiet, le péril prenait des proportions gigantesques, les médecins morisques devenaient plus dangereux que les Turcs et autres ennemis du dehors ; et son imagination en délire, ne connaissant plus de bornes, lui montre une multiplication effrayante des médecins morisques ; si l'on n'y prend point garde, avertit-il, dans quatre-vingts ans tous les médecins et apothicaires d'Espagne seront des Morisques, ils tiendront entre leurs mains la clé de toutes les existences, et aucun vieux chrétien ne sera désormais en sécurité ¹¹⁷. Enfin, est-ce un hasard si dans la *Comedia Doloria*, due à la plume de Pedro Hurtado de la Vera, et qui date de l'année 1572, le personnage de Melania, servante morisque, représente — comme il est expliqué au lecteur au début de la pièce — "la malicia, cuyo fruto es el trabajo, que la color d'el negro significa, y a la poste queda subjecta a Morio, que es la ignorancia, y con él casada" ? ¹¹⁸

Comment expliquer une pareille intolérance — et une pareille frayeur ?

115. Haedo, op. cit., f. 168 v.

116. L. Pinelo, *Annales... de Madrid*, BN Madrid, ms. 1764, p. 111.

117. *Actas de las Cortes de Madrid*, t. XXIII, pp. 583-585.

118. *Comedia Doloria*, NBAE, t. XIV, p. 313 a.

L'intolérance essayait de s'appuyer sur des prétextes doctrinaux: les Morisques refusaient de se convertir de coeur: on pouvait donc à bon droit les considérer comme des chiens, et bientôt les chasser, puisqu'ils ne voulaient pas appartenir à la chrétienté. Fernández Navarrete écrira un peu plus tard, dans sa *Conservación de Monarquías*: "Los de diferentes costumbres y religión no son vecinos, sino enemigos domésticos, como lo eran los judíos y moriscos"¹¹⁹. Il y eut donc à la fin du xvi^e siècle et au début du xvii^e une évidente poussée de l'intolérance, mais aussi une non moins évidente montée de l'inquiétude; or cette inquiétude —qui souvent devenait épouvante—, comment l'expliquer? Certes, les Morisques complotaient, car ils étaient désespérés; mais ils étaient faibles aussi, et le danger qu'ils représentaient ne pouvait qu'être fort limité. Dans une lettre adressée à Sully le 22 juillet 1604, le duc de La Force évoque l'"insupportable misère" des Morisques, et aussi, sans doute, "l'ardent désir qu'ils ont d'être assistés de S. M. [le roi Henri IV], pour se pouvoir délivrer de leur misérable condition". Mais il ne se fait pas d'illusions, et il connaît leur faiblesse: "Ce qui est à craindre en ce fait est l'incapacity de ce peuple; d'ailleurs, pour entreprendre quelque chose, il faut de nécessité qu'il y ait un consentement universel de toute la nation, et étant observés comme ils sont pour le soupçon que l'on a d'eux, je me doute que quand ils viendront à sonder leurs moyens et se mettre à même de remuer quelque chose, qu'ils se trouveront bien empêchés"¹²⁰. Oui, ils étaient "bien empêchés", comme disait Monsieur de La Force. Et pourtant de toutes part montaient des cris d'alarme; dans ce concert presque unanime, elles seront bien isolées —et bien étouffées— les voix qui tenteront de ramener le problème à des proportions raisonnables, et de présenter le Morisque, sinon comme un ami, du moins comme un individu "récupérable".

LE MORISQUE ASSIMILABLE

1. PINEDA.

Sans que le franciscain Pineda aille jusqu'à soutenir positivement que le Morisque est assimilable, on sent néanmoins, tant il en parle sur un ton dépourvu de passion, que pour lui le Morisque n'est pas l'ennemi —que le Morisque est presque un homme comme les autres; or, de là à l'assimilation pure et simple, il n'y a peut-être plus qu'un pas à franchir.

119. P. Fernández Navarrete, *Conservación de Monarquías*, BAE, t. XXV, p. 466 a.

120. *Mémoires de Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force*, éd. par le marquis de La Grange, Paris, 1843, t. I, pp. 377-378.

Les *Diálogos familiares de la agricultura cristiana* (qui parurent pour la première fois à Salamanque en 1589) font d'assez nombreuses —mais presque toujours brèves— allusions aux Morisques. Certains dialogues ont lieu dans la propriété de Policronio, seigneur andalou qui possède des Morisques : comme il l'explique lui-même au dialogue IV, il a ramené ces Morisques, captifs, de la guerre des Alpujarras ; on admire leur habileté manuelle et leurs dons artistiques : “;Oh, qué hermosa fuente de mantequillas —s'émerveille Filótimo—, cuanto que aquí combate de pueblo se representa !” Et Policronio explique : “Mis moriscos han hecho esa invención en memoria de su pueblo, de donde los traje cautivos en la guerrilla de su rebelión”¹²¹. Policronio s'est-il comporté avec une vaillance particulière, pour conquérir tant d'esclaves ? “Fama tenéis vos de haber sido fortísimo en la guerrilla de los moriscos”, lui dira plus tard Filótimo —non sans quelque ironie cependant, car le même Filótimo parle ailleurs des circonstances peu glorieuses dans lesquelles Policronio s'est procuré ces esclaves : il rappelle la bravoure des Morisques, “que a vos y a los vuestros pusieron en huida, y os cogieron el bagaje”; après quoi, dit-il, “para vengaros dellos entrastes un aldea de cuarenta vecinos, y los trajistes por cativos, y os servís agora dellos, como de ganados en buena guerra, y no fueron sino cativos en buena paz”¹²².

Les Morisques de Policronio sont occupés essentiellement à travailler la terre ; ils continuent à parler arabe, bien entendu, mais qu'importe à leur maître ? Celui-ci nous l'apprend, avec une indifférence amusée, lorsqu'il dit du rossignol : “No fuera mucho que a ser de las aves parladeras, nos habiera saludado en arábigo, pues habla mucho de garganta, y no conversa por aquí sino con moriscos que labran estas huertas”¹²³. Un peu plus loin, Policronio évoque leur travail d'irrigation : il propose à ses invités d'aller vers l'endroit de la propriété “donde hay aguas llovedizas recogidas en grandes lagunas, con que mis moriscos riegan estas sembradas”¹²⁴. Beaucoup de ces Morisques sont occupés à de petits travaux qui rendent les jardins aménés, et pour lesquels ils sont très habiles —et qui, considère Policronio, ne sont guère pénibles : “Vámonos a gozar un poco de las invenciones y encañados destos mis esclavos moriscos, que ni son para comer, ni para hacer, y así nunca los pongo en los trabajos de Hércules, sino en estas niñerías, en que tienen gracia”¹²⁵.

Policronio, on le voit, parle de ses Morisques sans animosité ; au contraire, c'est avec sympathie qu'il vante leurs petits talents ; il ne les oblige pas à faire des travaux qui dépasseraient leurs forces ou leurs

121. J. de Pineda, *Diálogos familiares de la agricultura cristiana*, éd. BAE, t. I, p. 254 a.

122. *Ibid.*, t. IV, p. 207 b, et t. V, p. 108 b.

123. *Ibid.*, t. I, p. 244 b.

124. *Ibid.*, t. I, p. 285 a.

125. *Ibid.*, t. II, p. 183 a.

capacités ; en outre, il écoute complaisamment leurs bavardages ; c'est ainsi qu'au dialogue VIII il narre les racontars d'une esclave morisque.

Les autres Morisques auxquels fait allusion Pineda sont, eux aussi, de bien humble condition : c'est ainsi qu'on entrevoit, au dialogue III, les Morisques dont la tâche est d'arroser l'Alameda de Séville pour que les promeneurs ne soient pas incommodés par la poussière. Certaines femmes morisques devaient être spécialisées dans la vente (et sans doute aussi la confection) de pommades et produits de beauté : c'est ce qui semble ressortir d'un passage du dialogue XXI, dans lequel il est question des "afeites y composturas", que les interlocuteurs blâment sévèrement ; Fíótimo conclut en disant de sa femme : "Yo prometo que antes la vean enviar a la botica de Cazalla o de Guadalcanal, que a la de la morisca, como la que siempre se allegó a la más segura doctrina, que les sean naturales los colores y no pegadizos" ¹²⁶.

Mais du reste, Pineda nous dit peu de choses de ces Morisques, dont il laisse la figure dans l'ombre. Nous apprenons (au dialogue XIX) le nom d'un des serviteurs morisques de Pollicronio : il s'appelle Mendocilla. A vrai dire, il n'est pas précisé qu'il est morisque, mais on peut aisément le soupçonner. Il n'a pas bien encore l'habitude des bonnes manières, et Pollicronio recommande à son serviteur de confiance, Marquillos : "Tú y Mendocilla serviréis aquí, por que le enseñes a andar con crianza religiosa, sin arrastrar los pies por el suelo" ¹²⁷. On peut dire que son nom trahit son origine morisque : en effet, bien des nobles avaient donné leur nom aux nouveaux convertis en devenant leurs parrains. Pineda le signale au dialogue II par la bouche de Filaletes : celui-ci parle de cet usage de "dar los nobles sus apellidos a personas viles, como cuando se convierte un infiel, que su padrino le da su nombre, y cuando alguno pone en libertad a sus esclavos les da que se llamen de su nombre" ¹²⁸. Or il se trouve que le nom de *Mendoza* semble être un de ceux qui ont été le plus souvent donnés aux Morisques ; du moins revient-il fréquemment sous la plume des écrivains qui s'en étonnent ou s'en amusent. Quevedo prescrit ironiquement, à la fin de ses *Premáticas y aranceles generales* : "Item. Asimismo, que los Mendozas, Enríquez, Guzmanes y otros apellidos semejantes que las putas y moriscos tienen usurpados, se entienda que son suyos, como la Marquesilla en las perras, Cordobilla en los caballos y César en los extranjeros" ¹²⁹. Lope de Vega, dans *El anzuelo de Fenisa*, écrira à ce sujet des vers plaisants : il imagine qu'un certain Fabio est en train de chercher un beau nom de chevalier, et qu'il dit : "Será Mendoza." "Peor —répond vivement Dinarda— ; que no hay morisco aguador / que

126. Ibid., t. III, pp. 409 b-410 a.

127. Ibid., t. III, p. 284 b.

128. Ibid., t. I, p. 99 b.

129. Quevedo, éd. cit., p. 74.

no se enmendoce”¹³⁰. Quelques décennies plus tard, une pareille coutume stupéfiera encore Saint-Simon, qui déplore “cette obscurité presque impénétrable des vrais noms” en Espagne, et qui précise :

Ce qui ajoute encore avec indécence à cette obscurité est l'ancienne coutume de donner aux Maures, et maintenant encore aux juifs qui se convertissent et que les grands seigneurs tiennent au baptême, non seulement leur nom de baptême, mais celui de leur maison, avec leurs armes, qui passent pour toujours dans ces familles infirmes, et qui, avec le temps, les confondent avec les véritables, et les leur substituent encore plus aisément lorsqu'elles viennent à s'éteindre¹³¹.

De la religion des Morisques, il est question à trois ou quatre reprises : tout d'abord dans un passage où Pánfilo parle d'un Morisque prudent,

vasallo —dit-il— de mi madre, que, habiendo sabido que su primo había estado cinco meses preso en la Inquisición, por haber sido acusado de que había hablado con desacato de nuestra Señora, la soberana Virgen y Madre de Dios Todopoderoso, acudió luego, muy satisfecho de su buena providencia, que por eso había él asegurado a su casa y familia de tales peligros, mandando a todos los suyos que, ni en bueno ni en malo, alguno la tomase en la boca, pues tan achacosa cosa era hablar della.

“Graciosa cosa —répond Filaetes— fue la providencia del mahometano”¹³², et cette réponse montre que, dans son esprit, le Morisque n'est point chrétien, mais toujours mahométan. On remarquera cependant qu'il ne s'en indigne point. L'auteur a dû être assez frappé par cette histoire du Morisque qui avait interdit à sa famille de prononcer le nom de Marie, car Pánfilo raconte à nouveau la même anecdote, à peu près dans les mêmes termes, au dialogue XXII (il a dû oublier qu'il l'avait déjà racontée).

D'autre part, lorsque les interlocuteurs abordent la question des parrains, et du baptême des enfants, Filaetes souligne que ce n'est point aux parrains qu'incombe l'éducation religieuse de leurs filleuls, sauf si ces derniers n'ont plus de parents ; “mas —corrige-t-il cependant—, si fueren hijos de moriscos, obligados estarian los padrinos a tener cuenta con esto, si no se presumiese con razón que sus padres eran católicos”. Sur quoi Policronio expose le fait suivant :

A buen tiempo tocastes en los moriscos, porque yo tengo aquí esclavos casados moriscos, y por consejo de un teólogo les tomé por fuerza un hijuelo, que les nació, y se le bapticé contra su voluntad; y después, alabándome yo de la buena obra, me fue reprehendido de un catedrático principal desta ciudad...¹³³.

130. Lope de Vega, *El anzuelo de Fenisa*, éd. Aguilar (*Lope, Teatro*, t. I), p. 893.

131. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Gallimard, Pléiade, t. I, p. 985.

132. Pineda, op. cit., t. II, p. 369 a.

133. Ibid., t. III, p. 53 a.

Filaletes va-t-il l'approuver? Non, il blâme cette attitude fanatique, et ce baptême forcé:

A lo de vuestro morillo baptizado por vos contra la voluntad de sus padres, no puedo sino condenarlo por injurioso y contra el derecho natural que constituye a los chiquitos debajo de la voluntad de sus padres, y no se ha de hacer un mal por que suceda algún bien dél.

Plus loin, Filótimo conseille de ne point permettre que des femmes morisques (ou de sang juif) s'occupent des enfants des vieux chrétiens, mais on verra que les réflexions qu'il fait à ce sujet, ainsi que la réponse de Policronio, sont tout à fait dépourvues d'agressivité à l'égard des Morisques :

Cosa es muy digna de ser provista por los que gobiernan las repúblicas, que mujer morisca ni de sangre de judíos criase a hijo de cristianos viejos, porque aún les sabe la sangre a la pega de las creencias de sus antepasados, y sin culpa suya podrían los niños cobrar algún resabio que para después de hombres les supiese mal; y muchas veces oí decir a un hombre de buen seso y conversación, que medio cuarto, que tenía de judío, nunca dejaba de le importunar, que se tornase judío.

“Eso —répond Policronio— me parece lo que dicen mis moriscos, cuando los reprehendo de algunos sonsonetes que oliscan a moraizar, natura revertura”¹³⁴.

On trouve des allusions ironiques —mais elles aussi dépourvues de méchanceté— à l'abstention de vin chez les Morisques dans le dialogue XVIII: “Saca el botecillo de la India de todas conservas —ordonne Filaletes—, y un brocal de alojas, y una garrafa de vino tinto, por que probemos aquí quién pica en montañés y quién en morisco”; et Filótimo, constatant les préférences des andalous, fait remarquer plaisamment: “Vosotros, señores andaluces, mucho jaropáis en esa aloja; sospecho que venistes de ultramar”¹³⁵.

D'ailleurs, Policronio est-il physiquement bien différent de ses Morisques? Il semble que non, si nous l'en croyons lorsqu'il dit de lui-même avec humour: “Poco falta para me cantar: Hele, hele, por do viene el moro por la calzada, pues el color, y el ser señor de moriscos, y aun las mañas y condiciones ayudan a que algunos me lo canten”¹³⁶. Plus loin, au dialogue XXVI, Filótimo détaille en riant “esta presencia del señor Policronio, más derecho que el derecho civil y más enjuto que un arenque, con aquellos arreboles del rey Almanzor, que no se me representa sino que acaba en este punto de llegar, a la romería de la casa de Meca,

134. Ibid., t. III, p. 103 b.

135. Ibid., t. III, pp. 246 b-247 a.

136. Ibid., t. III, p. 387 b.

de adorar el zangarrón de su pariente mayor Mahoma". "Bien le agradecéis —remarque alors ironiquement Filaletes— la merced que os ha hecho en le hacer de la sangre mahomética." Et Filótimo de s'obstiner: "Por vida de mi mujer, y ansi yo vea el trigo y el vino en casa, que es de los abencerrajes de Granada..."¹³⁷

Quant à Pánfilo, il déclare un jour, en une phrase qui d'une part montre qu'il n'éprouve guère d'hostilité envers les Morisques, et d'autre part rappelle leur goût proverbial pour les raisins secs: "Yo, que soy medio morisco, no quiero sino unas pasas..."¹³⁸

Ces quelques allusions —somme toute, assez peu nombreuses, vu l'étenue de l'ouvrage— ne témoignent d'aucune animosité contre les Morisques; les vieux chrétiens ne se montrent pas particulièrement vexés d'être assimilés à eux à cause de leur aspect physique ou de leurs goûts en matière de gastronomie. En outre, il y a dans la *Agricultura cristiana* deux histoires de Morisques qui sont racontées de manière détaillée: l'une concerne une Morisque envieuse, l'autre un Morisque qui est astrologue judiciaire.

La première de ces anecdotes est contée au dialogue VII; c'est Policronio qui la narre. La voici:

Escuchad un gracioso acontecimiento de una morisca, vecina de una mi hortelana, que había sido muy pobre, como la morisca, y había remediadose medianamente con la ayuda de Dios y su buena diligencia, lo cual visto por la morisca no cabía en sí de rabia por envidiosa, y entendiendo que la otra por devota iba muchas veces a la iglesia de la aldea y que rezaba mucho, juzgó que sabía oración con que había alcanzado de Dios aquella hacienda.

Dándosele por muy afable y familiar, la mostraba mucho su amor y pregónaba mucho contento de verla puesta en bien; y la importunó tanto que la dijese qué oración decía, que la otra le dijo que no había más que decir al crucifijo viejo de tras la puerta, hincada de rodillas debajo d'él: "Señor, ni medréis vos ni medre yo."

La morisca, muy contenta, se fue luego a la iglesia y, arrodillada debajo del crucifijo, repetía muchas veces que ni medrase él ni ella; y cayéndose un brazo al crucifijo de puro viejo y carcomido, le dio en la cabeza y la descalabró malamente, y ansi ni medró él ni ella y quedó pagada de su envidia¹³⁹.

Cette histoire, on le voit, n'est pas bien méchante. L'héroïne est une Morisque, certes, mais elle eût pu aussi bien être quelque autre personne. L'intention de Policronio est évidemment de montrer que l'envie est un vilain défaut (et donc que la punition était bien méritée), et non point que les Morisques sont de vilaines gens.

Quant à l'autre anecdote, l'histoire de Mequinecio l'astrologue judi-

137. Ibid., t. IV, p. 314 a.

138. Ibid., t. IV, p. 296 b.

139. Ibid., t. II, p. 105 b.

ciaire, nous la trouvons au dialogue V. On sait que les Morisques ont eu assez souvent la réputation d'être sorciers ou magiciens. Qu'on pense par exemple à ce Román Ramírez qui fut brûlé à Tolède en 1600, et inspira à Alarcón sa pièce *Quien mal anda en mal acaba*. C'est avec beaucoup de sérieux que Filaletes raconte l'histoire de Mequinecio et dévoile les secrets qui lui furent confiés par le Morisque. Il faut d'ailleurs remonter plusieurs siècles en arrière pour en connaître les origines; d'après lui Gerbert —qui devait devenir pape sous le nom de Sylvestre II, et qui était allé à Cordoue s'initier aux secrets de l'arithmétique et de la cosmographie arabes (ce qui lui valut, par la suite, de jouir d'une certaine réputation de sorcellerie)— reçut d'un Maure des leçons de magie; ils fabriquèrent, avec la collaboration des démons, une peinture douée de qualités spéciales. Or, Mequinecio était le descendant de ce Maure. Il lui arriva un jour d'être incarcéré par l'Inquisition:

... él me tomó —continue Filaletes— por defensor de las conclusiones de que le acusaban; y con no se le probar todas y otras tener tolerable inteligencia y las totalmente malas no ser de las criminales, se le dio penitencia de reclusión por algunos días en un monasterio y después en su casa, y a la postre entera libertad.

Or, en mourant, il fait de Filaletes l'héritier de sa maison, qu'il ne se soucie guère d'employer à faire dire des messes ou de donner aux pauvres pour le repos de son âme. En outre, avant de rendre le dernier soupir, il révèle à son héritier des secrets d'importance: la qualité extraordinaire de ses peintures, et celle d'une lampe que rien, ni la pluie ni le vent, ne peut éteindre. Cette histoire, en définitive, ne nous montre pas le Morisque sous un jour particulièrement défavorable: c'était un magicien qui possédait d'innocents et merveilleux secrets, et la lampe inextinguible dont il a fait don à Filaletes est fort utile à ce dernier, qui ne s'en cache pas auprès de ses amis ("Cuatro años y medio ha que le tengo, y me ahorra el aceite que había de gastar en me alumbrar; y cuando voy de noche a maitines, me aprovecha más que en todo lo demás, pues ni aire que haga ni agua que llueva, me le mata"¹⁴⁰). Il n'a donc aucun scrupule à utiliser cette lampe, dont, s'il avait été anti-morisque, les origines lui eussent paru pour le moins suspectes.

Et sans doute le Morisque Mequinecio a-t-il été inquiété par l'Inquisition; mais on n'a rien pu prouver de grave contre lui; sans doute aussi n'était-il pas bien pieux (il n'a pas trouvé nécessaire de faire dire des messes après sa mort pour le repos de son âme): mais voilà un détail pour lequel Filaletes n'éprouve que de l'indulgence, puisque c'est lui qui en a bénéficié. D'ailleurs, Gerbert, le futur pape, joue, en somme, dans

140. Ibid., t. I, pp. 344-345.

son récit, un rôle beaucoup moins beau, lui dont Filaletes raconte qu'il est retourné dans son pays "muy rico con un libro que hurtó al nigromante", et qu'il fabriqua avec son maître de magie une peinture merveilleuse en suivant les conseils de démons familiers. Bref, il n'y a assurément, de la part de Filaletes, lorsqu'il s'attarde longuement sur l'histoire de Mequinezio, aucune intention malveillante à l'égard des Morisques.

Nous sommes cependant obligée de constater que, dans la *Monarquía eclesiástica*, oeuvre antérieure de plusieurs années aux *Diálogos de la agricultura cristiana*, nous trouvons quelques rares allusions aux Morisques qui ne sont point dépourvues d'une certaine hostilité. C'est ainsi qu'au chapitre 10 du livre IX, lorsque, à propos de la lutte de Marcus Porcius Caton contre les Celtibères, Pineda fait remarquer qu'il dut leur enlever toutes leurs armes, il ajoute cette parenthèse: "Y agora es bien que se quiten a los moriscos, aviendo hecho de las suyas"¹⁴¹. Le passage le plus important, et sans doute le plus hostile aux Morisques qui soit sorti de la plume de Pineda, et aussi celui qui révèle de la part de l'auteur le plus de frayeur et d'appréhension à leur sujet, est le suivant:

... temo yo que si los moriscos de nuestra España son consentidos vivir con gobierno propio, o tener las armas que se sueña tener, aunque secretas, que algún dia llorará España con sangre. Y esto no va fuera de razón, pues vemos su rebelión en las sierras de Granada en estos años de sesenta y nueve y de setenta, y pues ninguno que los conversa los tiene por fieles en la fe para con Dios, bien se puede formar recato que tampoco lo serán para con su rey: y muchos dan muestras de deseo que los moros entren por España, y ellos se llaman moros y tienen en más a los que son penitenciados por la Inquisición por vivir como moros. No digo esto de todos los moriscos, mas affírmolo de muchos dellos, y aun los que los conversan y tratan dizen ser pocos los que no tienen tales sentimientos¹⁴².

Ce réquisitoire est évidemment bien dur, et l'on remarquera l'évolution notable entre l'attitude de Pineda dans la *Monarquía eclesiástica* et celle qu'il adoptera quelques années plus tard. Notons cependant que, dès cet ouvrage, il est capable de faire preuve d'objectivité. A propos des impôts perçus par les Califes sur les chrétiens qui vont visiter les Lieux Saints ou sur ceux qui demeurent dans la région de Jérusalem, il se souvient qu'en Espagne on en fait autant; il évoque les lourds impôts dont sont surchargés les Morisques, et rappelle qu'ils s'en plaignent, en disant que les chrétiens les veulent frères quant à la religion, mais esclaves quant aux contributions. Ont-ils tort de se plaindre ainsi? Peut-être; mais en tout cas Pineda s'abstient de le dire: "Pechan al doble a los mo-

141. Pineda, *Los treynta libros de la Monarquía eclesiástica*. Nous citons d'après l'édition de Barcelone, 1606. Cf. t. II, f. 253 v.

142. *Ibid.*, t. V, f. 190 v.

riscos que los cristianos viejos, y ellos mismos nos dan en rostro, que los queremos por hermanos en la fe, y por esclavos en el pechar; mas esto no es de averiguar aquí, si se quexan con razón."

Comment expliquer l'évolution de Pineda? On croit comprendre que, lorsqu'il écrivait la *Monarquía eclesiástica*, il ne connaissait pas directement les Morisques, il n'en parlait que par oui-dire —se contentant en quelque sorte de rapporter des ragots; et la guerre des Alpujarras avait tellement excité les esprits que ces ragots ne pouvaient être qu'extrêmement malveillants. Dans la *Agricultura cristiana*, il semble au contraire parler en témoin direct; il a dû avoir, entre la rédaction de ses deux ouvrages, l'occasion d'approcher des Morisques (peut-être des déportés andalous), et il a pu constater qu'ils n'étaient pas aussi méchants qu'il se l'était laissé persuader; aussi, son ton général à leur égard sera-t-il désormais celui d'une neutralité bienveillante. Loin de parler avec dureté de ceux qui sont ses esclaves, Policronio les mentionne toujours avec indulgence. Aucun des autres interlocuteurs des dialogues ne semble éprouver de "moriscophobie". Pour Pineda, le Morisque, en définitive, n'est donc pas un ennemi. Ce n'est pas non plus tout à fait un ami, un individu que l'on considérerait comme pleinement assimilable, un Espagnol et chrétien à part entière en faveur de qui on jugerait nécessaire de rompre quelques lances. Non; pour lui le Morisque est plutôt un être quelque peu inférieur pour lequel il ressent probablement une certaine bienveillance paternaliste. N'oublions pas d'ailleurs que les *Diálogos de la agricultura cristiana* sont de 1589: à cette date, la révolte des Alpujarras était déjà suffisamment éloignée pour que les esprits pussent l'évoquer sans passion; et d'autre part, la "question morisque" n'avait pas encore pris l'ampleur et l'acuité qu'elle devait prendre quelques années plus tard. Ceci peut contribuer à expliquer la sérénité de Pineda lorsqu'il fait allusion aux Morisques, et son absence de prise de position passionnée à leur sujet.

2. PEDRO DE VALENCIA.

Le plus illustre sans doute de ceux qui n'ont pas condamné totalement les Morisques, mais qui ont cru qu'il était possible de résoudre le problème qu'ils posaient sans brutalité, sans dureté excessive, de ceux, en somme, qui ont cru que les Morisques pouvaient encore être "récupérés", pouvaient encore être assimilés aux vieux chrétiens, est, à notre avis, Pedro de Valencia. Figure extraordinairement intéressante que la sienne, et trop peu connue, trop mal connue de notre époque, puisque la plupart de ses écrits sont restés inédits. Le célèbre humaniste, disciple

de Arias Montano, naquit, comme on le sait, à Zafra, dans la province de Badajoz, en 1555; il devait mourir à Madrid en 1620, et Góngora lui rendait un très bel hommage, et sans doute très mérité, lorsque, dans une lettre à F. del Corral, datée du 14 avril 1620, il faisait de lui cet éloge post mortem: "Nuestro buen amigo Pedro de Valencia murió el viernes pasado: helo sentido por lo que debo a nuestra nación, que ha perdido el sujeto que mejor podía ostentar y oponer a los extranjeros"¹⁴³.

Oui, c'était une grande perte pour l'Espagne que la mort de cet érudit à l'âme sereine, helléniste et hébraisant à la fois, mais à qui rien de ce qui était humain n'était étranger; un esprit du XVIII^e égaré à l'aube du XVII^e siècle, et qui nous fait penser souvent à Feijoo —une sorte de Feijoo mâtiné de Jovellanos: voilà ce qu'était Pedro de Valencia.

Il est surtout connu de nos jours —lui que Menéndez Pelayo qualifie de "oráculo de aquella edad"¹⁴⁴— par sa prise de position contre la manière de Góngora. Il reprocha au poète celles de ses poésies qui étaient écrites avec trop de recherche, et lui préconisa un style plus simple, plus naturel. Pedro de Valencia donnait son avis, comme il l'écrivait à Góngora, "con verdad y sin pasión"¹⁴⁵, et c'est en effet avec sincérité et objectivité qu'il semble avoir constamment donné son opinion sur les sujets qui sollicitaient son attention.

Pedro de Valencia ne se tint pas enfermé dans les limites de la littérature. Nous le voyons prendre la plume pour traiter de telle ou telle matière d'actualité; c'est ainsi par exemple que vers l'année 1600 il adresse un mémoire à Philippe III "sobre el acrecentamiento de la labor de la tierra". J. Costa, dans son ouvrage sur le *Colectivismo agrario*¹⁴⁶, loue comme il se doit les vues de Pedro de Valencia, et souligne la saveur moderne de sa doctrine. On croirait, dit-il, lire l'ouvrage d'un socialiste modéré.

Sa pensée est toujours marquée au coin du bon sens. Ainsi dans le rapport qu'il rédigea en 1607 sur la curieuse affaire des *Plomos del Sacro Monte*. Ainsi encore dans celui qu'il consacra à l'affaire de sorcellerie qui se termina, en 1610, par le fameux *Auto de Logroño* (dont la relation, comme on le sait, devait plus tard exciter la verve de Moratín). Il adressa à l'inquisiteur général, Bernardo de Sandoval y Rojas, un *Discurso acerca de los quentos de las brujas y cosas tocantes a la magia*, dans lequel il considère que les confessions des sorcières ne sont que rêveries ou supercheries, que les actes ou méfaits qui ont été prétextement commis avec l'aide du démon peuvent parfaitement s'expliquer

143. Góngora, *Obras completas*, éd. Millé, p. 954.

144. Menéndez Pelayo, *Historia de las ideas estéticas en España*, C.S.I.C., 3^e éd., Madrid, 1962, t. II, p. 330.

145. Cf. l'appendice aux *Obras completas* de Góngora, éd. cit., p. 1071.

146. J. Costa, *El colectivismo agrario en España*, Madrid, 1898, p. 77.

de manière naturelle, et que les orgies sexuelles qui avaient lieu au cours des sabbats dérivent tout simplement des Bacchanales de jadis ; il souhaite que ne soient pas publiées les confessions des sorcières, dont la divulgation ne peut être que néfaste. Bref, c'est un traité écrit, comme devait le reconnaître Menéndez Pelayo, avec la plus grande liberté d'esprit qui se puisse imaginer. On comprendra aisément que ces idées éclairées n'étaient pas de son temps, et que Pedro de Valencia devait dérouter ses contemporains avides de merveilleux et de surnaturel. Aussi laissat-t-on dormir ce rapport dans quelque tiroir... et se hâta-t-on, en revanche, de publier la fabuleuse *Relación del auto de Logroño*.

Il s'est produit, en somme, la même chose pour le *Tratado acerca de los moriscos* : oeuvre sensée, équitable s'il en est. Elle non plus ne fut pas publiée, alors que l'on éditait quantité d'oeuvres anti-morisques. A cette époque de "sueño de la razón", les écrits raisonnables étaient voués au discrédit ; seuls les écrits exaltés (que ce soit pour la question des Morisques ou pour celle des sorcières) obtenaient du succès, parce qu'ils étaient en accord avec leur temps.

Le mémoire de Pedro de Valencia sur le problème morisque est écrit dans un style simple et clair, sans trop de recherches érudites qui n'eussent d'ailleurs point convenu au sujet. Il présente, nous allons le voir, un très grand intérêt, et il nous semblerait souhaitable qu'il fût édité et qu'il sortît ainsi de cet injuste oubli dans lequel il se trouve plongé.

Ce traité occupe les folios 3 à 160 du manuscrit 8888 de la Bibliothèque Nationale de Madrid, manuscrit qui comprend des œuvres diverses de Pedro de Valencia. C'est, comme nous le trouvons indiqué à la fin, une copie d'une copie, exécutée en 1613 ; l'écriture en est extrêmement claire.

Le *Tratado acerca de los moriscos* fut écrit sans doute durant l'hiver 1505-1506 (il serait donc, à un an près, contemporain du *Coloquio de los perros*). Il est précédé d'une lettre (ff. 1-3) adressée au R. P. Diego de Mardones, confesseur du roi, lettre écrite à Zafra le 25 janvier 1606. Pedro de Valencia y souligne la gravité de la question morisque, et la légitimité des inquiétudes qu'elle soulève ; aussi s'est-il penché sur le problème avec un soin tout particulier. Il a rédigé ce mémoire à la requête du confesseur du roi, et selon son habitude, il a écrit avec objectivité, sans passion et sans haine.

Obedeciendo al mandado de V. P. Rma... he escrito este tratado en consideración de el justo temor y recato que S. M. y el Reyno deben tener de la infidelidad, y de el poder de los moriscos que viven en España...

La importancia de el negocio, y el deseo y agonía por decir algo que aprovechase para remedio de tan grave y acelerado mal y de temor tan espantoso, hacían que me pareciese que nunca había dicho tanto como se requería, ni con el encarecimiento que convenía...

La causa es digna de que V. P. Rma. y todos los íntimos consejeros de S. M. le den mucho tiempo y cuidado para maduro consejo, y deliveración, y procuren socorrer con presteza... Y certifico... que digo en este papcl mi sentimiento sin afición ni odio ni otra pasión culpable...

Pedro de Valencia s'interroge sur les raisons de la haine des Maures pour les chrétiens. Qui sait s'il n'avait pas lu le manuscrit de l'ouvrage du bénédictein Haedo (qui était terminé, rappelons-le, dès l'automne 1604)? Toujours est-il qu'il est bien renseigné sur les sentiments des Maures d'Afrique, et qu'il sait combien ceux-ci sont tenus au courant de tout ce qui se passe en Espagne.

Y aún más gravemente sienten los moros que un grande número de los suyos estén en España (a su parecer) oprimidos y tiranizados en servidumbre, con deshonor y desprecio, ultrajados y forzados con violencia a dejar la ley de Mahoma y en razón de esto presos y privados de las haciendas y de las vidas, azotados y quemados, como cada día lo saben por relación de los mismos moriscos de España de la comunidad de ellos, que le avisará desde acá, y de algunos qué se pasan a Berberia, y a otras provincias de moros y turcos: que es de entender que se lamentarán de esta opresión...

Donc les Maures d'Afrique, et les Turcs, cela va de soi, sont hostiles aux chrétiens d'Espagne, et souhaiteraient venger leurs frères. Quant aux Morisques, on peut et on doit considérer qu'ils sont tous plus ou moins prêts à être les espions des Turcs et des Africains:

Éstos habitan en el Reyno, parte esparcidos por las provincias y lugares de él, parte juntos en pueblos de por sí, y en muchos pueblos juntos, como en el Reyno de Valencia, Aragón y Murcia, para dañar como espías, más son de temer los esparcidos; para hacer rebelión y ofender en forma de exército, y para poder llamar y admitir enemigos de fuera, y juntarse con ellos, y para perseverar en su secta peor, y con más riesgo nuestro, están los que se hallan juntos, y a solas en pueblos enteros, y peor los que havitan en muchos pueblos juntos todos de su nación, y peor estando éstos como están cercanos del mar Mediterráneo, para más fácil comunicación con los moros de África. Los unos y los otros, los esparcidos y los que havitan juntos, hacen un pueblo y una conspiración y concordia entre sí para mal, y se comunican y corresponden. En suma en ellos concurren todas las cosas... para que por esta mala voluntad y mucho poder que tienen debemos temerlos, y convenga en todas maneras prevenirnos, y atajar sus fuerzas y intentos.

Pedro de Valencia, après ces préambules, va expliquer maintenant les différentes raisons pour lesquelles ce peuple morisque est "enemiga, poderosa, y de temer". Oui, il écrit *enemiga*, et on pourra nous objecter que nous eussions donc dû étudier la position de Pedro de Valencia dans le chapitre précédent. Mais, nous allons le voir, l'état d'esprit de cet humaniste est bien différent de celui d'un Cervantes, par exemple. Pour lui, le Morisque est un ennemi, sans doute; mais il est un ennemi parce

qu'on n'a pas encore su en faire un ami. Pedro de Valencia, cependant, ne désespère pas d'y réussir. Il croit que le Morisque est assimilable, et donc que cette hostilité peut disparaître.

La première des raisons qu'il assigne à l'inimitié et à l'inquiétude qu'ils inspirent, c'est leur "fausse religion":

Aquí la diversidad de fee hace una mui desigual y injuriosa ventaja contra nosotros. Pues que ellos están no sólo sueltos, sino incitados a mentirnos, engañarnos, robarnos, y matarnos como quiera que pudieren.

Ils ont donc là un avantage très net, puisqu'ils ont la liberté —et même qu'il leur est conseillé— de tromper et de tuer les chrétiens autant que faire se peut; alors que les chrétiens, eux, de par leur religion, sont obligés de les traiter charitalement.

On dira que les Morisques aussi sont des chrétiens? Non, comme chacun sait, ils sont, pour la plupart, restés musulmans:

... y que... se deba presuponer que los moriscos de España por la maior parte y en general son moros está bien confirmado con experiencias de cada día, que yo no refiero en particular, por notorias, y por no hacerlos más odiosos de lo que ellos son.

On remarquera la réserve de Pedro de Valencia: il s'abstient de donner ces détails, qui sont du reste connus, car leur accumulation rendrait les Morisques encore plus haïssables qu'ils ne le sont; il se refuse à noircir le tableau.

Para indicio y argumento —continue-t-il cependant—, basta ver que no solamente no procuran ni quieren parecer cristianos, sino que antes de propósito, y como cosa de que se precian, hacen en todo por distinguirse y apartarse de los antiguos christianos en la lengua, en el trage, en las comidas, en los casamientos, en el huir de las iglesias y oficios divinos, y siendo tan grande honra en España el nombre de christiano viejo ni aun quieren encubrirse y parecer que lo son. ¿Que es esto sino que tienen por bueno el ser moros?... Pero quando llegan a correr riesgo de la vida o hacienda..., niegan luego y dicen ser o querer ser christianos sin por ello perder la fee con Mahoma, ni la honra con los suios, ni dejar de ser moros como antes... Nunca nos havemos de poder asegurar de su fee, por más que digan o desdigan...

Donc, les Morisques d'Espagne sont, dans l'ensemble, tout aussi Maures que les Maures d'Afrique (qu'on remarque la restriction: "por la maior parte": l'auteur est plus nuancé que Cervantes qui écrit sans hésiter, comme nous l'avons souligné au chapitre précédent: "por maravilla se hallara... uno que crea... en la ley christiana"). Ils ne se soucient point de faire oublier leur naissance, car ils ne rougissent pas de leurs origines: il y a chez eux, malgré l'humilité de leur condition, une sorte d'orgueil maure, que Pedro de Valencia a sans aucun doute observé avec justesse.

Et que l'on ne croie pas que ces Maures d'Espagne sont mieux disposés à l'égard des chrétiens que ceux d'Afrique! Bien au contraire:

Otra circunstancia nos los hace más enemigos, y que nos quieran más mal que los que estén en Berbería, que aquéllos están en salvo y no temen que los prenda la Inquisición de España, y los quemé y confisque sus haciendas; pero estos saben que viven con estos riesgos, y que si fuesen conocidos por moros, padecerían estas cosas, y así nos aborrecen como a gente que los quieren matar, y de buena gana se librarian de este miedo si pudieran, aunque fuese matándonos a todos en un día.

Après avoir donc développé cette première raison qu'ont les chrétiens de craindre les Morisques, et de les considérer comme des ennemis, Pedro de Valencia allègue une deuxième raison: c'est, en quelque sorte, le sentiment que cette communauté a d'elle-même; les Morisques, de par leur "linaje y nación", éprouvent de la haine contre tous les chrétiens, "y más contra españoles". La troisième raison, c'est la "diversidad de la lengua y de la letra, y forma de escribir en todo diferente": ainsi peuvent-ils, au moyen de cette écriture et de ce langage fermés aux chrétiens, comploter à leur aise: "Ellos son de una lengua para conocerse y comunicarse de secreto, y estar de acuerdo para conjuración, y para apartarse y discordar de nosotros y tener contrario corazón." Enfin la "diversidad en el traje, costumbres, usos y comidas" est une autre cause de discorde: ils se sentent ainsi différents, étrangers aux vieux chrétiens. D'autre part, il y a aussi à leur hostilité des raisons que nous pourrions appeler historiques: "Tienen enojo con nosotros también porque entienden que toda España es suya": ne l'ont-ils pas en effet jadis gagnée par les armes? "De manera que ellos juzgan que havitan en esta tierra, siendo propria suya, como en agena de que violenta y injustamente son privados"; et ils sont convaincus que Dieu leur ordonne de reprendre cette terre, d'entreprendre en somme une guerre sainte pour récupérer un pays qui fut jadis leur. A ce point de sa dissertation, Pedro de Valencia s'arrête et fait remarquer avec impartialité qu'en effet les Morisques sont chez eux en Espagne, qu'ils sont espagnols comme les autres et que d'ailleurs ils ne se distinguent guère des vieux chrétiens par la complexion physique; aussi comprend-on aisément —puisque'ils sont espagnols comme les autres, mais qu'ils n'ont pas droit aux honneurs comme les autres— qu'ils s'impatientent et supportent fort mal cette inégalité. Voici ce très intéressant passage:

Es de considerar que todos estos moriscos, en quanto a la compleción natural, y por el consiguiente en quanto al ingenio, condición y brío, son españoles como los demás que havitan en España, pues ha casi 900 años que nacen y se crían en ella, y se echa de ver en la semejanza o uniformidad de los tales con los demás moradores de ella; y así, es de entender que llevarán con

impaciencia y coraje el agravio que juzgan que se les hace en privarles de su tierra y en no tratarlos con igualdad de honra y estimación con los demás ciudadanos y naturales. Porque ellos, de la forma que aora están, no se tienen por ciudadanos, no participando de la honra y oficios públicos, y siendo tenidos en reputación tan inferior, notados con infamia y apartados en las iglesias y cofradías, y en otras congregaciones y lugares...

Il est intéressant de voir avec quelle objectivité Pedro de Valencia souligne ce que nous pourrions appeler le "droit à l'Espagne" des Morisques. Ils ont droit à ce pays au même titre que les vieux chrétiens, c'est leur pays... Cela va de soi sans doute, mais cela n'allait pas de soi pour la plupart des contemporains de Pedro de Valencia, qui se seraient bien gardés de faire semblable réflexion! C'est qu'en effet, si les Morisques étaient des Espagnols, il devenait très difficile de les chasser... C'est bien ce qui parut, du reste, aux yeux des étrangers; on trouve, dans le *Mercure françois*, pour l'année 1610, une expression de l'étonnement éprouvé par les observateurs du dehors devant l'énormité d'une telle entreprise: "Il se trouvera peu d'exemples aux siècles passez pour entrer en parallèle à cestuy-cy: aussi ace esté une grande entreprise au royaume d'Espagne de bannir et chasser 900.000 personnes d'un pays, où leurs predecesseurs avoient habité plus de 900 ans continuellement" ¹⁴⁷.

Le problème de la race des Morisques, abordé dans ce passage par Pedro de Valencia, est un problème des plus complexes. Il est certain en tout cas que de très nombreux Morisques devaient descendre des vieux chrétiens. On a vu plus haut la réflexion de Luis de la Cueva à propos des habitants de l'Alpujarra; on pourrait multiplier les témoignages, de Fernán Pérez de Guzmán à Bermúdez de Pedraza ¹⁴⁸. Et pourtant, malgré ce qui semble une évidence, des esprits hostiles comme Bleda n'hésiteront pas à écrire: "en el gesto..., en todo se diferenciaron de nosotros". Nous trouvons aussi chez Lope de Vega, dans *La villana de Getafe*, des allusions à des traits particuliers dans la physionomie des Morisques:

... que Lope morisco sea,
aun lo parece en la cara,

dit d'abord Doña Ana du domestique de son galant après avoir reçu une lettre de dénonciation l'informant que maître et serviteur étaient morisques; quant au galant lui-même, en le considérant mieux...

Más de espacio le miré...,
morisco me ha parecido.

147. *Mercure françois*, Paris, 1615, t. II, f. 17.

148. Cf. Pérez de Guzmán, *Generaciones y semblanzas*, Cl. Cast., n° 61, p. 93; Fray Bermúdez de Pedraza, *Historia eclesiástica, principios y progresos de la ciudad y religión católica de Granada*, Granada, 1638, 3^e partie, ch. 15, f. 110 r.

constate-telle. Et le vieil Urbano de renchérir : "Él tiene de moro el gesto" ¹⁴⁹. Mais précisément la scène est piquante parce que, en réalité, les deux personnages en question, Don Félix et son serviteur Lope, ne sont pas Morisques ; ce sont d'authentiques vieux chrétiens. On voit donc bien d'après cette scène —puisque Doña Ana et son entourage se sont laissé abuser facilement sur la foi d'un faux témoignage— que, dans l'esprit de Lope de Vega, il n'était guère facile de distinguer un vieux chrétien d'un Morisque ! On devine aussi qu'il s'amuse, et qu'il sourit de ces prétendues différences raciales.

On peut donc conclure, d'après ces témoignages (s'il en est de discordants, comme celui de Bleda, ils ont sans doute été inspirés par la haine), qu'il était en effet bien difficile de distinguer, par l'aspect physique, un Morisque d'un vieux chrétien. Et cependant, comme le remarque Pedro de Valencia, les chrétiens de vieille souche continuaient à leur faire grief de leurs origines, à leur interdire l'accès aux honneurs ; ils étaient en quelque sorte notés d'infamie ; même dans les églises ou à l'intérieur des confréries, on ne voulait pas qu'ils fussent mêlés aux autres. Cette dernière réflexion de Pedro de Valencia est confirmée par une remarque de Barthélémy Joly : alors qu'il se rendait à l'abbaye de Valdigna, à huit lieues de Valence, le voyageur français vit arriver un cortège de "près de deux cens hommes à pied, enseigne desployee et tambour battant, tous subiects de l'abbaye, marchans en tel ordre que les vieux chrestiens estoient jalousement plus pres de la personne de Mgr." ¹⁵⁰.

Vicente Espinel, qui, comme on le sait, écrit plus tard, mais rapporte des événements ou anecdotes datant de la fin du XVI^e siècle, raconte, quant à lui, une histoire fort significative : celle de ce Morisque, bon chrétien, qui partit pour Alger précisément par dépit, pour se soustraire au mépris des vieux chrétiens. On se souvient de l'épisode, et du récit que le Morisque fait à Marcos de Obregón :

... me dijo que era bautizado, hijo de padres cristianos, y que su venida en Argel no fue por estar mal con la religión, que bien sabía que era la verdadera en quien se habían de salvar las almas, sino que "yo —dijo— nací con ánimo y espíritu de español y no pude sufrir los agravios que cada día recibía de gente muy inferior a mi persona, las supercherías que usaban con mi persona, con mi hacienda, que no era poca, siendo yo descendiente de muy antiguos cristianos, como los demás que también se han pasado y pasan cada día, no solamente del Reino de Valencia, de donde yo soy, sino del de Granada y de toda España. Lastimábame mucho, como los demás, de no ser recibido a las dignidades y oficios de magistrados y de honras superiores, y ver que durase aquella infamia para siempre, y que para deshacer esta injuria no bastase tener obras exteriores y interiores de cristiano; que un hombre que ni por nacimiento ni por

149. Lope de Vega, *Obras escogidas*, I, éd. Aguilar, Madrid, 1958, p. 1480.

150. B. Joly, loc. cit., p. 520.

partes heredadas o adquiridas se levantaba del suelo dos dedos, se atreviese a llamar con nombres infames a un hombre muy cristiano y muy caballero, y sobre todo ver cuán lejos estaba el remedio de todas estas cosas¹⁵¹.

Si ce Morisque (que Marcos rencontre vers les années 1580) a quitté l'Espagne, c'est donc simplement parce qu'il était excédé par le manque d'égards dont il était l'objet; parce que sa susceptibilité de Morisque riche, et de Morisque doué de la fierté espagnole, avait été blessée par la morgue des vieux chrétiens. Il eût pu en Espagne être un bon chrétien, il l'était même probablement; on l'a contraint à devenir un "renégat". Vicente Espinel lui donne-t-il tort? On pourrait croire qu'il éprouve quelque sympathie pour lui (lorsqu'il souligne par exemple que l'homme possède une fierté et un esprit d'Espagnol, qu'il descend de très anciens chrétiens, et que lui-même enfin est "muy cristiano y muy caballero"); on pourrait croire qu'il va lui donner raison. Mais non, il répond de manière quelque peu évasive, élude le vrai problème, et se garde bien d'approuver les doléances du Morisque. Pedro de Valencia va donc beaucoup plus loin, car on sent qu'il désapprouve cet obstacle qu'une telle attitude apporte à l'assimilation des nouveaux chrétiens.

Après avoir réfléchi sur les raisons de l'inimitié qui existe chez les Morisques à l'égard des vieux chrétiens, Pedro de Valencia étudie les causes de leur puissance. Oui, loin de croire, comme le font les observateurs étrangers (le duc de La Force, par exemple), que ces gens ne sont point redoutables, à cause de leur faiblesse, il déclare tout net: "Son muy de temer como poderosos." Et il s'explique: d'une part, "tienen el Turco y otros grandes imperios de su nación y secta a la mano, con que se pueden juntar"; d'autre part, leur nombre s'est accru —et s'accroît continuellement— de manière spectaculaire. On se souvient que Pedro de Valencia va même jusqu'à imaginer qu'ils le font exprès, afin de pouvoir un jour dépasser numériquement les vieux chrétiens, et alors les expulser d'Espagne. Ils peuvent aisément ourdir intrigues et complots, car s'ils ne peuvent point se reconnaître grâce à la physionomie, ils le peuvent au moins grâce à la langue: "Para este intento ayúdale el ser ellos muy conocidos entre sí, y señalados con la diferencia de la lengua, no sólo de la arábiga, sino que quando hablan la castellana, con el tono y ayre del hablar y con la pronunciación de lo arábigo, que en esto se tienen de conocer y los conocemos demás de los trages y costumbres." Or, voilà une chose bien pernicieuse et une raison supplémentaire de crainte pour les vieux chrétiens: en effet, s'ils ne se reconnaissaient pas, ils ne sauraient pas leur nombre et leur force, et ils ne pourraient pas se réunir; le danger qu'ils représenteraient serait donc infiniment moindre. Et on pousse

151. V. Espinel, *Marcos de Obregón*, Cl. Cast., n° 51, pp. 61-62.

l'inconscience jusqu'à leur permettre de faire "lista y padrón del número de casas y personas que tienen en el reyno y de la hacienda de cada uno". Pourquoi ces listes ou ces recensements? "Dicen que para que repartan entre si las cargas de los tributos con igualdad que les tocan; éste es el pretexto, pero ¿quién les quita que lo hagan ellos principalmente para saber sus fuerzas, y dar aviso de ellas al Turco y a los reyes de África?"

Más monta —ajoute Pedro de Valencia— el inconveniente que aquesto contiene que todos los tributos que ellos pagan... Porque aquestos sus comisarios son alfaquíes y predicadores de el Alcorán, que corren la tierra instruyendo y confirmando a los moriscos con su ley. Assi lo averiguó mui pocos años ha el Tribunal de la Inquisición de Llerena de un Juan López, morisco de Pastrana, comisario, qui pertransiit malefaciendo por toda la Extremadura, predicando el mahometismo. Éste y otros muchos de sus oyentes han sido castigados, y es de temer que hayan quedado muchas raíces de aquel cáncer.

Qu'en effet des *alfaquíes* aient pu ainsi sous quelque fallacieux prétexte, ou sous le couvert de quelque métier approprié à leurs desseins, exercer un ministère de prédication et d'enseignement du Coran, voilà qui semble prouvé par un certain nombre de documents. Bleda expliquera que ce sont les *alfaquíes*, ces hommes instruits dans la science coranique, qui ont excité chez de nombreux Morisques la haine des chrétiens¹⁵².

En ce qui concerne cette question de listes, continue Pedro de Valencia, le remède est facile: il ne faut pas "cometer la cobranza ni repartimiento de aquellos tributos a moriscos, ni a otras personas particulares, sino a los Concejos" (et tant pis si l'opération ne se fait pas "con tanta justificación ni gusto de ellos como por mano de los moriscos"!).

En outre, ces Morisques sont à craindre parce qu'ils feraient, le cas échéant, de bons soldats. Malheur aux vieux chrétiens s'ils venaient donc à prendre les armes contre eux! Ils sont en effet "gente usada en el trabajo, exercitada, ágil, y suelta, y en fin como zebras..., y así son mui buenos para soldados". (Aznar en donnera une image bien différente, lorsqu'il écrira avec mépris: "En el menester de las armas, eran visoñísimos, parte porque avia años que les estavan vedadas y el poco uso inhabilita..., parte porque eran cobardes y afferminados, como lo pedía el flaco empleo de su vida y el afferminado modo de criarse"¹⁵³.) Pedro de Valencia continue son exposé en expliquant combien ils sont habitués au travail et à la peine —et ce qu'il dit est ici encore exactement l'antithèse de ce que soutiendra Aznar. Celui-ci dira: "Eran dados a oficios de poco trabajo", et Pedro de Valencia écrit au contraire: "Los moriscos por la

152. Bleda, *Corónica...*, op. cit., p. 861.

153. Aznar Cardona, op. cit., 2^e partie, f. 35.

mayor parte son cavadores, segadores, pastores, hortelanos, correos de a pie, recueros, herreros, y de otros oficios de trabajo y ejercicio"; "están hechos —ajoute-t-il— a pasar con qualquiera, poca, y mala comida y gastar poco, y quando no fuese más de el no beber vino es una grande ventaja que nos tienen para en la guerra".

Sans doute, la représentation qu'il a faite de la "grandeur de la enemistad" des Morisques, et de leur "comodidad para ofender", offre-t-elle des inconvénients, et Pedro de Valencia en a conscience; en effet, elle pourrait causer chez les vieux chrétiens "desmayo y desesperación del remedio", ou bien, ce qui ne serait pas mieux, elle pourrait "incitar a ira y enojo apasionado y desmoderado, para hacer castigo injusto, y de hecho tomar venganza de esta gente, y procurar acabarla aunque fuese por vía no justa". Mais Pedro de Valencia se ravise: non, cela serait à craindre si ce discours était écrit pour le grand public; mais ce n'est pas à lui qu'il s'adresse: ce traité est destiné au roi et à son Conseil. C'est pourquoi l'auteur a raison de parler. En effet, si on en est arrivé à une situation aussi dangereuse, c'est parce qu'on n'a pratiquement pas agi; mais il y aura certainement une amélioration sensible si on prend enfin les décisions qui s'imposent.

Suit un des uniques passages érudits du traité. L'auteur fait un certain nombre de considérations appuyées sur la Bible, l'histoire ancienne; il évoque par exemple le droit de citoyenneté chez les Romains, etc.; il s'appuie beaucoup en particulier sur la *République* de Platon. Il revient ensuite directement aux Morisques, et étudie les différentes solutions qui peuvent paraître possibles pour régler le problème. Ces solutions sont les suivantes: la mort; la captivité; l'expulsion; le transfert; la dispersion; la conversion; et enfin les mariages mixtes. Il va, annonce-t-il, examiner en détail chacun de ces moyens pour exclure ceux qui sont illicites.

La première solution serait la "excisión", c'est-à-dire: "matar y acabar a los enemigos". Pedro de Valencia, bien entendu, rejette ce procédé radical et cruel. Et pourtant, certains lui objecteront peut-être, prévoit-il, que le massacre des Morisques ne serait pas une mesure injuste, "siendo tan notorio el odio capital que nos tienen y tan grande el riesgo en que el reyno está por ellos que ya han dado causas de guerra justa matando cada día muchos cristianos españoles en sus lugares y por los caminos, como lo hacen en cogiéndolos a solas, y todas las veces a su salvo, sin ira ni ofensa particular, más de por la ofensa de la nación y de la ley", ce qui montre clairement "su voluntad y deseo de matarnos a todos". Sans doute, mais, comme le déclare raisonnablement Pedro de Valencia, "toda esta sospecha y probabilidad no da causa bastante para justa guerra contra toda la nación". D'autres lui objecteront aussi peut-être qu'il est

un autre biais pour venir à bout des Morisques: si justice ne peut être faite par une juste guerre (ou un juste massacre), qu'au moins justice soit faite par les bons soins de l'Inquisition: "... a lo menos cada uno de ellos vive de manera que se puede tener por vehementíssimamente sospechoso en la fe, y debieran ser presos y castigados por el tribunal de la Inquisición." Non, répond encore Pedro de Valencia; ils sont trop faibles, aussi l'Inquisition ne doit-elle pas se montrer trop sévère à leur égard: "Pero no que por solos aquellos indicios haya de proceder el Santo Oficio, que es muy exacto juicio, para gente tan flaca, y vemos que se enojan y endurecen más con él, y no se edifiquen..."

Pedro de Valencia exclut aussi l'hypothèse de la captivité; quant à l'expulsion, c'est-à-dire "echarlos de el Reyno para que se fueren a Berbería, o a tierras del Turco, o donde todos o cada uno quisieren", il est évidemment particulièrement intéressant de connaître sa pensée sur ce sujet —à l'époque où un certain nombre de ses contemporains la réclamaient déjà avec insistance. Il étudie d'abord la question de leurs biens (et, en outre, de leurs enfants): les leur laisserait-on emporter, oui ou non? Le problème est posé en termes simples, mais la réponse est plus complexe: "Quitándoles algo de lo que es suyo, y tan querido, es más rigoroso y grave el castigo, y requiere más justificación. Aunque no se les quite nada, el destierro de suyo es pena grave, viene a tocar a mayor número de personas, y entre ellas a muchos niños inocentes. Si se les quitan las haciendas, infámase todo el hecho, como procedido de... codicia." (Comme l'insinuera en effet le *Mercure françois* après l'expulsion, certains ont vu là "l'intention des Espagnols sur ce bannissement des Morisques": "pour le grand proffit qu'ils ont laissé en Espagne de leurs immeubles"¹⁵⁴.) Voilà donc un inconvénient grave: l'honneur de l'Espagne est en jeu! Si on retient leurs biens, on sera accusé d'avoir agi par intérêt. Si au contraire on les laisse partir avec toutes leurs richesses, il y aura aussi un redoutable inconvénient: "Pues si se havían de ir con sus haciendas bien armados irían, y de buena gana los recibiría el Turco o para servirse de ellos, o para despojarlos." Les Turcs pourront se servir d'eux: on voit le péril. Mais "juntar tan grande número de gente enemiga, enojados y desesperados, haviéndoles quitado los hijos y las haciendas, embiarlos a Berbería", est une solution extrêmement dangereuse: on pourrait alors s'attendre à ce qu'ils reviennent, avec l'aide du Turc, si celui-ci veut bien prendre en charge la restitution des exilés dans leurs biens et leurs terres, "como causa pía en favor de hombres agraviados y echados de sus casas". Donc si l'on choisit l'expulsion, quelle que soit la solution qu'on adopte, elle présentera de très gros inconvé-

154. *Mercure françois*, op. cit., f. 17.

nients. Et puis, ne serait-ce pas pitoyable que de voir partir tous ces malheureux? "Qué corazón christiano havría de haver que sufriere ver en los campos, y en las playas, una tan grande muchedumbre de hombres y mugeres bauptizados y que dieren voces a Dios y al mundo que eran christianos y lo querían ser, y les quitaban sus hijos y haciendas, por avaricia y por odio, sin oírlos, ni estar con ellos a juicio, y los embiaban a que se tornasen moros." La prévision de Pedro de Valencia devait s'avérer tout à fait exacte, et de nombreux Morisques partirent en effet en répétant à grands cris qu'ils étaient chrétiens; on pense à ce passage des *Mémoires* de Richelieu:

Il est impossible de représenter la pitié que faisait ce pauvre peuple, dépouillé de tous ses biens, banni du pays de sa naissance: ceux qui étoient chrétiens, qui n'étoient pas en petit nombre, étoient encore dignes d'une plus grande compassion, pour être envoyés comme les autres en Barbarie, où ils ne pouvoient qu'être en péril évident de reprendre contre leur gré la religion mahométane. On voyoit les femmes, avec leurs enfants à la mamelle, les chapelets en leur main, qui fondaient en larmes et s'arrachoient les cheveux de désespoir de leurs misères, et appeler Jésus-Christ et la Vierge, qu'on les contraignoit d'abandonner, à leur aide¹⁵⁵.

Bref, l'impression serait déplorable, prédisait Pedro de Valencia; on dirait que cette expulsion révèle, de la part du roi, sinon de la cupidité, du moins de la lâcheté, de la peur, et de qui? de quelques pauvres individus humiliés et désarmés. "Represéntese — continue l'auteur — lo que es verosimil que allí pasaría: Muchos de ellos que no tenían hacienda ni dexaban acá nada sentirían poco la partida; los que eran moros de corazón estarían alegres y tendrían todo por ganancia, a trueco de huir y criar sus hijos libremente en la ley de Mahoma; éstos y los alfaquies confortarían a los demás en el paganismo, reprehendiendo y amenazando a los que dixesen ser christianos, o mostrasen disgusto de ir a ser moros." Sans doute, dira-t-on, pourraient-ils s'en aller — s'ils étaient réellement chrétiens — vers des terres chrétiennes, vers la France par exemple; mais ceux qui, parmi eux, sont des musulmans convaincus entraîneraient les autres, les hésitants, les faibles, vers l'Afrique; du reste, si un grand nombre d'entre eux s'en allait en France, ce ne serait pas non plus une solution idéale: "... ni allá estarían seguros en la fe, ni nos estaría muy bien tampoco." En outre, ce serait maladroit que de perdre ainsi tant de familles de vassaux, alors que l'Espagne a besoin de bras, a besoin d'une population active et travailleuse. Bref, Pedro de Valencia souligne en conclusion "la impiedad que está en darles licencia y embiarlos que se vayan a ser moros, y soltar de todo la esperanza de que en algún tiempo

155. *Mémoires du cardinal de Richelieu*, op. cit., pp. 125-126.

llegarían a ser verdaderos cristianos, y el riesgo de... juntar tanta gente belicosa". Cette solution-là, va-t-il même jusqu'à dire, est encore plus irrationnelle et plus impie que le massacre ou la captivité.

La quatrième solution étudiée par Pedro de Valencia est la "translación o transmigración": ne pourrait-on pas envoyer les Morisques, tous ensemble, ou en trois ou quatre groupes (ou plus), "como colonias", "a otras partes [del] Imperio, a Nápoles, Sicilia, Lombardía, a Flandes, a las Indias occidentales, o dentro de España a otra parte donde no estén cercanos al Mediterráneo". Les Morisques du royaume d'Aragon, de Valencia, de Murcie, déclare l'auteur, si on les envoyait dans une autre partie d'Espagne ou à Milan, "estarían menos mal... que adonde aora están, no lo dudo"; "pero a Indias, en ninguna manera conviene, porque harian daño en los indios".

On le voit donc, les quatre remèdes qui viennent d'être étudiés sont injustes ou ne conviennent pas. Mais il en reste d'autres, qui, eux, conviennent parfaitement. C'est d'abord la dispersion ou répartition des Morisques dans tout le royaume. Mais il faut que cette dispersion soit tout à fait fragmentée, que, dans une même ville ou dans un même village, on ne les laisse pas ensemble, qu'ils habitent non pas groupés, mais dans des quartiers différents. Si la dispersion qui fut exécutée après la guerre des Alpujarras n'a pas donné de bons résultats, c'est parce qu'on n'a pas observé cette règle. "La dispersión que se hizo de los de Granada fue mui por grosero, vinieron a caer muchos en cada lugar, de manera que se juntan y hacen pueblo de por sí. A lo menos si al principio no se repartieron así, ellos buscando sus ganancias y huyendo del mal tratamiento que los hacen en las aldeas, se han recogido todos a las ciudades y pueblos grandes, y no ha quedado ninguno en aldeas ni pueblo de labradores." On les réunit également en quelque sorte en vase clos pour l'accomplissement de leurs obligations religieuses, et ce n'est pas souhaitable: "Júntanse también contra su voluntad para oír missa y para la doctrina, diligencias que hacen poco efecto para que ellos se mejoren, y aficionen a la fe, y que los irritan, y los juntan en comunicación de su secta y de su deslealtad. El que no es cristiano, ni gusta de oír missa, por que aborrece la fe, ni aprovecha ni le vale nada para con Dios ni para con los hombres llevarle forzado." Donc, il serait bon qu'on les répartisse; mais il ne faudra pas les perdre de vue; ils seront connus grâce à des listes, et ils devront rester à demeure dans les villes et bourgades où on les enverra. En effet, "es mui pernicioso que salgan fuera, y sean caminantes y arrieros. Por esta vía toman noticia de todo el Reyno, y hacen bien el oficio de espiar, y se corresponden y comunican para unión y revelión".

Le danger représenté par ces Morisques itinérants était-il réel? Il est

probable que oui. Précisément dans la région où se trouvait Pedro de Valencia, les turbulents Morisques de Hornachos avaient une prédilection pour ce métier: "Eran muchos arrieros —écrira d'eux Salazar de Mendoza—, y sabían por este camino, con mucha facilidad, todo lo que passava en España, y aun fuera"¹⁵⁶. Aux Cortes en tout cas (dans le mémoire qui fut lu pour la première fois le 16 novembre 1593, et fut repris à la séance du 9 juin 1598), on émit le voeu que les Morisques fussent consacrés exclusivement à l'agriculture, et qu'on ne leur permit en aucun cas d'exercer des métiers itinérants¹⁵⁷: la raison essentielle qui fut alléguée pour ce souhait était l'abondance de brigandages et de délits de toute sorte que permettait aux Morisques l'exercice de ces métiers (un passage de Vicente Espinel corrobore ce reproche: Marcos de Obregón évoque les meurtres perpétrés sur les grands chemins, vers les années 1580, par les Morisques —ainsi, d'ailleurs, que par les gitans¹⁵⁸).

Cette solution de la dispersion des Morisques présente cependant des difficultés, Pedro de Valencia en est pleinement conscient. "En este [remedio] de la dispersión se ofrecen dificultades, que en fin es destierro, y descomodidad grande para los que han de ser esparcidos, y han de perder mucho de sus haciendas, y así conviene justificarlo." En outre, autre difficulté: "es menester poblar la tierra que se despuebla", et enfin, troisième inconvénient: "S. M. y los señores de los lugares de moriscos perderán mucho"; sans doute trouvera-t-on des vieux chrétiens pour venir repeupler les villages abandonnés par les Morisques, mais "no son tan fructuosos para los señores, ni les han de pagar los tributos que los moriscos". Les Morisques qui appartenaient à des seigneurs (c'était le cas notamment dans le royaume de Valence) représentaient pour leurs maîtres une très grosse source de revenus, au point que c'en était même devenu proverbial. B. Joly ne manqua pas d'en être informé, lors de son passage dans le Levant espagnol: les Morisques qu'il y a vus, dit-il, sont "tenus comme serfs par les seigneurs ausquelz ilz sont serviables cruellement; doibvent le travail de leur journee, la poule, l'oeuf et autres vivres pour le quart du pris ordinaire, payent des terres que l'on leur loue quasi tout le revenu, pratiquans le soustenement de leurs vies sur la misere et escharseté d'icelle et sur le travail continual auquel ilz sont constraintz de vacquer; par ce moyen, les seigneurs les supportent pour le grand proffit qu'ilz en retirent"¹⁵⁹. Ces seigneurs auraient donc à subir de lourds préjudices, du fait du départ de leurs Morisques. Donc, la solution qui consisterait à répartir les nouveaux chrétiens à travers toute

156. Salazar de Mendoza, *Origen de las dignidades seculares de Castilla y León*, Madrid, 1657, f. 184 v.

157. *Actas de las Cortes de Castilla*, t. XXVI, p. 163.

158. V. Espinel, op. cit., Cl. Cast., n° 43, p. 244.

159. B. Joly, loc. cit., p. 524.

l'Espagne, si elle n'est pas à rejeter, n'en est pas moins quelque peu boiteuse. On sera obligé cependant d'y avoir recours...

La plus grande entreprise vers laquelle il faille porter ses efforts, c'est, en définitive, la conversion; mais cette solution ne va pas sans celle qui a été indiquée précédemment: pour que l'on puisse tenter avec profit un nouvel effort de conversion, il importe en effet que les Morisques soient dispersés. Pedro de Valencia brosse de la situation, quant à l'enseignement religieux des Morisques, un tableau assez sombre:

Por un rector o cura a quien ellos quieren mal, y entienden que los quiere mal, y que los roba, que les dice cuatro palabras en la iglesia, hay para cada morisco quinientos y más de su nación, padres, madres, parientes y amigos, a quien creen de buena gana, que les enseñan de noche y de día a ser moros, y están burlando de nuestra fe, y de las ceremonias sagradas. Por esto no les aprovecha la doctrina aunque se les predique mui convenientemente, porque son muchos, y todo el pueblo los corruptores, y uno solo el corrector o rector...

Es cosa lastimosa que los ayamos dexado ya, como cosa desesperada... De manera que no solamente no se hacen nuevas y particulares diligencias con ellos, sino que los obispos y curas de los lugares donde están moriscos los olvidan como si no fuesen del rebaño, y no cuidan de instruirlos ni sacramentarlos como a los demás fieles, y quando todo el pueblo es de moriscos se dice, como por donaire, que "el cura de aquel lugar tiene beneficio simple sin cargo de ánimas".

Tous les supérieurs ecclésiastiques sont fautifs, déclare fermement l'auteur, "aunque parezca que esta desconfianza nos viene de la consideración de la reveldia y pertinacia obstinada de los mismos moriscos, viendo que no bastan con ellos para olvido de su secta y para afición a la fe tantos años como ha que se convertieron, ni las diligencias que con ellos se han hecho ni los castigos...". Il passe au crible de sa critique les méthodes utilisées: "Lo que aora se hace para la enseñanza de los moriscos, que es compelerlos a oír missa, y sermones, y aprender la doctrina..., son diligencias que presuponen fe, y persuasión interior." Il reproche aux sermons d'être inadaptés; les prédicateurs veulent surtout faire ostentation d'esprit, sans songer à se mettre à la portée de leurs ignorantes ouailles. Quant au catéchisme, il est absolument incompréhensible pour eux: "Es como si se le mostrasen en griego, o en otra lengua que no entiendiesen, y así no les pasa de los oídos y de la lengua." Il vaut mieux, conseille sagelement l'auteur, ne dire que quatre ou cinq mots bien adaptés au niveau de chacun des disciples, "que recitarle de palabra diez mil veces el símbolo y las oraciones y mandamientos, sin que el oyente entienda, ni se aficione, ni crea más un día que otro".

Pedro de Valencia n'est pas le seul, à cette époque, à faire reproche aux ecclésiastiques de leur incurie à l'égard des Morisques. Dans un mé-

moire qui doit dater de la dernière décennie du XVI^e siècle; le licencié Martín de Cellorigo, "abogado de la Real Chancillería, y del Santo Oficio, de la ciudad de Valladolid", accusait de négligence les prêtres, et tout particulièrement les prélats¹⁶⁰. Le P. Sobrino, religieux franciscain, dans un mémoire datant de l'année 1608, rappelle les résultats encourageants obtenus par l'évêque d'Orihuela, J. Estevan, qui, en 1599 et 1600, était allé en personne, accompagné par onze autres prédicateurs, prêcher devant les Morisques de son diocèse; les résultats, s'ils ne furent pas aussi brillants qu'il l'aurait souhaité, dépassèrent cependant l'attente générale: les Morisques en effet s'habillèrent en chrétiens, les enfants apprirent le catéchisme, et quatre-vingt quatre grandes personnes confessèrent leurs erreurs et embrassèrent résolument la foi catholique. Le P. Sobrino conclut qu'avec une action et un zèle convenables, on aurait pu peut-être aboutir à une conversion générale et véritable des Morisques¹⁶¹.

Pour cette conversion qu'envisage Pedro de Valencia et qui lui paraît possible, quels moyens préconise-t-il?

Il faut d'abord demander à Dieu la conversion des Morisques, avec jeûnes et prières; d'autre part, il importe de les empêcher —sous la menace de peines raisonnables— de "usar las ceremonias, trages y costumbres de moros"; mais il ne faut pas que cette prohibition soit faite d'une manière trop rigoureuse, il ne faut pas qu'il y ait intervention du Saint-Office, "porque con el proceder tan exacto se obstinan, y se conjuran para no declarar unos contra otros; y los castigos graves, muertes, gale ras, azotes y confiscaciones de bienes, no los reciven como correcciones, sino como venganzas de enemigos, y se empeoran más y más. De los hábitos y infamias no hacen caso: por que antes causan honra que afrenta en ellos. Por esto los que no tienen hacienda que les confisquen confiesan luego..., mas los ricos, por la mayor parte, niegan siempre". Il est remarquable de voir la profonde connaissance que Pedro de Valencia, cet homme de cabinet pourtant, avait des Morisques: on voit qu'avant de prendre la plume, il a étudié le problème à fond. La remarque qu'il fait ici à leur propos, objectivement, sans animosité, d'autres la referont plus tard, et ce sera une pièce de plus contre eux à leur dossier. Oui, loin d'être humiliés lorsqu'ils avaient été châtiés par l'Inquisition, ils en éprouvaient de l'orgueil, c'était un honneur pour eux; ceux d'entre eux qui avaient eu le courage de "résister" d'une manière plus ostensible, et qui, partant, avaient été poursuivis et punis par le Saint-Office, ceux-là, leurs coreligionnaires les vénéraient et les considéraient presque comme des saints; loin d'être

160. Ce "Memorial" (sans date et sans titre) est relié à la suite du *Memorial de la política necessaria* adressé au roi par M. González de Cellorigo; il en existe deux exemplaires à la Bibliothèque Nationale de Madrid: R-9267 et R-13027.

161. Document édité par P. Boronat y Barrachina, *Los moriscos españoles y su expulsión*, Valencia, 1901, t. II, pp. 700-706.

notés d'infamie, comme c'eût été le cas parmi les vieux chrétiens, ils étaient —comme le notera plus tard le R. P. Fonseca, "a los que más honravan y estimavan y a sus hijos casavan con las más ricas y principales de las aljamas" ¹⁶². Les Morisques conservaient même comme de précieuses reliques les pierres avec lesquelles avaient été lapidés les apostats; ils allaient rechercher corps et pierres à la faveur de la nuit; ils vénéraient ces apostats comme des martyrs. On pense à l'histoire (racontée par Fonseca) de ce Morisque qui, assistant à la lapidation d'un de ses coreligionnaires, ne put s'empêcher, dans son enthousiasme, de lui crier: "Ora tú has muerto como muy honrado", et qui fut aussitôt, bien entendu, trainé par la foule vers les cachots de l'Inquisition ¹⁶³.

Il faut donc, déclare Pedro de Valencia, traiter les Morisques avec douceur —puisque toutes ces rigueurs sont vaines. Il faut enfin qu'on les laisse, comme ils l'entendent, contracter des mariages mixtes. "Los matrimonios libres han de ser, y no se les pueden prohibir, y antes ha muchos a[ños] que se desea que los moriscos se mezclasen así." On en arrive même là à une des solutions les plus heureuses au problème morisque: la "permixtion": c'est, écrit Pedro de Valencia (en appuyant sa thèse sur un assez grand nombre d'exemples empruntés à la Bible et à l'histoire ancienne), le meilleur remède qui existe au monde; il ne faut pas hésiter à offrir aux Morisques en mariage des "vieilles chrétiennes" jolies et nobles.

On le voit, loin de considérer avec Cervantes que les Morisques sont des vipères que l'Espagne n'a que trop longtemps conservées dans son sein, Pedro de Valencia estime que, par la douceur, par des rapports amicaux et humains, on peut réussir à les gagner:

Conviene pues que esparcidos los moriscos se trate de su verdadera conversión con amor y charidad, que vean ellos que los queremos bien, para que se fíen de nosotros, que en pareciendo por las obras, y no por las palabras solas, que están bien informados y seguros en la fe, no sean notados ni distinguidos... ni forzados para oír missa y doctrina, ni con carga de tributos especiales... que... los que fueren naciendo de matrimonios de cristianos viejos y moriscos no sean tratados ni tenidos por moriscos, que a los unos ni a los otros no los afrentemos ni desprecí[e]mos. Así procurarán mezclarse con cristianos viejos y lo alcanzarán, y se preciarán de cristianos y de honrados, y se querrán encubrir.

Bref, "conviene... no que los moriscos sean iguales en los oficios y honra en el Reyno con los cristianos viejos, sino que los moriscos se acaben". Oui, qu'il n'y ait plus de Morisques. Mais qu'on le comprenne bien! "El acabar los moriscos con muerte o con expulsión, ya mostré que ni es justo

162. D. Fonseca, op. cit., p. 125.

163. Ibid., p. 117.

ni hacedero, ni en manera alguna conveniente"; mais il y a un autre moyen d'en finir avec eux, c'est tout simplement de les assimiler.

Pedro de Valencia, après avoir dit ainsi nettement le fond de sa pensée, donne encore quelques recettes pratiques: il faut envoyer dans des collèges les "muchachos de mejor habilidad y tales hijos de los moriscos"; et si certains d'entre eux "viniesen a ser clérigos o religiosos, sería muy conveniente": en effet, ils essaieraient de convertir leurs familles. D'autre part, il n'est pas souhaitable de permettre aux Morisques les métiers qui leur donnent l'occasion de prendre trop d'exercice physique —et donc en somme de s'exercer pour une guerre éventuelle. Mais qu'ils soient commerçants, et qu'ainsi ils s'enrichissent, à la bonne heure! "No es inconveniente, antes las riquezas hacen a los hombres cobardes, y que rehúsen el ponerse en peligro, y dexarlas o perderlas... Es muy cierto que ninguno de los moriscos, mercaderes ricos, deseará que haya guerra, ni será para pelear." Les Morisques, Pedro de Valencia l'a déjà fait remarquer, sont agiles comme des zébres; aussi faut-il éviter de les laisser vivre dans des villages de montagne: ils n'auraient alors que trop de facilités pour chercher refuge et résister dans la sierra, en cas de rébellion:

También pues los moriscos de su nacimiento y manera de vivir son como zebras montaraces..., y éstos se suelen ir a las sierras a hacerse fuertes en ellas, y ya que no para revelión a lo menos para huir del castigo de los delitos, se acogen y esconden en los montes, como vemos que acontece aquí cerca en Hornachos. Conviene quitarles los pueblos que están en sierras y montañas espesas.

On voit que les turbulents Morisques de Hornachos faisaient déjà parler d'eux à l'époque (et Pedro de Valencia devait d'autant plus en entendre parler que Hornachos n'est pas très éloigné de Zafra).

Au moment de déposer la plume, le conscientieux Pedro de Valencia s'inquiète: n'a-t-il pas oublié quelque moyen possible? quelque efficace remède ne lui aurait-il pas échappé? C'est qu'il n'est pas "versado prácticamente en estas materias"; il a livré au papier, honnêtement, les solutions que, dit-il, "por lección o meditación puedo alcanzar", et il a exprimé clairement son avis sur chacune de ces solutions. En résumé, ajoute-t-il, "dicho he mi parecer con resolución: eligiendo para cura total la dispersión en primero lugar; y después de ella (en orden, no en dignidad) la conversión, y finalmente para sanidad perfecta la permixtión".

Tel est donc ce mémoire, dont les qualités essentielles sont la clarté et l'objectivité d'une part, et d'autre part le souffle d'humanité qui l'anime. Il en faut souligner aussi la largeur de vues. Pedro de Valencia écrit de son cabinet sans doute, mais son esprit ouvert embrasse tous les problèmes posés par les Morisques, songe à tous les aspects de la question; il les étudie méthodiquement, sans passion, et recherche constamment des solu-

tions qui soient pour le plus grand bien de l'Espagne et des Morisques à la fois. Il écrit avec l'esprit froid, et cependant, à travers les lignes, on devine la chaleur humaine.

C'est un très beau mémoire que celui-là, et qui eût été digne d'être connu et répandu en Espagne. Mais il devait être voué à l'oubli. La voix du grand humaniste, si elle n'était pas totalement isolée, ne devait pas cependant trouver d'écho ; les voix qui réclamaient l'expulsion à grands cris ne tarderaient point à l'étouffer.

Et pourtant, comme nous venons de le dire, quelques autres voix s'unissaient à la sienne pour réclamer des mesures qui fussent marquées au coin de la raison et de l'humanité. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer le mémoire de Martín González de Cellorigo, qui, quelques années plus tôt, prenait parti pour des solutions humaines. Il avait vu les Morisques de près, de par ses fonctions au Tribunal de l'Inquisition ; il ne les condamnait pas totalement. Il savait, comme Pedro de Valencia, qu'un grand nombre d'esprits en Espagne réclamaient des solutions radicales au problème morisque, mais il ne les approuvait pas. Sans doute ne se cachait-il pas le danger que les Morisques représentaient pour la religion et pour le pays, danger qui naissait de leur appartenance à l'Islam, de leur fidélité cachée à la religion de leurs pères —en fait de leur crypto-islamisme. Mais ce n'était pas une raison pour les éliminer. Avant Pedro de Valencia, González de Cellorigo examinait déjà —et repoussait— les cruelles solutions proposées par certains de ses contemporains, solutions qui n'aboutiraient, en définitive, qu'à perdre leurs âmes irrémédiablement. Ce qu'il préconisait, c'était la conversion des Morisques. Les tentatives faites jusque là avaient été, estimait-il, insuffisantes, et il y avait à cet égard chez certains ecclésiastiques une négligence évidente, qu'il fallait bien regarder en face pour essayer d'y remédier. Outre ces nouveaux efforts de conversion, González de Cellorigo n'avait garde d'oublier quelques remèdes pratiques ; entre autres, il eût été bon, après avoir fait faire un recensement précis des Morisques, de leur faire évacuer les lieux dans lesquels ils représentaient plus particulièrement un danger —les côtes notamment—, et de les répartir à travers toute l'Espagne, mais en les séparant les uns des autres le plus possible (on voit que les idées de González de Cellorigo coïncident presque exactement avec celles qu'exprime, un peu plus tard, Pedro de Valencia). Il faudrait veiller en outre, recommandait González de Cellorigo, à ce qu'ils ne pratiquent plus la langue arabe, et aussi à ce qu'ils ne sortent pas des bourgades où on les installerait ; le métier de muletier, notamment, qui leur donnait tant d'occasions favorables pour espionner ou fomenter des troubles, ou qui leur permettait tout simplement de ne pas accomplir leurs devoirs religieux, devait leur être absolument interdit.

Nous avons vu Pedro de Valencia déclarer prudemment, lui aussi,

qu'il fallait éviter que les Morisques exercent des métiers de ce genre; or, c'était là une occupation qu'ils prisaient fort, si l'on en croit les nombreux témoignages que l'on possède à ce sujet. On sait que Cervantes, au chapitre 16 de la première partie du *Quichotte*, parle d'un muletier qui est plus ou moins parent de Cide Hamete Benengeli, et qui est donc certainement Morisque, bien que Cervantes ne le précise point. Ce personnage était un des riches muletiers d'Arévalo: ce détail n'a pas manqué de retenir l'attention de Clemencín, qui y apporta une note intéressante et documentée¹⁶⁴. Il évoque en particulier les muletiers de Hornachos; mais il n'y a aucune raison de le suivre lorsqu'il déclare: "Ocurre sin violencia la sospecha de que en este episodio de la venta aludió a los moriscos de Hornachos, y que si supuso al suyo de Arévalo, donde no se sabe que hubiese moriscos, sería por disimular su intención y malicia." Cette remarque vient, évidemment, de ce que Clemencín ignorait l'existence d'une communauté morisque à Arévalo; elle existait pourtant, et elle était même florissante (369 Morisques, d'après le recensement de 1594)¹⁶⁵. Il est tout à fait vraisemblable que Cervantes en ait eu connaissance, et que le muletier qu'il évoque dans le *Quichotte* soit bel et bien un authentique Morisque d'Arévalo (on remarquera à ce propos, une fois de plus, la fascination exercée sur l'esprit de Cervantes par les richesses qu'il soupçonnait chez les Morisques: est-ce un hasard si le personnage dont il nous parle là est justement "uno de los ricos arrieros"?).

Le travail que González de Cellorigo préconise essentiellement pour les Morisques, c'est celui de la terre. L'Espagne a besoin d'avoir de bons paysans. Ceux-là ne peuvent pas servir leur pays par l'épée, ils le serviront par la charrue... Il faut prendre, recommande d'autre part Cellorigo, toutes les mesures qui s'imposent pour que les Morisques entendent la messe le dimanche (et partant, deviennent peut-être de vrais chrétiens). En particulier, il faut veiller à ce qu'ils ne passent pas la nuit en pleine campagne, et n'habitent pas des lieux isolés, ce qui favorise nettement l'inobservance des préceptes religieux. Or, déclare fermement González de Cellorigo (et cette déclaration est à retenir), si les Morisques étaient bons (il veut dire, évidemment: s'ils étaient de bons chrétiens), ils seraient extrêmement utiles à l'état et aux vieux chrétiens, du fait de leur aptitude au travail. Mais hélas! on n'en est pas là, il s'en faut de beaucoup. Il y a au contraire de fortes chances pour qu'ils ne soient pas chrétiens du tout: et la preuve, c'est qu'au lieu de rougir de ce nom de Morisques qu'ils devraient essayer de faire oublier, ils en sont très fiers! Qu'à cela ne tienne! Il faut que les vieux chrétiens veillent à ce que ce mot tombe en désuétude,

164. Clemencín, éd. du *Don Quijote de la Mancha*, IV centenario, p. 1153.

165. Cf. J.-P. Le Flem, *Les Morisques du N.O. de l'Espagne en 1594 d'après un recensement de l'Inquisition de Valladolid*, in *Mélanges de la Casa de Velásquez*, t. I, 1965, p. 237.

qu'ils évitent de les appeler ainsi, et que soient châtiés ceux qui continuaient à utiliser ce terme injurieux. Il importe surtout que, dès leur plus tendre enfance, on dispense aux Morisques un enseignement chrétien ; González de Cellorigo, entre autres moyens, préconise la fondation de séminaires qui leur soient réservés ; il faudra qu'on les accepte d'abord dans les petits séminaires, qui seront les pépinières où commenceront à se former ceux qui rejoindront ensuite les grands séminaires, et seront à même, après leurs études, d'aller évangéliser leurs familles et leurs amis, qui les accueilleront mieux qu'ils n'accueillent les vieux chrétiens : Cellorigo se montre sur ce point, semble-t-il, quelque peu naïf et utopiste. Il est loin d'être certain que les Morisques eussent accueilli plus favorablement des prêtres de leur "race". Il paraît plus probable qu'ils les auraient regardés avec réprobation, comme des renégats, ainsi qu'ils firent à la veille de la rébellion des Alpujarras, lorsqu'ils assaillirent le couvent des Jésuites de Grenade, où se trouvait un religieux morisque, le Père Albotodo : "le deshonraron de perro renegado —raconte Mármos—, que siendo hijo de moros, se había hecho alfaqui de cristianos"¹⁶⁶.

Mais González de Cellorigo, confiant dans le bon résultat de cette thérapeutique, développe imperturbablement ses théories. Il faudrait, déclare-t-il encore, que l'on repartît à zéro, en quelque sorte ; que le pape lave les Morisques de toutes les fautes passées en leur accordant un édit de grâce. Et pourtant, Cellorigo ne se cache pas les difficultés. Il sait qu'il s'agit là de gens obstinés, que la tâche est bien lourde, et qu'il sera très difficile de les réduire. Aussi, au moment de conclure, son optimisme se met-il à vaciller. En définitive, il n'est plus absolument certain des remèdes qu'il propose. Le Morisque, dans son esprit, est-il réellement assimilable ? Il se le demande. Et son mémoire ne se termine pas par une note encourageante, car il laisse entrevoir l'éventuelle nécessité de l'expulsion.

Il est intéressant de comparer les deux mémoires. Celui-ci nous montre en González de Cellorigo un homme qui, en dépit de la belle assurance avec laquelle il émet certains conseils, est plus pessimiste que Pedro de Valencia, moins nuancé aussi, et qui, par exemple, se montre beaucoup plus dur que l'humaniste dans les châtiments qu'il préconise : c'est ainsi qu'il n'hésite pas, lorsqu'il parle de l'obligation pour les Morisques d'abandonner la langue arabe, et de vivre dans les lieux qui leur auront été fixés, à recommander pour les contrevenants des châtiments cruels qui vont jusqu'à la peine capitale. Une telle cruauté est tout à fait étrangère à l'esprit de Pedro de Valencia.

Il est également intéressant de confronter avec son mémoire les documents de cette époque émanant de l'épiscopat, notamment un texte assez

166. Mármos, op. cit., p. 185 a.

inattendu de l'archevêque de Valence : on est tout étonné en effet de rencontrer, dans les rangs (bien clairsemés !) de ceux qui ont rompu une lance en faveur des Morisques (ou tout au moins qui les ont montrés comme étant encore assimilables), l'archevêque Juan de Ribera, qui devait devenir peu de temps après leur redoutable adversaire. Le prélat présenta en effet au roi Philippe II, à la fin du xvi^e siècle, un mémoire au ton fort modéré sur l'instruction des Morisques de Valence¹⁶⁷. Il commence par y dénoncer l'insuffisance des moyens d'évangélisation mis en oeuvre jusqu'à une date récente ; il a, quant à lui, augmenté le traitement des curés et créé de nouvelles cures, mais on trouvera difficilement des prêtres en nombre suffisant pour occuper ces postes ; aussi pourrait-on utiliser des moines, mais il faudrait, bien entendu, qu'ils soient de vie exemplaire. Le prélat supplie le roi de lui accorder son appui ; si Sa Majesté, dit-il, ne veut pas prendre à coeur véritablement cette affaire, alors elle est si difficile qu'il est inutile de l'entreprendre. Il a observé, du reste, une certaine modification depuis quelque temps dans l'attitude des Morisques : ils sont dans l'expectative, et peut-être dans la crainte. C'est le moment d'agir... Ribera insiste sur la nécessité de les assimiler totalement. C'est ainsi qu'il ne faut pas leur donner de juridiction spéciale ; il est aberrant, par exemple, que dans la ville de Valence, où il n'y a que trois familles de Morisques, ils aient une juridiction différente de celle des vieux chrétiens. D'autre part, il est certaines fonctions qu'il convient d'interdire absolument aux Morisques. Ces précautions prises, on arrivera peut-être à les assimiler. Mais le prélat ne se fait guère plus d'illusions à leur sujet que González de Cellorigo ; et en effet, c'est sur une note assez pessimiste qu'il termine, lui aussi, son mémoire ; il faut faire des efforts pour leur conversion, sans doute, mais il reste qu'on a peu d'espoir de pouvoir les réduire.

Ces efforts en vue de la conversion des Morisques se concrétisèrent par l'organisation de sortes de "missions" à l'usage des nouveaux chrétiens. Le patriarche de Valence envoya à cet effet des prédicateurs dans un certain nombre de bourgades de Morisques, et les munit, à l'intention des curés, de lettres de recommandation¹⁶⁸ ; l'archevêque y ordonnait aux curés de désigner tout particulièrement aux prédicateurs les Morisques les plus influents du village, afin que l'instruction commençât par eux. Il devait y avoir, durant les "missions" ainsi organisées, tout un programme d'exercices quotidiens à l'église. Dans les instructions données aux prédicateurs

167. Ce *Memorial que nuestro Venerable Arzobispo Patriarca presentó a la Magestad del Rey... D. Felipe II sobre la instrucción de los moriscos del Reyno de Valencia* a été publié à la suite de la *Vida y virtudes del venerable siervo de Dios D. Juan de Ribera*, de Fray Juan Kiménez, religieux valencien de l'ordre des Minimes (Roma, 1734). Dans l'édition que nous possédons, qui est celle de Valencia, 1798, le mémoire occupe les pages 441 à 447.

168. *Ibid.*, pp. 448-450 (cet écrit est daté du 16 juillet 1599).

pour ce travail de conversion des Morisques, l'archevêque souligne qu'il faut agir en présupposant que les Morisques, dans leur ensemble, sont restés mahométans. Il appuie cette affirmation sur des raisons dont il souligne l'évidence: d'une part, aucune de leurs confessions ne peut être considérée comme valable; d'autre part, ils entendent la messe de très mauvais gré, etc. Ont-ils des circonstances atténuantes? Ils le prétendent: ils disent n'avoir pas été instruits dans la religion catholique. En quoi le prélat ne les suit pas totalement, il s'en faut de beaucoup; néanmoins, il trouve bon qu'on fasse quelques nouveaux efforts à leur égard, qu'on cultive avec quelque douceur ces jeunes plants qui cependant ne donnent que peu d'espoirs. Tâche bien ingrate que celle-là, car il s'agit de gens dont les vieux chrétiens sont détestés "*por la poca amistad y caridad que en general usamos con ella*"¹⁶⁹. (On remarquera ce lamentable et naïf aveu!) En outre, ils ont des relations constantes avec Alger; enfin, un obstacle non moins digne de considération, c'est leur "rudesse naturelle". Ribera n'a pas abandonné tout espoir sans doute (puisque'il organise ces tournées de prédications, et que lui-même y participe en personne), mais il est cependant, à propos des Morisques, au bord du pessimisme le plus total, et sa pensée rejoint ici encore celle de González de Cellorigo. S'il préconise néanmoins quelques ultimes tentatives de conversion, c'est en quelque sorte par acquit de conscience, et en désespérant d'avance du résultat. Aussi laisse-t-il entendre qu'en cas d'échec, il ne restera plus qu'à recourir aux grands moyens; et si les résultats semblent bons, attention! Il ne faudra pas se réjouir trop vite; en effet, peut-être leur conversion ne sera-t-elle que mensonge et supercherie; aussi devront-ils donner des preuves irréfutables de leur bonne volonté; les évangélisateurs ne se contenteront plus désormais de paroles, ils exigeront des actes. Ribera attache en tout cas une importance extrême à l'édit de grâce: cette mesure de pardon devrait normalement toucher les âmes des Morisques —si celles-ci ne sont point trop endurcies. Nous avons vu d'autre part qu'il recommande aux prédicateurs de s'attacher en premier lieu à l'évangélisation des personnages les plus riches et les plus influents parmi les Morisques: avec cette catégorie de Morisques (et avec ceux-là seulement), Ribera accepte le dialogue. Avec les autres au contraire, avec la grande masse des Morisques modestes et simples, aucun dialogue n'est envisagé. Les évangélisateurs devaient leur asséner les "vérités" et dogmes sans aucun essai d'explication, en exigeant d'eux une adhésion inconditionnée, sous prétexte qu'il s'agissait d'"articles de foi", et qu'il n'y avait qu'à croire... ("La fe lo dece, creelde": tel est le leit-motiv de la curieuse *Loa en morisco*¹⁷⁰.) Enfin, signalons encore, parmi les conseils donnés par l'arche-

169. *Ibid.*, p. 453 (c'est nous qui soulignons).

170. *Loa en morisco*, in *NBAE*, t. XVIII, pp. 459-461.

vêque à ses prédicateurs, celui de la douceur : il ne faut pas reprocher brutalement leurs erreurs aux Morisques. En juillet 1599 donc, malgré un pessimisme certain et un manque de confiance dans le résultat de cette entreprise de conversion, Ribera souhaitait que l'on agit à l'égard des Morisques avec douceur et bénignité. Peut-on dire qu'il considérait, à l'époque, les Morisques comme réellement assimilables ? Il est difficile de répondre par l'affirmative, mais on peut supposer au moins qu'il ne considérait pas encore les Morisques comme totalement "irrécupérables". Peu de temps après cependant, ses positions devaient se raidir, et à partir du jour où il considéra qu'il n'y avait plus rien à tenter, que tout effort serait vain, à partir de ce jour, il ne devait plus prôner que la sévérité, cette sévérité que, selon lui, les Morisques avaient cherchée : ils ne devraient donc s'en prendre qu'à eux-mêmes, ils étaient les artisans de leur propre malheur.

Ribera se montrait ainsi beaucoup plus pessimiste et plus dur dans ses jugements que son collègue l'évêque de Segorbe, Don Feliciano de Figueroa, comme on peut le voir d'après un mémoire que celui-ci adressa au roi en 1604¹⁷¹. Dans la première partie de son travail, l'évêque de Segorbe n'hésite pas à souligner les déficiences de l'instruction des Morisques, telle qu'elle a été pratiquée jusqu'alors, déficiences dues en particulier à la non-résidence des prélat valenciens, ainsi que des curés. Et cependant, note Don Feliciano de Figueroa, les quelques tentatives ébauchées ont été fructueuses : c'est ainsi qu'en 1598, dans vingt villages de Morisques de son diocèse, l'évêque a lancé une grande opération de conversion ; or, les résultats furent encourageants : Figueroa a observé chez les adultes des progrès notables ; il déclare sans hésiter que depuis quarante ans ils ont déjà perdu beaucoup de leurs habitudes musulmanes, et va même jusqu'à dire que lorsqu'on les voit à l'église, dans la nouvelle paroisse Saint Pierre, on ne peut faire de différence entre eux et les vieux chrétiens quant au silence, au maintien et à l'attention aux offices. Voilà une remarque d'autant plus intéressante que nous avons trouvé et trouvrons bien rarement des avis aussi encourageants. Dans une deuxième partie de son mémoire, l'évêque indique les moyens qui lui semblent nécessaires pour déraciner totalement toute trace d'islamisme chez les Morisques. Il faut en particulier s'attaquer aux plus rebelles d'entre eux (et qui sont en même temps ceux qui peuvent exercer une influence étendue et pernicieuse) : c'est-à-dire les *alfaquies*. Il faudra, ajoute le prélat, veiller à ce que les Morisques n'observent pas les jeûnes de l'Islam, notamment celui du Ramadan, et à ce qu'ils abandonnent leur costume traditionnel. Il importe aussi d'entreprendre la formation des Morisques dès leur enfance. Enfin, dans une dernière partie, l'évêque explique de manière

171. BN Madrid, ms. 12172. Cf. ff. 320-328.

détaillée ce qu'il a fait en 1604 pour l'instruction des Morisques: il a réussi, au prix de nombreux efforts, à acheter, à usage d'église, une maison qui leur appartenait et devait plus ou moins leur servir secrètement de mosquée; il a prescrit des legs pieux aux Morisques riches, et ceux-ci —tout au moins à en croire ce compte rendu— semblent s'exécuter de bon gré; quant aux petites filles morisques, elles sont assidues à l'école. La liste est longue, des mesures prises par l'évêque et qui paraissent avoir produit des résultats fort encourageants. Don Feliciano de Figueroa a donc des positions beaucoup plus optimistes que l'archevêque de Valence. Si Ribera, dans le mémoire dont nous avons parlé, ne juge pas encore la situation comme totalement désespérée, on sent cependant qu'il est assez proche du désespoir —et donc de l'abandon des Morisques. Aussi ne sera-t-on pas étonné de le voir, très peu de temps après, devenir leur ennemi implacable. Figueroa au contraire considère que les résultats obtenus sont nettement positifs et encourageants. Il est incontestable que, pour lui, le Morisque est capable de conversion, que dans bien des cas il est même réellement converti, qu'il est donc parfaitement assimilable. A peu de choses près, il dirait que le Morisque est déjà assimilé!

Considérations particulièrement optimistes que celles-là —et dont l'optimisme dépasse même de beaucoup celui de Pedro de Valencia. Vers le même moment, Aldrete (en 1606), reconnaissait pourtant qu'on n'en était pas encore arrivé à la conversion profonde et réelle des Morisques; mais tout espoir ne lui semblait pas perdu. S'interrogeant sur les raisons pour lesquelles certains Morisques, ceux du royaume de Valence en particulier, parlaient si mal ou si peu le castillan, il expliquait que la cause essentielle de leur peu d'application, ou de leur peu d'intérêt pour la langue des vieux chrétiens, c'était tout simplement "la aversión, que casi les es natural, que nos tienan"; mais, ajoutait-il néanmoins, "creo que ésta se perderá con el tiempo". Après quoi il rappelait: "Júntase a su voluntad el estar excluidos de las honras y cargos públicos", semblant dire par là, avec beaucoup d'autres observateurs impartiaux, que l'affection pour les chrétiens, et pour leur langue (et pour leur religion) irait de pair avec la possibilité d'accès aux honneurs, ces honneurs dont ils étaient si impitoyablement exclus¹⁷².

3. LUIS DE LA CUEVA.

Il nous reste à signaler brièvement ici le cas assez particulier de Luis de la Cueva, auteur des *Diálogos de las cosas notables de Granada*, qui

172. B. Aldrete, *Del origen y principio de la lengua castellana*, Roma, 1606, p. 86.

furent édités à Séville en 1603. Cet écrivain parle des Morisques avec une bienveillance évidente. Un des interlocuteurs de ces dialogues, Tesifón, est du reste Morisque. Au dialogue 6, un autre interlocuteur, César, demande à Tesifón comment son aïeul, qui était arabe, a pu servir les Rois Catholiques :

Sí lo soy [arabe] —répond Tesifón—, empero mis passados convirtiéronse antes de la toma de Granada, los demás moriscos después, y han querido dezir que por fuerça, y se quexaron dello al soldán de Babilonia, y él escribió al rey don Fernando, que trataría a los christianos de su reyno de la manera que él tratava a los moros granadinos. Los Reyes Católicos respondieron que no hazían fuerça a nadie, sino que los moriscos por averse revelado avían perdido la libertad y haciendas, y a los que se querían tornar christianos, les davan libertad, y las haciendas que avían perdido¹⁷³.

Tesifón est donc, pour sa part, un Morisque depuis longtemps assimilé, puisque ses ancêtres étaient déjà christianophiles —et même chrétiens— avant la prise de Grenade. On peut soupçonner que, sous ce personnage, c'est l'auteur lui-même qui s'est mis en scène. Tout le contenu de ce livre curieux porte à croire que l'auteur était lui-même Morisque, un de ces Morisques christianisés et cultivés, dont Alonso del Castillo est un autre exemple, un de ces Morisques déchirés aussi —il faut bien le dire— entre deux cultures, entre deux esprits, et qui essayaient de trouver une solution dans une sorte de syncrétisme utopique qui eût réuni harmonieusement les deux croyances. Le cas de Luis de la Cueva est donc un cas spécial, s'il est vrai qu'il était lui-même morisque, ce qui paraît extrêmement vraisemblable. Rien d'étonnant à ce que cet homme, prêtre catholique, ait considéré ou voulu considérer que les Morisques pouvaient être assimilés sans trop de problèmes, ou plus exactement qu'ils pouvaient constituer, au milieu des vieux chrétiens, un groupe arabigo-chrétien, tout aussi chrétien que les autres.

Les quelques voix qui se sont élevées en faveur des Morisques, et qui ont cru à la possibilité de leur assimilation, présentent entre elles des dissimilarités profondes. L'une d'elles domine toutes les autres, à la fois par sa valeur littéraire et par sa valeur humaine, celle de Pedro de Valencia. Les différences sont grandes également entre les degrés de conviction de chacune de ces voix. Certaines ont des accents très convaincus, comme celle de l'évêque de Segorbe. D'autres sont beaucoup plus pessimistes, comme celle de l'archevêque de Valence ou celle de González de Cellorigo. D'autres enfin, et c'est le cas de Pineda, font preuve d'une

173. L. de la Cueva, op. cit., f. F 1.

indifférence bienveillante. En définitive, les voix réellement convaincues —et donc convaincantes— sont d'une rareté extrême, et c'est ce qui expliquera sans doute en partie le succès final de l'autre thèse, celle qui considère le Morisque comme un être foncièrement mauvais et dont il faut se défaire à tout prix, celle qui considère le Morisque comme un ennemi irréductible.

CONCLUSION

Cette étude n'est pas exhaustive. Nous avons dû nous limiter, et laisser de côté les œuvres des historiens : l'examen de leurs attitudes, généralement impartiales mais souvent assez nuancées, nécessiterait encore de longs développements. Rappelons tout de même que les historiens de la guerre des Alpujarras, Márrom, Hurtado de Mendoza, Pérez de Hita (qui décrit l'exode des Morisques en termes si émus¹⁷⁴), n'ont pas réellement fait preuve d'hostilité à l'égard des Morisques. L'historien aragonais Zurita montra lui aussi une assez grande objectivité lorsqu'il aborda le thème des Morisques dans son *Historia del rey Don Hernando el Católico* : il souligne la rigueur des mesures prises à Grenade pour la conversion des Maures ; il censure la sévérité de Cisneros ; la campagne de conversion a été menée trop rudement ; ceux qui en étaient chargés furent "demasiadamente rigurosos, que los mandavan poner en muy duras prisiones : y los vexavan, y atormentavan muy inhumanamente, hasta que por fuerza pedían el baptismo" ; cependant, Zurita était loin d'excuser totalement les Morisques : "era tanta —écrivit-il plus loin— la liviandad desta gente, y la pertinacia que tenian con la affición de la secta en que sus padres murieron, que la mayor parte davan bien a entender en sus obras que fueron atraydos a nuestra fe muy en contra su voluntad"¹⁷⁵. On trouve une objectivité analogue chez le chroniqueur Antonio de Herrera y Tordesillas ; du reste, lorsqu'il commence à relater la révolte des Alpujarras, dans son *Historia general del mundo... del tiempo de Felipe II desde el año de 1559 hasta el de 1598*, il déclare fermement : "Yo he procurado conformarme todo lo posible con la neutralidad que requiere la historia." S'il n'hésite pas à montrer les torts des Morisques, il souligne aussi ceux des vieux chrétiens : c'est ainsi qu'il montre la situation précaire des Morisques à Grenade au début du xvi^e siècle : "Como los habitadores eran gente simple, sin lengua, y faltos de quien respondiesse por ellos, perdían las causas, y quedavan despojados de las haciendas que heredaron de

174. Pérez de Hita, *Guerras civiles de Granada*, 2^e partie, éd. Blanchard-Demouge, Madrid, 1915, pp. 352-353.

175. Zurita, *Historia del rey Don Hernando el Católico*, 1579, ff. 172-173 et 227.

sus padres y agüelos, por el mal govierno, y poca consideración de los ministros." Aussi rien d'étonnant à ce que certains Morisques aient pris le maquis, et soient allés commettre des méchancetés et des forfaits. Lorsqu'il est question de la déportation des Morisques grenadins, le ton de Antonio de Herrera se fait compatissant. L'auteur n'hésite pas d'autre part (suivant du reste en cela Hurtado de Mendoza) à attribuer la révolte d'un grand nombre de villages aux excès de la soldatesque. Sans doute le récit que fait Antonio de Herrera de la guerre des Alpujarras est-il en grande partie un démarquage de la *Guerra de Granada* de Hurtado de Mendoza ; mais il importe de souligner qu'il reprend à son compte les jugements impartiaux qu'il y trouve, et qu'il fait précisément, au début de son récit, une solennelle déclaration d'impartialité¹⁷⁶.

Il faudrait encore citer Mateo Alemán, qui ne paraît pas non plus éprouver d'animosité à l'égard des Morisques. N'oublions pas, d'ailleurs, que sa charmante histoire d'Ozmin et de Daraja révèle en lui une certaine sympathie pour les Maures. Lorsque, au chapitre 3 du livre I de la première partie du *Guzmán*, il évoque les marchands de beignets morisques, il n'en dit aucun mal, et en parle sans ironie ni animadversion. En face d'un édile peu honnête, les Morisques n'ont point le mauvais rôle : ils ont le rôle de victimes, tout simplement ; et le lecteur est plutôt porté à les plaindre¹⁷⁷. Il faudrait aussi citer Agustín de Rojas, qui, dans le *Viaje entretenido* (qui parut pour la première fois, comme on le sait, en 1603), parle des Morisques sans acrimonie particulière. Sans doute loue-t-il les Rois Catholiques d'avoir extirpé l'Islam de l'Espagne ; sans doute chante-t-il Philippe III en des termes qu'on ne peut pas précisément considérer comme favorables aux Morisques :

Este hará lo que no hicieron / ninguno de sus pasados...,
sujetará a Inglaterra / al turco y morisco bando...

Mais n'entrant-il pas dans ces vers une grande part de convention ? En tout cas c'est sans animosité, avec une sorte de froideur indifférente et amusée, qu'il évoque, au début de son ouvrage, ce marchand de charbon morisque, qui à Ronda le réclama pour son fils : et sans doute cette histoire couvre-t-elle de honte Agustín de Rojas ; mais cependant, il éprouve, semble-t-il, pour le Morisque, plus d'indifférence que de ressentiment¹⁷⁸.

Enfin il faudrait examiner —mais ceci fera l'objet d'une étude ultérieure— le retentissement littéraire de l'affaire des Morisques de Hornachos : Contreras en parle longuement dans ses fameux Mémoires, et elle

176. A. de Herrera y Tordesillas, *Historia general del mundo... del tiempo de Felipe II desde el año de 1559 hasta el de 1598*, Madrid, 1601, t. I, pp. 335-337 et 360-362.

177. M. Alemán, *Guzmán de Alfarache*, Cl. Cast., t. I, pp. 112-113.

178. A. de Rojas, *El viaje entretenido*, éd. Aguilar, Madrid, 1945, pp. 150, 301 et 55.

est le thème même d'une oeuvre dramatique, *Los moriscos de Hornachos*, attribuée à tort au chanoine Tárrega —à tort, car le bon chanoine ("Miedo", au sein de la célèbre *Academia de los Nocturnos*, dont il fut un des co-fondateurs) mourut le 7 février 1602, c'est-à-dire six ans avant les événements que relate la pièce.

Nous nous poserons une ultime question: l'attitude que montrent les vieux chrétiens à l'égard des Morisques a-t-elle subi une évolution au cours des quatre décennies que nous étudions? Les sentiments des chrétiens sont-ils restés sensiblement stationnaires, ou peut-on y déceler une montée de la "maurophobie", qui dans une certaine mesure expliquerait l'expulsion de 1609? Il semble en définitive que, si l'explosion de la guerre des Alpujarras avait inquiété quelques esprits, ceux-ci s'étaient ensuite rassurés, en constatant que les Morisques, désarmés, déportés, n'étaient pas très dangereux: ces pauvres gens sont gauches, ignorants, et les écrivains éprouvent à leur égard, à la fin du XVI^e siècle et encore dans les premières années du XVII^e siècle, plus d'indifférence ou d'ironie (selon les cas) que d'hostilité franchement déclarée: l'homme ne ressent généralement d'hostilité que contre ceux qui lui ont nui, ou qui l'inquiètent... Parmi les écrivains, il en est un cependant qui se montre déjà leur farouche adversaire, et c'est précisément parce qu'il a souffert personnellement par leur faute —ou par celle des Maures, leurs frères, mais il les assimile dans son esprit: Cervantes, avec toute la vigueur de son talent, burine des formules incisives pour éveiller ou exciter l'inquiétude, pour frapper l'imagination de ses lecteurs en leur soulignant avec adresse et énergie l'immense danger que représente à son avis le peuple morisque. Avec lui, parmi les grands adversaires des Morisques, on trouve surtout des hommes d'église qui, mus par leur zèle religieux ou par une volonté de puissance déçue, renonçant à "réduire" des gens qu'ils considèrent désormais comme irréductibles, les condamnent aux géomnies. L'avis des hommes d'église, des prélats surtout, a sûrement pesé très lourd dans la balance.

Devant ces stylisations hâties et passionnées, devant ces débordements de haine, que pouvait l'avis mesuré et sage d'un Pedro de Valencia? Même si le roi et son Conseil avaient voulu l'écouter, ils étaient beaucoup trop sollicités par les opinions opposées pour pouvoir leur résister longtemps. L'abcès avait enflé démesurément —on l'avait laissé grossir, on n'avait pas pris à temps les mesures nécessaires pour apaiser les esprits, et remédier au danger morisque (si tant est que les Morisques aient représenté un réel danger)—, et finalement il n'y avait plus qu'une solution: il fallait que l'abcès crevât. Mais en définitive, ce n'est sans doute pas la "vox populi" qu'ont entérinée les décisions gouvernementales; c'est seu-

lement la voix de quelques politiciens, de quelques hommes d'église surtout, pour qui les Morisques étaient comme une écharde dans la chair, et qui surent trouver des accents si apeurés et si grondants à la fois qu'il devint impossible au roi et à son entourage d'y rester sourds plus long-temps.